
SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

LE JAPON

HISTOIRE, RELIGION, CIVILISATION

PAR

E. LAMAIRESSE
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE
ANCIEN INGÉNIEUR EN CHEF DES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS
DANS L'INDE



PARIS
AUGUSTIN CHALLAMEL, ÉDITEUR
LIBRAIRIE COLONIALE
5, rue Jacob, et rue Furstenberg, 2

1892

LE JAPON

LE JAPON

HISTOIRE, RELIGION, CIVILISATION

PAR

E. LAMAIRESSE
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE
ANCIEN INGÉNIEUR EN CHEF DES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS
DANS L'INDE



PARIS
AUGUSTIN CHALLAMEL, ÉDITEUR
LIBRAIRIE COLONIALE
5, rue Jacob, et rue Furstenberg, 2
—
1892

AVANT-PROPOS

Le Japon sollicite vivement notre intérêt. C'est, de tout l'extrême Orient, le pays le plus avancé en civilisation et dont l'esprit a le plus de rapport avec le nôtre. Nous y tenions, il y a à peine vingt-cinq ans, la première place, par notre mission militaire, nos légistes, nos savants professeurs. Il ouvrait des carrières avantageuses et des perspectives d'avenir à nos jeunes orientalistes. Les travaux des Bousquet, des Villaret etc., semblaient n'être qu'un prélude à de plus grands efforts et de nouveaux succès.

Malheureusement ce mouvement vers le Japon s'est arrêté par l'effet de notre indifférence aux choses et aux pays lointains, et nous avons été devancés par l'activité toujours en haleine de nos rivaux et antagonistes. Aujourd'hui les Allemands prennent au Japon les meilleures situations et y font les études les plus sérieuses sur tout ce qui intéresse le commerce, la science et même l'histoire locale. Ils publient des livres, des revues, des cartes, des

documents de toute nature pour renseigner sur le Japon et y attirer, tandis que, en France, nous nous endormons dans l'ignorance et l'oubli.

Il n'est que temps de secouer cette apathie qui nous ferme de précieux débouchés. Nous désirons que ce livre contribue à ce résultat enviable. Nous étions en partie initiés à la connaissance du Japon par nos travaux sur l'Inde et la Chine, dont les civilisations l'ont pénétré. Pour ce qui lui est tout à fait propre, nous avons trouvé l'aide la plus libérale chez MM. de Rosny, Appert, Guimet, de Milloué et surtout M. Millioud, ancien professeur au Japon, qui nous a mis en rapport, à Paris, avec des religieux japonais ses amis. Cette étude était d'ailleurs un complément obligé de nos écrits sur les religions et civilisations de l'extrême Orient; car, après l'extinction du Bouddhisme dans l'Inde, c'est par les écoles japonaises que son grand survivant, le Bouddhisme du Nord, a été le mieux représenté et a reçu le développement le plus naturel. Il n'a pas été immobilisé au Japon comme en Chine par l'étau du confucianisme; ni enchaîné, comme au Thibet, par une organisation autant politique et temporelle que religieuse. Il a son caractère propre résultant d'un acclimatement lent et ancien. Avec Siran il s'est fait japonais dans la secte principale, celle de la Terre pure.

Le Bouddhisme a été observé au Japon avec une vive sympathie et un esprit très libéral par des Fran-

çais aussi préoccupés d'art et de poésie que de religion, MM. Guimet, Félix Regamey, etc.; ils nous ont communiqué leurs impressions, leurs émotions, dans des pages ou conférences éloquentes et par des œuvres artistiques. Les origines du Japon nous ont été révélées par de savantes traductions et son histoire par les publications des érudits. Nous n'avons donc manqué d'aucun des éléments nécessaires pour faire connaître cette contrée aussi bien par ses côtés aimables et attrayants que par ses traits sévères. Nous serons heureux si la réunion de ces éléments divers et leur originalité tiennent éveillée jusqu'à la fin l'attention du lecteur. *Felix qui miscuit utile dulci.*

LE JAPON

LIVRE I

COUP-D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LE JAPON

CHAPITRE PREMIER

Principaux traits physiques et moraux

§ 1. *Géographie*

Le Japon est formé dans son ensemble :

1° D'une grande île, Hondo (grande terre) ou Honschui, et, au sud, de l'île de Shikoku (quatre provinces) dont les contours généraux se lient si bien à ceux de la grande île, qu'elle semble en faire partie;

2° De l'île Kiushiu (neuf provinces) également bien liée aux précédentes ;

3° De l'île d'Eso (Yeso) au nord, occupant par rapport au Hondo une position presque symétrique de Kiushiu ;

LE JAPON

HISTOIRE, RELIGION, CIVILISATION

PAR

E. LAMAIRESSE

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

ANCIEN INGÉNIEUR EN CHEF DES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DANS L'INDE



PARIS

AUGUSTIN CHALLAMEL, ÉDITEUR

LIBRAIRIE COLONIALE

5, rue Jacob, et rue Furstenberg, 2

1892

LE JAPON

LE JAPON

HISTOIRE, RELIGION, CIVILISATION

PAR

E. LAMAIRESSE
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE
ANCIEN INGÉNIEUR EN CHEF DES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS
DANS L'INDE



PARIS
AUGUSTIN CHALLAMEL, ÉDITEUR
LIBRAIRIE COLONIALE
5, rue Jacob, et rue Furstenberg, 2

1892

fort honorés par l'alliance d'Européens bien posés. Mais ceux-ci hésitent fort, quels que soient les avantages matériels qu'ils pourraient recueillir.

Il n'en est point de même dans les unions simplement temporaires. Au Japon, comme dans l'Indo-Chine et aux Antilles, l'épouse indigène, par l'amabilité propre à sa race et remarquable surtout dans son sexe, et par les vertus domestiques ordinaires, la sobriété, l'ordre, la prévoyance, le bon sens, retient presque toujours l'étranger.

Les produits de ces unions se rapprochent beaucoup du type Européen, excepté lorsque le père est Espagnol ou Portugais.

§ 5. *Caractère des Japonais*

La coutume qu'ont les Japonais de s'incliner poliment en face les uns des autres leur donne l'attitude naturelle de la déférence; les traits du visage gardent le reflet de la bonté ordinaire et celui de la douceur, même dans la maladie et la souffrance. La santé et la tranquille résignation des travailleurs, même les plus misérables, étonnent les Européens.

Par la sobriété, la dignité personnelle, le respect mutuel et la bienveillance réciproque, la masse du peuple dépasse le niveau moral de la majorité des Occidentaux; le nombre des condamnations est bien moindre qu'en Europe. Le Japonais comprend très bien les beautés naturelles; il croque admirablement; le dessin fait partie de l'instruction qui est gratuite et obligatoire depuis 300 ans, de sorte qu'il n'y a pas d'illettrés.

Le cultivateur et l'artisan japonais sont aussi habiles, mais beaucoup moins laborieux et économes que l'ouvrier et le paysan français. Très sobre il adore la fantaisie même enfantine et burlesque et le plaisir. Oublieux du passé, insouciant de l'avenir, il souffre souvent de la disette qu'il aurait pu prévenir. Mais il a à un bien plus haut degré que le prolétaire d'Occident, la liberté d'esprit, la gaieté et l'instruction; sa maison est généralement supérieure en élégance, en sentiment artistique, en propreté à celle du paysan français. Dans la plus pauvre habitation se trouve toujours une pièce très propre, ornée de fleurs, de vases délicats, de pierres curieuses, et de peintures d'une certaine valeur. D'ailleurs toutes les maisons sont très simples et n'ont que des nattes pour tout ameublement (1).

L'ancienne grande noblesse a conservé ses qualités traditionnelles de bravoure, d'honneur et de dévouement, et, avec elles, son ignorance et son éloignement pour les affaires et le travail d'esprit.

Les survivants de la classe des Samurrai (caste guerrière) occupent les emplois publics et la direction : mais, malgré leur finesse d'esprit, ils ne sont point par le savoir à la hauteur de leur situation.

Les négociants, qui occupaient le dernier rang dans l'ancienne société japonaise, ne cherchaient

(1) Les maisons sont en bois, sans cheminées ni poëles. On n'y trouve que des brazeros mobiles où l'on brûle du charbon de bois; aussi les incendies sont-ils très fréquents. En moyenne, une maison ne dure que 7 ans à Tokyo. On commence maintenant à employer dans les constructions la brique et le fer.

point l'estime. Ceux d'aujourd'hui paraissent avoir hérité de leurs défauts en même temps que de leur déconsidération. On les accuse de manquer et de probité et de capacité ou hardiesse de combinaisons. Ils sont bien inférieurs aux négociants chinois pour l'instruction et le respect d'eux-mêmes.

En résumé, on trouve dans tous les rangs, au Japon, la bonne volonté, l'intelligence, la gaieté, l'insouciance avec une forte dose de vanité et un sentiment artistique délicat.

Les classes dirigeantes sont inférieures à celles d'Europe, au moins en savoir.

Le principal reproche que l'on fait aux Japonais, c'est la légèreté, l'instabilité et le manque de persévérance.

§ 6. *Mœurs et Coutumes*

Les Japonais sont d'une politesse raffinée dont toutes les règles très minutieuses, suivant le rang et l'âge des personnes, sont étudiées et suivies avec le plus grand soin. Rien de curieux comme les traités populaires de civilité puérile et honnête au Japon.

La politesse n'implique pas chez les Japonais l'expansion et la sympathie. Quoique très poli et agréable avec l'étranger le Japonais ne l'aime point : il apprend de lui ce qu'il croit utile, mais c'est pour se passer de lui le plus tôt qu'il pourra. Il se défend à bon droit contre l'exploitation et l'absorption. Une compagnie japonaise a construit et fait marcher dans des conditions suffisantes un chemin de fer.

Un trait particulier aux Japonais, c'est l'absence presque complète de la pudeur, principalement dans les bains qui sont pour eux un besoin journalier. Cela tient peut-être à leur laideur qui les rend indifférents aux nudités. Le contact des Européens modifie ces usages aussi bien que le vêtement et la nourriture.

L'usage de la viande se propage beaucoup.

Comme en Chine, on mange avec des baguettes.

En dehors des repas, on boit du thé ; pendant les repas, de l'eau-de-vie de riz très peu alcoolique et qui procure une douce gaieté. Les festins japonais, auxquels les dames n'assistent pas, ont un entrain de bon aloi, grâce à cette boisson et surtout à un nombreux personnel féminin de mœurs faciles ; servantes, chanteuses, musiciennes, geshas, danseuses maïko, qui donnent autant de plaisir que le permet un décorum d'autant moins rigide que la soirée tend vers sa fin.

§ 7. *Famille*

Toute la famille Japonaise repose sur l'autorité du chef. Il est le maître absolu de la femme légitime, de la concubine admise sans contestation par la femme légale qui souvent la procure elle-même, et des enfants des mères diverses.

Le père vieilli ou fatigué peut transmettre son autorité et tout le reste à l'héritier de son choix. Ce doit être l'un de ses fils, souvent l'aîné ; s'il n'a pas pris de dispositions avant de mourir, c'est le fils aîné qui hérite de ses biens et de son autorité.

L'héritier doit pourvoir aux besoins de ses frères et sœurs. Il peut partager avec eux s'il le veut, ce qui est rare.

Il a surtout l'obligation d'éviter tous les tracas de l'existence au père qui a abdiqué, ou, s'il est mort, d'honorer sa mémoire.

D'ailleurs en Japon comme dans tous les pays bouddhistes, les enfants ne manquent jamais d'assurer l'existence des parents.

En général la situation de la femme n'est point au Japon ce qu'elle devrait être en raison de son éducation qui a existé de tout temps et qui s'étend jusqu'au dessin, aux langues étrangères. Épouse, elle est facilement répudiée; mère, (elle est très bonne mère), elle n'a pas d'autorité; veuve, elle obéit au chef de famille. Cependant elle est instruite et chargée de l'éducation des enfants à laquelle elle se consacre complètement, surtout si elle est veuve. Elle doit enseigner : à ses fils surtout la sincérité et la fidélité aux chefs et à leur parole, aux filles les obligations et devoirs de la femme chinoise et indienne.

La femme du peuple vend ses filles quand elle y est forcée par la misère; elle a l'espoir que leur sort ne sera point malheureux et personne ne la blâme bien que cette vente soit interdite par la loi qui reste lettre morte. Ces filles deviennent des prostituées, des geshas ou des concubines, situations auxquelles les Japonais n'attachent aucune idée de déshonneur, surtout à la dernière.

Sous l'influence des Européens, la femme japonaise tend à se relever, ainsi que la décence publi-

que. Le christianisme et le bouddhisme contribueront ensemble à ce résultat.

§ 8. *Mariages*

Les mariages se concluent toujours par des intermédiaires; les fiancés se connaissent à l'avance, mais la jeune fille obéit toujours au choix de ses parents.

On ne donne point de dot aux filles. Le mariage n'apporte des biens au fiancé que dans deux cas : celui où son beau-père l'adopte pour fils et pour héritier; celui où la fiancée a une fortune personnelle dont le mari devient légalement possesseur comme chef de famille.

§ 9. *Divorce*

Le divorce a lieu généralement dans les sept cas prévus par la loi chinoise. Cependant, dans le peuple, aucune règle ne paraît tracée. Le mari se borne à donner à la femme qu'il renvoie un certificat constatant qu'elle est libre à partir de tel jour. Cette pratique de droit coutumier est fréquemment appliquée par les gens du peuple, très rarement dans les classes élevées. La femme divorcée rentre à la maison paternelle ordinairement plus pauvre qu'elle n'en était sortie. Le mari garde les enfants qu'il veut, le plus souvent les garçons, et laisse les autres à la mère. Si celle-ci ne peut les élever, elle donne les garçons qui sont facilement

adoptés par les ménages sans enfants, très nombreux au Japon ; et elle vend les filles ou les place comme concubines.

Le prix des filles est de 25 à 60 francs quand elles sont achetées par d'anciennes geshas qui veulent les élever pour leur métier et les exploiter ensuite jusqu'au moment où elles se rendront indépendantes. Les geshas sont des chanteuses et danseuses qui égayent toutes les fêtes japonaises ; elles correspondent aux courtisanes de premier rang de la Grèce et aux bayadères de l'Inde auxquelles elles sont supérieures. Des courtisanes peuvent par leur éducation, leurs talents ou leur beauté avoir un rang distingué dans la société japonaise et même être prêtresses de la déesse solaire, la déesse nationale Ama Therassu. Les Japonais prennent sans répugnances pour femmes légitimes des geshas et même des prostituées (1).

L'adultère de la femme est, ou du moins était naguère, très rare au Japon. L'épouse coupable est à la merci du mari. L'homme n'a même pas l'idée de la fidélité, ni même d'un devoir conjugal quelconque.

(1) Le voyageur Français Delaporte signale au Japon au XVIIIe siècle, de vastes établissements de prostitution dans les villes, et des maisonnettes dans les campagnes, à la croisée des chemins, ouvertes à tout venant. Il ajoute que, dans quelques-unes de ces maisonnettes, se tenaient de jeunes garçons parés et fardés.

Parmi les courtisanes japonaises on cite les mousmés comme les femmes les plus voluptueuses et les plus complaisantes de l'Asie. Quand une mousmé a un enfant, le père doit s'en charger ou payer 100 fr. à l'État qui s'en charge.

§ 10. *Langue*

Le japonais appartient à la classe des langues agglutinantes; le peuple des campagnes parle le vieux japonais mêlé de quelques mots chinois japonisés en plus ou moins grand nombre suivant les localités.

Dans les villes le langage est un mélange de japonais et de mots chinois japonisés qui y entrent en quantité d'autant plus grande pour chacun qu'on est plus instruit.

L'écriture a été importée au Japon par les Chinois; aujourd'hui il y a des journaux écrits entièrement en chinois, et d'autres où les radicaux sont figurés par des caractères chinois et les modes et modifications du radical représentés par de l'écriture japonaise.

Cette écriture est monosyllabique, comprend les caractères et est assez facile à apprendre. Il y a en outre des caractères pour représenter les voyelles a, e, i, o, u. Il existe des alphabets japonais.

Toute la langue littéraire du Japon se compose de mots japonisés, analogues aux mots anglais francisés, comme square, biron, etc. Chaque idée, chaque objet a un nom purement japonais, puis un ou deux autres purement monosyllabiques d'origine chinoise, mais différent du chinois actuel.

La construction de la phrase est telle que celle-ci est difficile à comprendre à moins qu'elle ne soit très courte; comme cette construction est inhérente au japonais, on en a conclu qu'il a une organisation cérébrale différente de la nôtre.

Les difficultés propres au système actuel et les années nombreuses que l'homme d'étude japonais est obligé de passer à apprendre et à imiter des mots et des caractères compliqués ont amené la formation d'une société qui poursuit l'adoption au Japon de l'alphabet romain; celle-ci compte un grand nombre de membres pour la plupart japonais.

Selon M. Villaret, il faut que l'on abandonne tous les mots chinois et que l'on retourne entièrement à la langue populaire du temps de Yamatsu avec l'alphabet romain. On supprimerait ainsi tout bagage inutile ; on rendrait au langage son originalité, et aux littérateurs japonais un ressort par lequel ils peuvent égaler tous les autres. Aujourd'hui l'écolier japonais qui est excellent perd tout esprit d'initiative par une application trop longue à un apprentissage pour ainsi dire matériel.

CHAPITRE II

Arts libéraux

§ 1. *L'Art Japonais*

« Les Japonais, dit M. Louis Gonse, » sont les premiers décorateurs du monde. Ils ont un instinct suprême des harmonies, une subordination constante de l'art aux besoins de la vie, à la récréation des yeux ; et il ajoute :

« Nous avons perdu insensiblement le sentiment du décor et le sens de la couleur, tandis que les Japonais, jusqu'à ces derniers temps, les ont conservés intacts.

La gloire du Japon est d'avoir fixé des principes d'une valeur incomparable et de s'y être subordonné toujours et partout, même dans ses plus extrêmes fantaisies.

Malgré son talent pour la représentation des objets naturels et la décoration, et bien que son goût soit souvent exquis, le Japonais n'a point cependant ce que nous appelons le génie idéal des beaux-arts.

Il est nul pour l'architecture monumentale et l'harmonie des proportions et des ensembles; nul pour la sculpture et la statuaire à part quelques belles statues du Bouddha. Il n'a point l'idéal de la forme et ne vise point à la beauté plastique. Dans la pein-

ture, il se préoccupe peu de la correction des contours et des proportions du corps humain. Toutefois, dans les tableaux bouddhiques, la figure du Bouddha (et aussi celle de ses assistants) est correcte et belle par son expression vénérable de bienveillance ou d'enseignement. C'est, dans un autre genre, le mérite des représentations des saints au moyen âge.

Il y a beaucoup d'imagination et de mouvement dans les tableaux japonais des enfers bouddhiques auxquels ne se mêle rien d'horrible ou de burlesque. Ceux que l'on voit au musée Guimet sont supérieurs à ceux d'un goût tout indien qu'on voit dans les temples bouddhiques de Ceylan.

Il y a aussi beaucoup de mouvement et de naturel dans les peintures des légendes historiques. (C'est par le mouvement que les tableaux ou bas-reliefs bouddhiques et brahmaniques compensent jusqu'à un certain point le manque de correction du dessin.)

L'art japonais comprend six genres :

1° Le genre religieux bouddhique ;

2° Le genre soigné, élégant, très détaillé, représentant des scènes de l'histoire de Chine ;

3° Le genre rapide, à grand effet, représentant des scènes légendaires ;

4° Le genre décoratif : fleurs, oiseaux, etc.

Tous quatre venus de la Chine ;

5° Le genre sobre, grave, shintoïste, pour les légendes japonaises ;

6° Enfin le genre gai tout à fait local, plein de hardiesse, d'habileté et d'esprit.

Les Japonais rendent avec une exactitude parfaite,

les moindres productions, comme la forme et l'allure d'un insecte, le port et les détails d'un végétal, ce qui ne les empêche pas de ne s'attacher, au besoin, qu'à un ensemble et de rendre en quelques touches du pinceau (ils ne dessinent guère qu'au pinceau) l'aspect d'un site.

L'artiste, saisit le caractère principal de l'aspect et, sans s'attacher aux détails, traduit l'impression dominante avec un sentiment exquis. On entend le choc des vagues, le crépitement des globules d'eau, le bruit du vent. En un mot on assiste à la scène.

Gonse nous trace ainsi le portrait d'un artiste japonais. « Sa qualité maîtresse, c'était l'expression de la vie dans toute la vigueur de la réalité, dans l'infinie variété de ses manifestations, le rendu du geste vrai, surpris, deviné, la comédie de l'attitude et de la physionomie. Le geste est merveilleux d'accent et de personnalité. Toujours et partout la vie ; le trait résumé et expressif, le sentiment du relief, le discernement admirable de ce qui doit émouvoir et charmer, une verve endiablée, inépuisable. Par ces côtés il égale les plus forts d'entre les nôtres. »

Il se fait au Japon une consommation énorme d'images et d'albums illustrés auxquels les plus grands artistes ont collaboré, abordant tous les sujets possibles.

Le premier échantillon du genre date de 1604. L'imagerie japonaise devint remarquable au commencement du XVIIIe siècle ; elle atteignit son apogée au milieu du XIXe.

§ 2. *Musique*

Au sujet de la musique japonaise, M. Guimet, s'exprime ainsi : « Elle est fort désagréable pour nos oreilles européennes. Les intervalles sont toujours trop courts. Les chanteurs chantent faux, les musiciens jouent faux ; mais néanmoins leur unisson est juste. Ils chantent et jouent faux, d'une quantité égale, de sorte qu'ils chantent faux, avec une justesse admirable. Il y a là une sorte d'affectation voulue, de dépravation savante ; peut-être les quarts de tons qui enthousiasmaient les Grecs. » Certains Européens goûtent fort quelques morceaux de cette musique.

M. Guimet a remarqué que les gens du peuple chantent juste. Il y a à Kyoto un conservatoire de musique et de déclamation : Les élèves qui y entrent chantent juste ; au bout de deux années d'études acharnées, ils arrivent à chanter faux et quittent l'école à l'apogée du talent. »

On voit qu'une réforme n'est pas impossible ; il suffit que les Japonais se conforment pour la musique au goût européen, comme ils s'y sont conformés pour tant d'autres choses.

§ 3. *Danse*

Au Japon, comme dans tout l'Orient la danse est un métier ou profession pour certaines femmes. Il n'y en a point au théâtre. Les danseuses se

voient dans les restaurants et dans certaines maisons spéciales.

Les danses sont plutôt des scènes rythmées que des figures chorégraphiques; il y en a de gaies et de tristes.

Comme scènes dramatiques on cite : celle de la fille que la danseuse exécute, les cheveux épars, en tenant une branche de bambou vert à laquelle pend un éventail; celle des amants représentés par deux éventails qu'elle rapproche, jette et reprend; et dans ces scènes les poses de la ballerine rappellent les allures contournées des vieux dessins japonais.

Dans la pantomime les traits du visage restent impassibles; il n'y a que des gestes et point d'expression de l'âme.

La danseuse raconte par ses mouvements une histoire ancienne qu'elle ne comprend pas et qui est perdue.

CHAPITRE III.

Théâtre et littérature

§ 1. *La Scène*

La salle se compose d'un vaste parterre et d'un rang de première galerie où sont des loges. Les spectateurs restent assis sur leurs talons pendant toute la représentation qui prend une journée entière et se prolonge souvent dans la nuit (1).

Le parterre est divisé en compartiments carrés par des séparations de 30 centimètres de haut, assez larges pour former des sentiers que l'on suit pour gagner sa place et se retirer.

Il y a en outre deux chemins plus larges, l'un à droite, l'autre à gauche, à la hauteur de la scène. Ils permettent aux acteurs de faire leur entrée de ces côtés aussi bien que par le fond du théâtre et de représenter parfois des scènes différentes et simultanées.

Un de ces chemins est assez large pour que des voitures, des bateaux à roulettes puissent y circu-

(1) Tout ce qui concerne les représentations est emprunté à une conférence de M. Guimet.

ler ; tous deux servent à représenter des scènes d'introduction et de sortie; mais c'est sur le théâtre seul que l'action se passe.

Le plancher de la scène peut tourner sur lui-même ; au changement, un groupe d'acteurs s'en va par la rotation, tandis qu'un autre apparaît dans un appartement tout différent. Cela encore permet de représenter deux actions simultanées en montrant alternativement les péripéties successives de ces deux actions.

Le public est toujours très nombreux et très animé. On vient au théâtre en famille complète, ce qui prouve en faveur de la moralité et du théâtre et du public, sinon de leur décence commune. On sait qu'à Athènes les femmes étaient exclues des représentations; à cause de la chaleur, les spectateurs se dépouillent le plus possible de leurs vêtements ; quelques jeunes gens n'en gardent aucun.

Dans une loge grillée de l'avant-scène se tient un personnage qui remplit le rôle du chœur antique, en parlant d'un ton larmoyant et cadencé pendant que les acteurs jouent, il raconte au public la situation et les sentiments qu'ils représentent. En outre, il s'adresse aux héros de la pièce pour leur donner soit du courage, soit de la prudence, etc.

Au-dessous de lui se trouve un régisseur de la scène qui appelle sur certains points ou passages l'attention du public.

De l'autre côté de la scène, dans les coulisses, est placé l'orchestre et un souffleur chargé des cantonades.

Les comédiens font beaucoup chanter la voix en parlant, mais non d'une manière criarde et conventionnelle comme les acteurs chinois. Les Japonais sont vraiment acteurs et à part quelques exagérations dans le jeu pathétique de la physionomie, ils jouent avec naturel et talent. Les rôles de femmes sont remplis par des hommes, comme dans l'antiquité. Il y a, dit-on, des troupes composées exclusivement de femmes et dans lesquelles les rôles d'hommes sont joués par des travesties.

On peut classer les pièces dans trois genres principaux : historique, bouddhique et comique.

§ 2. *Pièces historiques*

Les pièces *historiques* sont des drames toujours terribles et souvent lugubres ; elles sont nombreuses; plusieurs sont célèbres, entre autres : le *Grand voleur*, *le Taiko* et les quarante-sept koonins, épisode historique légendaire.

Ces quarante-sept étaient les fidèles d'un jeune prince injustement condamné. Ils avaient juré d'assassiner l'auteur de sa mort ; ils surmontèrent mille obstacles et endurèrent mille souffrances. Après avoir accompli leur dessein, ils se livrèrent volontairement aux magistrats qui les condamnèrent à s'ouvrir le ventre. C'est l'ancien point d'honneur japonais, la fidélité inviolable au Seigneur, vengeance implacable, le suicide légal ou Vriarackiri, fin de presque tous les héros japonais.

Les pièces historiques reproduisent, chacune

une série de tableaux fidèles, toute l'antiquité japonaise : sentiments, usages, appartements et même jardins et paysages, et surtout costumes de chaque époque et de chaque classe depuis les plus humbles jusqu'aux plus magnifiques. Le drame japonais est essentiellement national et réellement historique.

Non seulement chaque acteur a un costume en rapport avec son rôle, mais dans le courant de l'action, certains artistes modifient l'agencement de ce costume pour le conformer davantage à leur jeu. Ainsi dans la pièce de Taiko, un acteur qui avait à donner l'idée d'un personnage très violent se présentait avec une large robe vert sombre ; mais la robe de dessous était en damas orange et vert clair, et, à mesure qu'il s'animait, il retirait peu à peu la robe brune et, avec son étoffe éclatante, il faisait des gestes fulgurants ; tout à coup à la venue d'un envoyé du Mikado, il se calme, remet sa robe à dessins noirs et se tait, de sorte que la variété de son costume correspond à son silence et à son apaisement.

La guerre civile est le *Deus ex machinâ* de toutes les pièces historiques. C'est le dénouement des situations les plus embarrassées.

M. Guimet nous donne bien l'idée du tragique japonais par le drame d'Asaka en six actes et treize tableaux dont il rapporte une scène.

Le daïmïo Asaka, voyageant la nuit, a sauvé des brigands une jeune fille, il s'en est épris et en a fait sa concubine.

Yuri-Nokata, vieille mère de l'épouse délaissée veut venger sa fille sur Hototogisu, la concubine.

1er Tableau. — Non contente d'avoir fait prendre à la concubine un poison subtil qui l'a défigurée et qui la mine, elle se fait remettre un breuvage mortel par le médecin du palais qu'elle fait tuer immédiatement pour assurer son silence.

2e Tableau. — Hototogisu, seule avec son mal pendant la nuit, voit un revenant ; c'est le médecin du palais. Il lui raconte ce qui s'est passé et lui fait prendre une fiole qui lui rend la santé et la beauté. Elle est ravie; mais alors surviennent deux servantes de Yuri Notako armées de grands sabres; ces deux furies se jettent sur Hototogisu, la percent de mille coups et la portent sans vie dans l'appartement de leur maîtresse, qui fait dresser debout le cadavre pour savourer sa vengeance. Assise, fumant sa pipe, prenant son thé, elle se rassasie de la vue de la victime, l'accable de malédictions, et, comme dernier outrage, colle sa pipe brûlante sur les lèvres de la blessure de son cou; elle ne se retire que par excès de fatigue.

La victime revenue à elle s'enfuit jusqu'à un petit pont voisin du palais. Son ennemie l'aperçoit, court à elle, la traîne sur le pont; puis le sabre entre les dents, horrible, elle tord les cheveux de la malheureuse autour de la main droite et se fait tirer avec elle, jusqu'à ce que celle-ci reçoive le coup mortel. On jette à l'eau le cadavre. — Comme dernier trait, la vieille mère revient plus tard, pour se repaître encore une fois de la vue de la morte gisant sous les flots.

§ 3. *Pièces bouddhiques*

Ce sont des féeries dans lesquelles les fées sont remplacées par des saints faisant des miracles. En voici un spécimen :

La pièce a pour titre : Kobodaïssi, nom du fondateur de la secte Singon.

Un père et une mère viennent d'envoyer leur fils à l'école.

La fille du seigneur auquel appartient cette famille se réfugie dans la maison pour échapper aux soldats d'un daïmio ennemi. On la cache. Les soldats qui l'ont vue entrer arrivent et la réclament. Le mari leur déclare qu'au bout d'une heure, temps pendant lequel il a promis asile, il leur remettra lui-même la tête de la princesse. Sa femme a compris son intention et elle se prépare à la mort. Tel était au Japon le dévouement au Daïmio. Elle exprime ses regrets de la vie.

Au moment où elle va être frappée, l'enfant rentre, il se serre contre sa mère, et tous deux demandent grâce. Exaspéré de manquer à sa parole, le père tue son fils et jette son corps par la fenêtre.

Il lève ensuite le sabre sur sa femme qui tend le cou.

Alors Kobodaissi sortant d'un rocher auquel la maison est contiguë, apparaît. Par sa grâce, le sabre levé se brise en morceaux ; l'enfant ressuscité embrasse ses parents.

Chaque tableau d'une pièce bouddhique se termine ainsi par un miracle.

§ 4. *Comédies*

Les comédies de genre sont tantôt dramatiques et littéraires, tantôt simplement comiques.

On peut se faire une idée des premières par celle dont M. G. Bousquet a donné une analyse à cause de sa ressemblance avec la *Dame aux Camélias* en signalant toutefois cette différence essentielle entre les deux pièces. La dernière soutient une thèse morale et sociale ; l'héroïne est pardonnée parce qu'elle a une excuse morale. Rien de pareil dans la pièce japonaise analysée et dans toutes celles du même genre. L'intérêt que l'on prend à la femme auteur de beaucoup de maux, repose uniquement sur ses charmes ; il est identique avec celui qu'Hélène et Phrynée obtenaient des vieillards de Troie et d'Athènes.

Les personnages féminins ne sont point empruntés à la famille qui est sacrée, mais à tout ce qui est en dehors comme la Gesha et toutes les femmes libres d'elles-mêmes.

Les sujets sont tous pris dans la vie familière. L'action n'étant plus gênée par la fidélité historique marche avec plus de hâte et d'unité; on fait une part plus grande à l'invention, à la variété des situations, et la pièce a beaucoup plus d'intérêt; pas un mot du dialogue n'échappe au public. Le ton est très simple et les passions communes, les personnages sont finement observés. Le talent du Japonais pour saisir le côté piquant, comique, ou même bur-

lesque des choses se retrouve tout entier dans ses comédies.

Tout le monde s'y amuse de bon cœur, même les Européens.

Les acteurs de Yedo jouent avec un naturel exquis et une vérité frappante ; ils égalent nos bons comédiens.

Sur des trétaux, des bateleurs racontent les mêmes légendes que le théâtre et débitent tous les sujets des contes populaires avec assaisonnement de gaillardises qui font pâmer de rire les auditeurs.

§ 5. *Littérature*

La littérature japonaise comprend tous les genres : philosophie religieuse, histoire, romans de toutes sortes, aussi bien intimes qu'héroïques, légendes de guerriers ou de brigands ; poésies. Tout le monde fait des vers. Dans une certaine fête tous les arbustes des jardins ou campagnes qui entourent le temple sont couverts de papiers sur lesquels sont écrits des vers composés pour l'occasion.

Il y a une littérature spéciale pour les femmes comprenant : romans, livres d'éducation, catéchismes religieux et moraux, formulaires de civilité, etc.

Les livres d'éducation pour les femmes leur apprennent à tout supporter avec une patience et un courage invincibles, même la disette, les maladies et les fléaux. Ils leur enseignent tous les devoirs imposés à la femme chinoise et à la femme indienne ; la subordination complète de la première aux pa-

rents et à la famille du mari ; la soumission de la seconde et sa presque adoration du mari jusqu'au delà de la tombe. Le Bouddhisme et le Christianisme qui ont tracé d'une manière identique les devoirs réciproques des époux ne peuvent que modifier radicalement la situation actuelle de la femme, conforme d'ailleurs aux anciennes mœurs du Japon. Cette révolution est d'autant plus naturelle que la femme japonaise est très intelligente et très instruite.

Le Roman n'est qu'une autre forme des sujets et des procédés littéraires du théâtre. Il est même très rare de trouver à acheter le texte d'une pièce, c'est le roman correspondant qui seul est dans le commerce. Un roman vient presque toujours d'une pièce, mais jamais une pièce ne provient d'un roman.

Imprimé en Hira-Kana, la seule édition qu'on enseigne aux femmes, le roman n'a guère que des lectrices. Toute jeune fille, libre de son temps, a un abonnement mensuel de 0 fr. 50, chez un libraire qui lui fournit tout ce qu'elle peut désirer de livres anciens et nouveaux.

Cette littérature répète indéfiniment les mêmes choses devenues banales depuis des siècles ; quand elle en sort, elle tombe dans une licence d'images qui ne peut être admise qu'au Japon dont les anciennes chroniques nous offrent beaucoup d'exemples.

Les contes japonais sont très nombreux. Quelques-uns sont du genre de la Fontaine. Beaucoup sont remplis de superstition. Le renard y joue presque toujours un rôle merveilleux, tantôt bienfaisant, tantôt malfaisant.

Beaucoup aussi ont une conclusion morale.

La sagesse de ces derniers est relevée par une certaine finesse d'observation dans les proverbes que citent habituellement les Japonais lettrés ou non. En voici quelques-uns :

« Si vous haïssez quelqu'un, laissez-le vivre (Con-
« ception bouddhique);

« Mieux vaut éviter les reproches que chercher
« les éloges (Même origine) ;

« La grenouille, dans son puits, ignore l'immense
« Océan ;

« Le soldat battu a peur des brins de roseau;

« Le cœur d'un enfant de trois ans lui reste jus-
« qu'à soixante (La bonté du cœur est impérissable.
« G. Sand) ;

« Il n'y a pas de professeurs de poésie (*Nascuntur poëtæ*) ;

« Jusqu'à ce qu'elle soit polie, la pierre précieuse
« ne brille pas ;

« Les bons remèdes sont amers à la bouche, etc. »

Le Japonais excelle dans la critique superficielle et badine, dans le Pamphlet politique et le Journalisme d'opposition. Il est tel mémoire d'un fonctionnaire en disgrâce, dit M. Bousquet, tel article d'un mécontent que ne désavoueraient pas les écrivains de la satire Ménippée (1).

(1) Nous avons emprunté presque textuellement à M. Bousquet la plupart des appréciations qui précèdent sur la littérature. Elles sont confirmées par les Français qui, depuis lui, ont résidé au Japon dans des conditions semblables : MM. Appert, Millioud, etc.

Les Japonais aiment beaucoup les conférences publiques.

Le conférencier s'évertue sur un sujet de morale, de philosophie ou de science devant des auditoires très sérieux de marchands et de petits fonctionnaires, qui prennent le thé et fument accroupis dans une grande salle.

Les prédications des religieux bouddhistes attirent beaucoup les femmes et les enfants. On en rencontre partout dans les villes et les campagnes.

LIVRE II

L'ANTIQUITÉ JAPONAISE & LA RELIGION NATIONALE

CHAPITRE PREMIER

Bible des Japonais (1)

§ 1. *Genèse*

A l'origine, lorsque les principes mâle et femelle n'étaient pas divisés, le chaos semblable à un œuf se forma en nuage renfermant un germe; la partie pure et lumineuse s'évapora et forma le ciel; puis la partie lourde et trouble se coagula et forma la terre; les îles et les terres surnageaient.

Entre le ciel et la terre naquirent : d'abord un génie, ensuite une sorte de roseau gigantesque qui se transforma successivement dans le dieu Kuni-sa-tuti et dans le divin Topo-Kunnu.

Il y eut ainsi trois dieux qui, émanant d'eux-mêmes, étaient absolument mâles.

(1) M. de Rosny nous a autorisé à emprunter presque textuellement ces trois premiers récits à son bel ouvrage « des Dynasties divines », couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

II. Après eux apparurent successivement quatre couples de génies :

Le divin Ui-di-ni et la divine Su'i-di-ni; Oho-toma-di et Oho-toma-be; Omo-taru et Kasi-Ko-no; enfin Iza-nagi et Isa-nami.

III. Le principe du ciel et celui de la terre s'étant unis se transmutèrent et produisirent des mâles et des femelles.

A partir du divin Kuni-no-toko-tati jusqu'à Iza-nagi et Iza-nami, on compte sept générations de l'âge des dieux.

IV. Iza-nagi et Iza-nami, se tenant debout sur le radeau céleste, prirent la lance de yade du ciel et, s'étant mis à fouiller, trouvèrent en ce lieu la mer azurée; l'eau qui dégoutta de la pointe de la lance se coagula et forma l'île Ono-goro-zima.

Les dieux descendirent du ciel et vinrent l'habiter pour y vivre en époux et donner le jour à des îles et à des continents. Elle devint ainsi le pilier central du pays.

Le génie mâle fit à gauche le tour de ce pilier pendant que le génie femelle le faisait à droite; ils se rencontrèrent face à face.

Le génie femelle s'écria le premier : Quel bonheur de rencontrer un si beau jeune homme! (1).

Le génie mâle mécontent lui dit : « Comme mâle, il m'appartient de parler le premier. Comment une

(1) Ce mythe a évidemment pour but d'établir l'infériorité de la femme (Femina infirmius), infériorité proclamée à l'origine de toutes les civilisations.

femme ose-t-elle déplacer ainsi les rôles? » L'événement de la sorte serait néfaste, il faut refaire le tour du pilier ».

Cette fois ce fut le génie mâle qui s'écria le premier :

« Quel bonheur de rencontrer une aussi belle fille !

Puis il adressa cette question au génie femelle : Comment est fait ton corps?

Celui-ci répondit : « Mon corps a une partie d'origine féminine (*habet locum intrinsecus*) ».

Le génie mâle dit : « Mon corps a une partie d'origine masculine (*habet partem extra secus*). Je désire l'unir à celle d'origine féminine ».

En conséquence le principe mâle et le principe femelle s'unirent et ils devinrent mari et femme.

Lorsque celle-ci fut à terme, elle eut pour cordon ombilical une île à laquelle elle donna le nom d'Ava-di à cause de la souffrance qu'elle avait éprouvée.

Puis elle engendra la grande île du Japon et successivement sept autres grandes îles; puis deux autres îles avec des îlots (1). Toutes ces terres étaient formées d'eau de mer congelée.

V. Ensuite Iza-nagi et Iza-nami donnèrent naissance successivement à l'Océan, aux rivières, aux montagnes, à Ku-go-no-di ancêtre des arbres, et à Kaya-no-bime aïeule des herbes.

Puis, ils se dirent : « maintenant que nous avons

(1) Ce sont toutes les îles autour de la grande île du Japon.

tout engendré sous le ciel, pourquoi ne donnerions-nous pas naissance à un maître du monde? »

Et ils donnèrent le jour à Ama-terassu, la divinité solaire dont la splendeur illumine tout l'univers.

Ravies de cet éclat merveilleux, les deux divinités décidèrent de l'envoyer promptement pour gouverner les affaires de l'Empire. Comme, à cette époque, le Ciel et la Terre n'étaient pas encore bien éloignés, ils le firent monter au firmament au moyen de la colonne céleste.

Puis ils donnèrent naissance à Tuki-no-Kami génie de la Lune. Comme la beauté de sa lumière participait de celle du soleil, on les associa tous deux pour le Gouvernement (du monde).

Ensuite le couple divin engendra Hiru-Ko (la sangsue) qui, à l'âge de trois ans, ne pouvait pas encore se tenir sur ses jambes. Ses parents le mirent alors dans le bateau du Camphrier du ciel et l'abandonnèrent au gré du vent.

Puis ils engendrèrent le divin Sosa-no-o, ou génie malfaisant.

Ce génie qui avait un caractère violent fit beaucoup de mal aux habitants du pays et transforma les montagnes verdoyantes en des montagnes arides.

Aussi son père et sa mère l'expulsèrent.

Le dieu du feu brûla sa mère qui, en mourant, donna naissance aux déesses des eaux et de la terre.

La divine Iza-nami donna aussi naissance à la déesse de l'air ; aux dieux du vent, de la mer, des montagnes, de l'embouchure des rivières et des arbres de la terre.

D'Izanagi seul naquirent :

La déesse de la rosée ; les cinq rochers de la Voie lactée; six dieux qui s'élevèrent du sang sorti de son glaive; cinq dieux issus de la canne, de la ceinture, de l'habit, du maillot, de la chaussure d'Izanagi ; les innombrables dieux sans droiture ; le dieu réparateur des dieux; le grand dieu réparateur; six dieux nés de ses ablutions ;

La déesse solaire née de l'œil gauche, le dieu lunaire né de l'œil droit, Sosa-no-o dieu des régions infernales né du nez ;

Le dieu des grandes montagnes, celui de la Foudre, neuf esprits des montagnes, dénommés :

Tonnerre sur la tête, sur la poitrine, sur le ventre, sur le dos, aux parties secrètes, aux mains, aux pieds, au nombril ;

Un dieu provenant du crachat, un autre d'un mouvement de répulsion, cinq dieux produits par le souffle ; tous les dieux de la terre et des mers ;

Un dieu qui, pendant sa vie, vomit le riz cuit, les poissons, les animaux à poil, et, après sa mort, produit le bœuf, le cheval, le millet, le ver à soie, le panicum, le riz, l'orge et les dolichos.

Le divin Izanagi ayant accompli ses œuvres divines monta au ciel et fit son rapport à l'Ame-no-Kami, le dieu suprême. Puis il se fixa dans le palais de Hi-nowaka.

VI. Après son expulsion, le divin Sosa-noo (le mâle Impétueux) dit :

« J'ai reçu l'ordre de me rendre dans le royaume infernal. (Auparavant) je désire me transporter un

instant sur la voûte élevée du ciel pour avoir une entrevue avec ma sœur aînée; ensuite je me séparerai d'elle pour l'éternité. »

On lui accorda cette demande. Il monta donc au ciel.

§ 2. *Règne du soleil*

VII. Quand Sosa-no-o, le divin mâle *Impétueux*, monta au ciel, la mer fut horriblement agitée. Les montagnes et les collines hurlèrent.

La grande déesse solaire Ama-terrassu qui connaissait de longue main la méchanceté de ce Dieu, fut effrayée. Elle prit l'auguste ruban à huit pieds orné de cinq cents magatamas et s'en entoura la coiffure et les bras. Elle s'arma de pied en cap, et, dans une attitude menaçante, elle apostropha son frère qui protesta de ses bonnes intentions. A sa prière, elle consentit à une double épreuve :

Ayant pris le sabre à double poignée du dieu, elle le brisa en trois morceaux qu'elle broya entre ses dents. De là naquirent trois déesses qu'elle reconnût pour filles du dieu, parce qu'elles provenaient de ce qui lui avait appartenu. (Il y a encore 29 dieux fils de Sosa-no-o; la plupart sont des divinités locales.)

A son tour le divin mâle Impétueux saisit le ruban à huit pieds orné de cinq cents magatamas, le brisa et le broya de la même manière, et donna naissance à cinq dieux qu'il reconnut pour fils d'Ama-terrassu.

Il y a encore dix déesses filles de la déesse solaire.

VIII. Plus tard, la conduite du divin Sosa-no-o devint très déréglée.

Après avoir causé beaucoup de dommages aux champs et aux cultures il mit le comble à ses méchancetés. Au moment où l'on offrait à la grande déesse solaire le grain nouveau, il fit à la dérobée ses excréments à la porte du temple édifié pour la célébration de la fête.

Puis lorsqu'il vit la grande Déesse solaire Ama-terrassu tisser les habits neufs qu'on porte pour cette fête dans le palais sacré, il dépouilla de leurs peaux des chevaux multicolores et les jeta par un trou qu'il fit dans la toiture en tuiles du temple (1).

Ama-terrassu saisie de frayeur se blessa avec sa navette. Furieuse de ce qui lui arrivait, elle entra alors dans la grotte rocheuse du ciel, en obstrua l'entrée au moyen d'un rocher et s'y tint cachée (2).

Tout l'Univers fut plongé dans l'obscurité et l'on ne connut plus la succession du jour et de la nuit. Alors les huit cent mille dieux se réunirent au bord de la grande rivière du ciel et délibérèrent sur le moyen de fléchir la déesse.

Le dieu Omo-i-gane qui avait une profonde habi-

(1) Évidemment cette légende est un mythe qui personnifie les intempéries et les ravages provenant de la mer dont Sasa-no-o est le dieu et qui entravent la bienfaisante action du soleil.

(2) Un autre récit, dans le goût enfantin et indécent des Japonais lui fait abaisser sa robe jusqu'aux parties naturelles et introduire les mamelons de ses seins dans une fente entre le rocher et la paroi de l'entrée de la grotte; les huit cent mille dieux assistants poussent alors ensemble un immense éclat de rire qui éveille la curiosité de la déesse solaire.

leté et une vue très étendue, réunit les oiseaux qui chantent longtemps dans le monde éternel et leur ordonna de chanter sans discontinuer.

Puis il fit cacher le dieu de la force à côté du rocher qui fermait l'entrée.

Deux dieux ancêtres de deux grandes familles déracinèrent de la montagne parfumée du ciel cinq cents arbres droits. Ils suspendirent à leurs branches supérieures les cinq cents rubans sur lesquels étaient attachés les magatamas de Yasaka et à leurs branches inférieures ils attachèrent des papiers votifs bleus et blancs. Puis ils firent des invocations.

Alors la déesse Ama-no Usu-me premier ancêtre du seigneur de Saru-me, sa lance de jonc à la main, se mit à faire une parade bouffonne devant l'entrée de la grotte.

Puis elle se fit une perruque d'un arbre bien droit qu'elle arracha de la montagne parfumée du ciel et elle s'entoura le corps d'une immense liane passée en guise de corde.

Elle alluma ensuite des feux de joie; puis montée sur un bateau renversé et se dandinant elle simula un discours de la grande déesse Ama-terrassu en la parodiant.

Celle-ci entendit ce qui se passait; étonnée et curieuse, elle entr'ouvrit l'entrée avec la main et jeta un coup-d'œil au-dehors. Le dieu de la Force lui saisit aussitôt la main et tira la déesse hors de la grotte.

Puis le dieu de Vaka-tomi et celui de In-bi barrèrent l'entrée avec un câble et prièrent la déesse de quitter pour toujours la grotte.

Ensuite tous les dieux jugèrent et condamnèrent Sosa-mo-o; on lui arracha les cheveux et les ongles des mains et des pieds. Après ce supplice, il se soumit

§ 3. *L'Exil*

IX. Le divin Sosa-no-o étant descendu du ciel dans le pays d'Idu-mo y rencontra Asi-Natuli et Te-Natuli dont un serpent à huit têtes allait dévorer la huitième fille Kusinada-Bime, après avoir dévoré les sept autres dans chacune des années précédentes. Il fit endormir le serpent en présentant une cuve de vin à chacune de ses têtes, et le coupa ensuite en tronçons avec son sabre à la poignée décuple. Dans sa queue, il trouva un sabre merveilleux qu'il offrit au dieu du ciel.

Son cœur étant ainsi purifié, il établit son palais dans le pays d'Idûmo, à Suga la terre pure, y consomma son mariage avec Kusi-nada-bime qui lui donna pour fils, le dieu Oho-ana-muti.

Il nomma Asi-natu-li et Te-natu-li chefs gardiens du temple de son fils avec le titre de « Dieux maîtres du palais des champs de riz. » Ensuite il partit définitivement pour le Royaume des Racines (la région infernale).

Parmi les dieux Japonais non encore mentionnés, il faut citer le dieu de l'intelligence, la déesse du tissage, les dieux des miroitiers, des joaillers, des polisseurs de Iade, etc.

Après le triomphe de la grande déesse solaire et

le banissement du *Dieu Violent,* celui-ci occupe toute la scène mythologique; tous les récits se rapportent à lui et à ses descendants qu'on mentionne comme souverains du Japon ou plutôt de la province d'Idzumo. Sosa-no-o à qui son père a donné l'Empire de la mer, n'en prend point le gouvernement. Après sa rencontre avec le serpent à huit têtes (1), il réapparaît comme le dieu fangeux et capricieux de l'enfer; il ne reste point cependant sans pouvoir sur le pays des vivants puisqu'il donne la souveraineté du Japon à son descendant de la sixième génération. Nous apprenons par la conversation de ce descendant avec un lièvre et une souris, les merveilles de hardiesse et de ruse qu'il déploya pour parvenir jusqu'à son ancêtre lors de la visite qu'il lui fit dans l'Enfer. Ce lieu, dans ce cycle de traditions, est bien moins mystérieux que celui visité par Isanagi.

Le même dialogue récite les amours du héros, ses triomphes sur ses quatre-vingts frères, sa réconciliation avec son impératrice jalouse, et donne les noms ou titres, souvent fort difficiles à comprendre, de ses nombreux descendants.

§ 4. *La déité microscopique Mirwa*

Une tradition dont la conclusion est obtuse, nous entretient d'une déité microscopique qui traverse la

(1) Le nombre huit joue au Japon le même rôle qu'ailleurs le nombre sept.

mer pour demander au roi d'Idzumo qu'il ait à partager avec elle sa souveraineté.

Cette dernière légende se reproduit plus tard. A sa seconde entrée sur la scène mythologique, la grande divinité solaire qui agit constamment de concert avec cette petite déité, la haute, auguste, merveilleuse déesse de la production (une des divinités, forces naturelles, mentionnées par les souvenirs), décide d'accorder la souveraineté du Japon à un enfant qui peut être (on ne sait pas bien) ou son propre fils ou celui du Dieu Violent Sosa-no-o. Le souverain d'Idzumo y consent à certaines conditions. L'enfant descend du ciel sur le sommet d'une montagne de l'île de Kiu Siu.

Puis le livre des Souvenirs, nous apprend la naissance de trois fils de dieux. Deux d'entre eux « l'Éclat du feu » et « le Triomphe du feu », sont les héros d'une très curieuse légende racontant en détail la visite faite par le dernier au palais du dieu de l'Océan et la manière dont à l'aide d'une incantation (malédiction) il triompha de son frère aîné, ce qui lui permit d'habiter paisiblement son palais de Taka-chi-ho pendant cinq cent quatre-vingts ans.

Le fils de ce personnage, ayant épousé sa tante, en eut quatre enfants.

L'un, marchant sur la crête des flots, atteignit la « Terre éternelle »; le second s'en alla dans « la plaine de la mer ». Les deux autres prirent leur route vers l'Est, combattirent les chefs de Kibi et de Yamato, eurent des aventures singulières avec des dieux, les uns pourvus d'une queue et les autres

sans cet appendice, furent assistés par une épée miraculeuse, et donnèrent aux lieux où ils passaient les noms des exploits par lesquels ils s'y étaient signalés, comme l'avaient fait Sosa-no-o et d'autres personnages divins.

Après ce cycle, Yamato dont, jusque-là, il a été à peine question, devient, avec les pays circonvoisins, le centre de l'action des Récits, et Idzumo y joue de nouveau un rôle. Un conte d'amour, fort indécent, forme la transition entre les deux parties de la mythologie (1).

(1) C'est un spécimen curieux de l'ancien goût japonais : Yamato-take vint habiter la maison de la princesse Miyazu à laquelle il avait engagé sa foi. Quand la princesse lui offrit la grande auguste nourriture, elle éleva la grande auguste coupe de liqueur et la présenta au héros : Tunc Heræ Miyazu veli oræ adhæsérunt menstrua, quare ipse illa menstrua vidit et auguste cecinit :

« Ego volui reclinare [caput] in fragili,
« molli bracchiolo [tuo] quod est simile vallo
« impengenti acutæ falci in Monte Kaguin
« cælo formato come una cucurbita — ego
« desideravi dormire [tecum]. Sed in orâ veli
« quod induis luna surrexit. »

Tunc Hera Miyazu augusto cantui respondit dicens :

« Alti resplendentis solis auguste puer !
« Placide administrationem faciens mî magne
« Domine ! Renovatis annis venientibus et
« Renovatæ lunæ sunt veniendo
« Et effluendo sanè sanè dum te im-
« patienter exspecto, luna suâpte surgit in
« orâ veli quod ego induo !

Quare tunc [ille] coïvit [cum illâ] ; après quoi il suspendit dans le palais de la princesse son auguste épée, le sabre qui tue les plantes et partit pour prendre la divinité du Mont Ibiky.

(Traduit des Records de Shatow auquel nous avons emprunté presque tous les renseignements sur l'antiquité japonaise).

« La grande déité de Mirwa » (qu'on a identifiée avec le souverain déposé à Itzumo) entre en scène. Dans tout le reste des Récits, cette déité et son collègue (la petite déité Auguste), la déité Izasa, les trois dieux des eaux de Sumi et la grande divinité de Kadzuraki que les Récits mettent si bien en relief, avec la grande déesse solaire et un certain sabre divin conservé dans le temple d'Isono-Kami à Yamato, forment les seuls objets d'adoration nommés spécialement ; les autres dieux et déesses sont passés sous silence.

Cette période se clôt par les troubles qui inaugurèrent le règne de Sui-sei, successeur de Jimmus (1).

A partir de là on ne trouve plus dans les livres sur l'ancien Japon qu'un petit nombre de récits merveilleux ou mythologiques tels que ceux-ci :

§ 5. *Derniers récits mythologiques*

On attribue 96 ans d'âge aux 16 monarques successifs dont le premier est Jim-mu Ten-no d'après les idées reçues, et 120 ans à l'Empereur Su-jin. On raconte que celui-ci a fait disparaître une peste en suivant les indications divines d'un songe. Au deuxième règne après Su-jin, la résidence Impériale est transportée à Tsukushi l'île du Sud-Ouest du groupe japonais ; les dieux révèlent à l'Impératrice Jin-go

(1) Voir pour le complément des légendes mythologiques le charmant petit livre de M. Appert.

l'existence de la Corée (cependant déjà mentionnée). L'empereur meurt pour n'y avoir pas cru. L'impératrice au contraire traverse la mer avec sa flotte poussée par tous les poissons petits et grands et par un flot miraculeux et assujettit les Corréens à un tribut.

Après le règne de Jin-go, la Chine importe au Japon des livres et différents arts.

Les annales du règne d'Ojin pendant lequel l'impulsion civilisatrice de la Chine fut très forte, renferment des détails aussi miraculeux que ceux rapportés ci-dessus. Le merveilleux ne cesse qu'au règne suivant où des historiographes furent, suivant la coutume chinoise, chargés dans toutes les provinces du Japon de rapporter les événements et les discours de quelque importance et de tenir des archives de toutes choses.

Aujourd'hui les Japonais sceptiques, c'est-à-dire les 99 °/o des Japonais instruits, rejettent ou ignorent la Mythologie ancienne et acceptent en principe l'histoire des Empereurs depuis Jim-mu. La plupart des écrits des Européens font de même avec quelques réserves.

CHAPITRE II

Religion, gouvernement et mœurs des anciens Japonais

§ 1er. *Religion*

Dans les livres sur l'antiquité japonaise, on voit que les croyances du Japon ne formaient point un organisme religieux. Il n'y avait ni code de doctrine, ni code de morale, ni aucun corps ou livre faisant autorité sur ces matières qui n'étaient qu'un amas de superstitions.

On attachait évidemment une grande importance aux songes qu'on supposait prédire l'avenir et révéler les volontés des dieux.

Quelquefois un objet réel, comme une épée merveilleuse, était envoyé dans un rêve, ce qui dans nos idées serait surnaturel, le rêve pouvant seul être immatériel.

Cependant les Japonais considéraient tout cela comme d'ordre naturel. Le ciel était à leurs yeux une réalité tout aussi matérielle que la terre; une haute plaine située au-dessus du Japon, à laquelle on accédait par un pont ou échelle et qui servait de résidence à quelques-uns des « Kamis », nom qui signifie simplement « être supérieur ». Une flèche

pouvait être lancée du ciel contre la terre et y faire un trou. Il y avait au ciel au moins une montagne et un fleuve au large lit rocheux comme ceux que les voyageurs rencontrent dans le Japon; un ou deux souterrains; un ou plusieurs puits; des animaux, des arbres, etc. C'est tout l'opposé de l'idée que les Juifs et les Chinois se font du ciel.

Quelques dieux habitaient la terre ou y descendaient du ciel et eurent des enfants avec des femmes humaines. On cite des divinités sauvages comme habitant certaines parties du Japon (c'étaient sans doute les dieux des Aborigènes ou Autochtones), tant dans l'âge divin que durant le règne des Empereurs humains, jusqu'à une époque correspondant, suivant la chronologie généralement reçue, au premier ou second siècle de l'ère chrétienne. Même les Empereurs humains étaient considérés comme dieux et eux-mêmes se faisaient désigner ainsi.

Les dieux se transformaient à l'occasion en animaux; à d'autres époques, on appela Dieux, ou simplement Kami, des objets simplement tangibles. Les pêches lancées par Iza-nagi contre des assaillants, étaient des objets d'un ordre supérieur, au-dessus de la nature, mais non d'un ordre divin. De même pour tout autre objet matériel. Il est probable, du reste, que l'on s'en faisait une idée différente selon que l'on était plus ou moins superstitieux. Cela est prouvé par cet adage japonais : « Tout, même une tête de sardine, peut faire l'objet d'un culte ». Quelques dieux sont mentionnés collectivement comme des Déités mauvaises, mais il ne paraît pas que les Japonais soient arrivés

jusqu'à une coordination séparée des bons et des mauvais Esprits, bien qu'évidemment ils ont des divinités manifestement bienfaisantes, comme la grande déesse solaire, la déesse de la production, etc., et des dieux manifestement malfaisants, comme Sosa-no-o le dieu Violent.

Au Japon, ainsi que dans l'ancienne Grèce, la plupart des dieux furent conçus, au moins originairement, comme des êtres humains d'une puissance extraordinaire. Ils étaient nés, quelques-uns d'entre eux mouraient, quelques autres « prenaient le chemin unique » ce qui paraît signifier le transfert à l'Enfer.

Quelquefois aussi, un voyage aux Enfers est entrepris par un Dieu sans qu'il soit question de sa mort.

Dans la légende du maître « du Grand Pays », une des légendes du cycle d'Idzumo, l'Enfer est décrit absolument comme faisant partie de la terre des vivants et comme nous avons vu qu'est conçu le ciel, avec des arbres, des maisons, des querelles de famille, etc.

D'un autre côté, dans la légende d'Iza-nagi, l'Enfer est simplement la demeure d'une horrible putréfaction et des morts punis sur la terre (par la vengeance légitime); le dieu qui s'y est aventuré le décrit lui-même comme : Une terre hideuse et souillée ».

Les légendes ne s'accordent qu'en un point; toutes placent entre la surface de la terre et l'enfer une barrière appelée : « la passe de l'Ouest de l'Enfer ». Nulle part il n'est fait allusion à l'état des morts en

général; rien ne se rapporte à un monde futur bon ou mauvais.

Les objets de l'adoration étaient les dieux ou quelques dieux. La grande déesse solaire et les trois divinités des eaux de Sumi, mentionnées dans la dernière période, forment une sorte de groupe de quatre, tandis que les cinq autres également mentionnées se montrent et sans aucun lien avec d'autres divinités quelconques. Les déités des montagnes, celles des rivières, celles de la mer ne sont mentionnées qu'en bloc; et il en est de même de celles du ciel et de celles de la terre; on rapporte que l'impératrice Jingo se les concilia toutes avant son départ pour la Corée en éparpillant ensemble sur les flots « des cendres d'un arbre *maki*, des bâtonnets odorants et des guirlandes de feuilles ».

§ 2. *Rites religieux*

On voit d'après cela que les offrandes faites aux dieux étaient des objets de nature très variée, généralement le choix de ceux qu'on avait le plus sous la main : des lances et autres armes; principalement deux sortes d'habits, les uns de chanvre, les autres faits avec l'écorce du mûrier à papier; précieuses alors, ces offrandes seraient infimes aujourd'hui.

On offrait aussi de la nourriture aux dieux et aux morts, au moins à ceux de haut rang.

Les *Souvenirs* rapportent des conversations avec les dieux; d'autres livres reproduisent des prières

consistant principalement en louanges ou en constatations d'offrandes faites, soit en retour de faveurs reçues, soit pour obtenir des faveurs. Elles sont toutes en prose; les hymnes ne paraissent point avoir été usitées.

Le rite sacré le plus commun est la purification par l'eau, entrée aujourd'hui dans l'hygiène journalière. Il est fait allusion à l'épreuve par l'eau bouillante, mais seulement après le commencement des rapports avec le continent. On mentionne aussi des engagements pris, à l'occasion, envers un dieu, comme nos vœux, serments ou malédictions.

Dans plusieurs passages on parle de prêtres, mais sans détails. Ils ne sont point des médiateurs et ne paraissent point avoir dans les temps anciens, formé une classe à part, mais dès que la profession exista, elle devint héréditaire, suivant en cela la tendance générale au Japon pour tous les métiers.

Beaucoup de superstitions de natures diverses, auxquelles on a créé une origine quand la véritable était perdue. Il était néfaste de n'avoir qu'une seule lumière, de briser la nuit une dent d'un peigne, d'entrer dans une maison avec un chapeau de paille ou un pardessus, de marcher en sens inverse de la marche du soleil, etc.

Il y avait aussi des charmes; par exemple, le fameux sabre de Yamato qui tuait les plantes, le bijou de la marée montante, celui de la marée descendante etc.

La divination par le Sternum d'un cerf à la troisième tête était l'interprétation la plus sûre de la

volonté des dieux; quelques êtres humains paraissent avoir eu le pouvoir de la prédiction.

Celui qui entreprenait un voyage enterrait à son point de départ des pots de terre. La première flèche lancée dans un combat était regardée avec une anxiété superstitieuse. On attribuait une importance toute particulière au début de chaque action ou entreprise. Il n'y avait aucune tradition de déluge ou d'effet extraordinaire des tremblements de terre si fréquents au Japon; aucune notion d'adoration des étoiles ou d'incarnation ou de transmigration; l'absence des deux dernières idées prouve que la mythologie japonaise avait pris sa forme actuelle avant que le Bouddhisme se fût introduit au Japon.

Le Japonais s'applique au fini et non à l'indéterminé, à l'infini. Voilà pourquoi les Japonais anciens ne s'occupaient pas des étoiles; aucun écrivain japonais, même moderne, ne parle « de la poésie des étoiles » aujourd'hui on n'étudie les astres au Japon qu'à titre utilitaire et par les mathématiques pour lesquelles les élèves montrent beaucoup d'aptitude.

§ 3. *Gouvernement*

Sur le gouvernement, on ne sait rien de plus que ce qui a été déjà dit. Les dieux particuliers du ciel sont conçus comme formant une assemblée d'égaux qui décidait des choses en conseil dans le lit rocheux du fleuve du ciel, sur l'avis des plus habiles d'entre eux.

Dans l'âge divin et jusqu'aux guerres des premiers empereurs on ne trouve trace d'aucune organisation

politique. Dans chaque localité, il y avait un chef qui conduisait les hommes au combat et qui seul exerçait le pouvoir.

Il n'y avait point d'autocratie du temps de Jimmu; puisque son frère et lui sont représentés comme maîtres chacun de ses troupes jusqu'à la mort du frère.

Les seigneurs territoriaux de Yamato et les chefs d'Idzumo, qui furent subjugués par Jummu et ses successeurs étaient indépendants chacun dans sa principauté.

Pendant toute la durée de l'*Age humain*, on mentionne de semblables seigneurs territoriaux ou princes gouvernants, à la fois dans les pays déjà soumis à l'empereur et dans ceux qui ne sont pas encore annexés.

Donc, dans les premiers temps historiques, l'empereur ne gouvernait pas directement. Dans certaines parties les chefs locaux avaient gardé le pouvoir héréditaire en rendant hommage à l'Empereur et remplissant certaines obligations envers lui; dans d'autres parties l'Empereur était assez fort pour déposer ces dynasties de chefs locaux et mettre à leur place ses propres parents ou créatures qui cependant avaient un pouvoir absolu dans leurs principautés et les mêmes titres que ceux portés par les anciens chefs du pays.

C'était plutôt le régime féodal qu'une centralisasation. Hirata le grand docteur ou restaurateur du Shintoïsme, reconnaît le fait et s'efforce de prouver que le système de centralisation qui a régné pendant

les 8e, 9e, 10e et 11e siècle et a prévalu dernièrement, n'est qu'une imitation du système bureaucratique des Chinois. Selon lui, une organisation féodale semblable à celle qui a existé depuis le XIIe siècle jusqu'en 1867 en dehors du domaine impérial, était la seule réellement ancienne et nationale forme japonaise de gouvernement. On verra plus loin qu'elle fut considérablement ébranlée au XVIe siècle. On verra aussi que la succession à l'empire était fort irrégulière dans les premiers temps historiques.

Il ressort des récits précédents qu'il y eut trois centres de cycles de légendes ; le premier et le plus important dans la mythologie, Itzumo; le second, Yamato; le troisième Tsukushi, aujourd'hui Kiu-Siu.

La mythologie exposée peut n'être pas la plus ancienne du Japon ; plusieurs de ses légendes se retrouvent en Chine ; toute civilisation a été importée au Japon ; aucune ne s'y est développée spontanément et naturellement. Mais ce que nous avons dit suffit pour faire comprendre le génie du Japon.

§ 3. *Mœurs et coutumes anciennes*

Selon les « souvenirs », les Japonais de la période mystique étaient sortis depuis longtemps de l'état sauvage et avaient atteint un haut degré de civilisation barbare. On ne trouve point au Japon, ou presque point de restes de l'âge de pierre. Il n'a point eu d'âge de bronze ; le bronze y a été importé plus

tard du continent. On faisait en fer des lances, des épées, etc., des socs de charrues, des charnières et des arrêts pour les portes des huttes. On avait en outre des ustensiles domestiques, des pièges, des trappes, des filets qui paraissent avoir servi coutre les hommes aussi bien que contre les bêtes. On ne sait rien des outils avec lesquels on façonnait le fer et les engins. Il est cependant question de pilons, mortiers, villebrequins, grilles à feu, coins, faucilles et de navettes à tisser.

La navigation fut tout à fait élémentaire jusqu'au xe siècle déjà bien postérieur à l'importation de la civilisation chinoise. Il n'est guère question dans les légendes que de gens allant sur mer dans des baquets étanches, sans rames et marchant seulement par l'intervention des dieux.

Toutes les habitations se ressemblaient beaucoup. On distinguait à peine les palais et les temples qui portaient le nom commun de Mya. Même le palais de l'empereur était regardé comme un temple.

C'était une cabane en bois dont la carcasse se composait de poteaux enfoncés très profondément en terre, de poutres, chevrons et cadres de portes et fenêtres; toutes ces pièces étaient reliées par des cordes obtenues en tordant ensemble les parties fibreuses de certaines lianes grimpantes. Le plancher était en contrebas du sol, disposition qui exposait à la morsure des serpents. Il est probable qu'il ne régnait originairement qu'autour de la pièce. Les chevrons se prolongeaient au delà du faîte se croi-

sant l'un l'autre, comme on le voit dans les temples modernes du shintoïsme, soit qu'on ait suivi pour eux l'ancienne tradition en entier ou bien qu'on se soit borné à prolonger seulement les chevrons des deux extrémités du faîte à titre d'ornements. Le toit était en chaume; il y avait peut-être à chaque extrémité un pignon avec un trou pour l'échappement de la fumée. On se servait comme aujourd'hui de barrières ou clairevoies ou clayons mobiles pour fermer les intervalles, entre les poteaux soutiens de la charpente.

On étendait des tapis de peau, des nattes de joncs, et quelquefois chez les nobles des tapis de soie.

Il y avait des maisons spéciales pour les accouchements ou des réduits ayant cette destination.

Sous le nom de « palais de riz » on désignait des enceintes de palissades formant retranchements.

Ce qu'on appelait château ou en tenait lieu, c'étaient des lieux d'un accès naturellement difficile et propices pour une défense, entourés de barrières et d'obstacles, mais non des édifices en pierres.

On parle aussi de Troglodytes ; ils habitaient des caves artificielles, les cavernes naturelles étant très rares au Japon, comme dans tous les terrains granitiques.

La nourriture consistait en gibier et poisson. La prohibition bouddhique survient dans les premiers temps historiques. — La culture du riz est immémoriale; les fèves, le millet et l'orge sont mentionnés avec les vers à soie dans les descriptions de l'Age divin.

Il y avait des tables, non pour manger, mais pour présenter des offrandes aux dieux.

L'habillement et la parure étaient remarquables. Les plus anciennes légendes mentionnent des vêtements supérieurs (de dessus ou du haut du corps), des chemises, pantalons, ceintures, voiles, chapeaux, etc. Les deux sexes portaient des colliers, des bracelets et, à la tête, des pierreries contrairement à l'usage actuel du Japon qui exclut les bijoux.

Les habits étaient faits de tissus de chanvre et de l'écorce du figuier papier, teints avec de la garance et d'autres plantes. Ces étoffes étaient tissées et non cousues. Des fibres de lianes servaient de liens et attachaient l'épée du guerrier à son vêtement.

On s'occupait beaucoup de l'arrangement de la chevelure. Les hommes en faisaient deux parts rejetées de chaque côté ; les jeunes garçons la réunissaient en un toupet ; les jeunes filles laissaient tomber leurs boucles sur le cou et les femmes mariées avaient un arrangement intermédiaire entre les deux derniers. La tête n'était jamais rasée qu'à titre de punition.

Comme animaux domestiques, on ne mentionne que :

Le cheval (que l'on montait mais qu'on n'attelait pas), la volaille de basse-cour et le cormoran employé pour la pêche.

Il n'y avait point d'esclaves ; mais on exerçait de grandes cruautés sur les voleurs, les brigands et les prisonniers de guerre. On leur arrachait les ongles,

on leur coupait les genoux, on les enterrait vivants. Les plus légères fautes étaient punies de mort.

On ne se tatouait pas ; seulement les femmes se mettaient du lustre aux yeux.

Le langage était tout à fait obscène, cependant les obscénités dans la littérature paraissent avoir été une exception; mais les indécences y fourmillent; on en a vu deux spécimens, les Japonais paraissent s'y complaire.

Il n'y avait ni mesure du temps, ni voitures, ni monnaie, ni écriture, ni peinture; à peine un peu de médecine, quelques poésies de mérite, un peu de musique.

Point d'éducation : pendant que les femmes étaient occupées à la maison, les jeunes garçons allaient à la pêche ou à la chasse avec des pièges ou des armes.

Il y avait beaucoup de combats, de haines entre voisins. On s'efforçait toujours de surprendre son ennemi.

Il y avait beaucoup de cas de bestialité.

Mariage

Il n'y avait alors aucun empêchement au mariage entre parents, excepté entre frère et sœur. Dans une même famille les hommes avaient toujours le pas sur les femmes.

La femme (*ou les femmes*) avait souvent une dot, ou bien le fiancé recevait des cadeaux du père de la fiancée.

Jusque fort avant dans le moyen âge japonais, la

cohabitation constitua seule le mariage. Il n'était considéré comme existant que le jour où le jeune homme conduisant son amante dans la maison familiale, affichait ainsi publiquement la cohabitation qui souvent commençait par être secrète. On ne distinguait pas, même par le nom, la maîtresse, la femme légitime et la concubine, et la femme pouvait à un moment quelconque être délaissée. Cependant elle avait le devoir de rester fidèle à l'homme avec lequel elle avait vécu pendant un certain temps ; mais l'obligation n'était pas réciproque. On le voit par les paroles que, dans un poème, la femme de l'un des dieux lui adresse :

« Toi, ô Sosa no-o, en effet étant un homme, tu as sans doute, dans chacune des îles que tu visites, une femme semblable aux jeunes plantes. Mais moi, hélas, qui suis une femme, je n'ai aucun homme, aucun époux que toi. »

Funérailles

Anciennement le corps du défunt était transporté et gardé dans un édicule spécialement destiné à cet usage et qu'on appelait maison de deuil. Il était ensuite enterré dans un cercueil en bois. On n'a eu de tombes en pierres qu'à la fin du règne de Su-nin, pendant lequel fut abolie la coutume d'enterrer vivants avec les princes quelques-uns de leurs tenanciers. Ainsi cessèrent les seuls sacrifices humains mentionnés dans les annales du Japon.

CHAPITRE III

Le Shinto ou la voie des dieux

§ 1. *Le Culte*

Le shinto est la religion nationale du Japon dont nous avons exposé la mythologie.

Les dieux actuels, issus de la grande déesse solaire, eurent pour successeur mortel (660 av. J. C.) Jim-mu Tenno premier mikado. Les grandes familles font remonter leur origine aux Kami; le peuple tout entier se croit issu des dieux créateurs du Japon. Le Mikado est à la fois le représentant du ciel sur la terre et le seul et unique médiateur entre ses sujets et tous les dieux, l'unique pontife.

M. Georges Bousquet et sir Edward Reed qui font autorité en ce qui concerne le Japon, s'accordent sur ce point que la religion y a eu les deux périodes que l'on a retrouvées partout, la période spontanée et la période sociale et politique. Dans la première, les Japonais croient le monde peuplé de Kamis et considèrent comme Kami ou comme devant faire l'objet d'une attention religieuse, tout ce qui peut leur faire du bien ou du mal et par conséquent toutes les forces

agissant sur eux, même les débordements des fleuves. Ils ont aussi les Kamis gardiens du foyer domestique, puis les ancêtres jouant le même rôle, recevant les mêmes honneurs par un emprunt fait à la Chine. On cherchait à se rendre propices, les Kamis bons et à fléchir les malfaisans. Le Mikado demandait aux dieux pour le peuple tout ce qui peut lui être utile. C'est à peine si on peut donner le nom de culte aux manifestations anciennes et même actuelles du sentiment religieux populaire. Il n'y avait point et il n'y a pas non plus encore d'idoles.

Mais à côté s'établissait peu à peu un culte officiel liturgique, quoique également très simple, célébré par une caste laïque d'institution divine à la tête de laquelle était le Mikado. D'après la tradition, tous les empereurs qui ont précédé le Bouddhisme ont été des bienfaiteurs du peuple auquel ils rendaient la justice. Avec le temps le Shinto devint une religion exclusivement politique et un moyen de gouvernement. On édifia beaucoup de temples ou plutôt de sanctuaires, petites constructions rectangulaires tout à fait rustiques attachées artistement aux flancs des collines. Des avenues quelquefois multiples y conduisent et on y remarque des portiques élégants en bois ou en pierre (torii) et des lanternes en bois ou en pierre (toro) qui ornent les côtés de ces avenues et les abords du Mya.

Le Mya est en bois brut, monochrome ; la toiture, aux surfaces bombées, est faite de planchettes de sapin superposées jusqu'à concurrence d'un demi-pied d'épaisseur et ses deux versants penchés l'un

en avant, l'autre en arrière du temple laissent vide de chaque côté un tympan garni de planches découpées. Le faîte supporte des pièces de bois rond placées transversalement. La toiture se prolonge au devant de la porte centrale en une sorte de marquise supportée par des colonnes pour abriter le passant qui vient faire sa courte dévotion. Des fidèles, surtout des femmes s'arrêtent à l'entrée du temple, appellent l'attention de la divinité en frappant dans leurs mains ou en faisant résonner un gong, puis font au dieu une demande mentale en récitant quelques formules qu'ils ne comprennent pas, jettent des pièces de menue monnaie et s'en vont. C'est l'affaire de quelques secondes.

Intérieurement au Mya, le visiteur ne distingue en avant du sanctuaire qu'un miroir, des bandes de papier « go-hei » découpées d'une façon particulière, et, devant le miroir, une branche de l'arbre sacré, le sagaki cieyera à laquelle est fixé un morceau d'étoffe rouge et blanche.

En arrière, mais invisible, se trouve le véritable sanctuaire ; là l'emblême de la divinité, qui est un miroir, un sabre ou une pierre précieuse, est enfermé dans une boite soigneusement enveloppée. Le miroir est, dit-on, la caractéristique du Kami de sexe féminin, le sabre celle des Kamis de sexe masculin.

Malgré leur air champêtre et leur absence d'idole, les Mya consacrés à des Kamis historiques, n'ont par l'ensemble de leurs légendes rien que de sombre et de mystérieux, rien qui sourit à l'imagination comme les sanctuaires et les fables semblables chez

les Grecs. Mais l'aspect est tout autre pendant les jours de fête « Matsuri ». Les prêtres « Shinsho ou Kunnuschi » revêtent l'ancien habit de cour, c'est-à-dire une large robe et une coiffure de forme antique et bizarre, costume dans lequel ils offrent tous les jours matin et soir à la divinité les produits de la nature. Ils officient suivant un certain rituel comprenant des purifications, et des offrandes naturelles, comme du riz, etc., jamais de sacrifices sanglants.

Des marchands, des saltimbanques, etc. s'établissent sur les places; dans les rues circulent des chars portant des orchestres bruyants, des images des dieux, des prêtres etc., et trainés par des taureaux au milieu d'une foule excitée par le plaisir et par les légendes des anciens dieux. Le peuple des campagnes est toujours passionné pour ces fêtes et, à cause d'elles, reste fidèle à la religion nationale.

Celle-ci a aussi des pélerinages fort nombreux pendant la belle saison aux lieux où la légende place les Kami les plus puissants, surtout aux montagnes célèbres.

Pendant l'été une partie de la population est ainsi en mouvement poussée vers les montagnes et les hautes vallées par un sentiment religieux douteux, doublé d'un désir très réel de fuir les bords de la mer où les chaleurs accompagnées de moustiques sont insupportables.

Deux fois par an on célèbre l'ancienne fête de la purification générale qui lavait la nation de toutes ses souillures.

§ 2. *La Morale du Shintoisme*

Une classification des souillures analogue à celle de l'Inde, les purifications et surtout les bains, l'imitation des exemples des Kami, héros et sages divinisés, et le culte des ancêtres formaient tout le cadre moral et religieux reposant uniquement sur la foi aveugle et l'obéissance passive au Mikado, source non seulement de toute autorité, mais de toute vérité. Il suffit de suivre les lois de la nature en respectant celles de l'État. Les Japonais, issus des dieux, ont naturellement la connaissance du bien et du mal ; ils n'ont pas besoin, comme les vicieux Chinois, d'un fatras d'études sur les Devoirs. Il suffit à l'Empereur de consulter sa divine mère Amatherasu pour savoir la vérité sur toute chose. Donc pour suivre la voie des Dieux « il suffit d'obéir aux volontés du Mikado » Telle est la doctrine, ravivée de nos jours, que soutient le théologien japonais Matoori.

Enraciné dans la croyance populaire, ce dogme a procuré au Mikado un prestige aussi absolu que celui que les Brahmes ont obtenu dans l'Inde en persuadant les castes inférieures de leur suprématie divine. Ce prestige avait pâli par l'introduction du Bouddhisme beaucoup plus éclairé et indépendant; aussi, l'Empereur Sago qui monta sur le trône en 1810, fit-il revivre la religion du Shinto et restaurer ses temples en invitant les religieux Bouddhistes « à ne pas se conduire immoralement, à ne pas abuser de la crédulité publique. »

Depuis ce moment le Gouvernement japonais saisit toutes les occasions de saper et d'effacer le Bouddhisme, non par force ouverte, mais en usant d'artifices, transformant les pagodes en temples shintoïstes, substituant le clergé officiel aux religieux de Bouddha, etc.

§ 3. *École shintoïste*

Il fut secondé par les lettrés qui, à partir de 1820, formèrent une école de Shintoïstes raisonneurs; cette école s'efforça de séparer la vieille religion nationale de tous les éléments étrangers pour en faire une arme contre le Bouddhisme qui régnait en maître et contre l'aristocratie militaire qui disputait le pouvoir au Mikado. Ce mouvement littéraire réveilla la croyance nationale qui confondait le Shintoïsme avec le patriotisme; elle était restée si vivace au fond des cœurs, et la rébellion au Mikado était considérée par tous comme un si grand crime que les soldats des Shogun se débandèrent devant le drapeau impérial. Le Mikado vainqueur et restauré redoubla d'efforts en faveur de la religion autoritaire et patriotique.

D'après un recensement fait en 1880, le Shinto compte 186,702 myas dont une grande partie à l'état de ruine et d'abandon, 21,311 prêtres, 110 prêtresses, 1493 étudiants en théologie et 68 étudiants (novices). Les prêtres du Shinto ne se distinguent dans la vie privée par aucun signe particulier. Ils se marient et leurs fonctions sont généralement héréditaires. Ils sont simples et dignes. Les plus élevés en

dignité appartiennent aux meilleures familles. A leur tête sont des princes de la famille impériale que le Mikado annihile en leur imposant cette situation où ils n'ont aucune autorité ni morale ni politique.

Malgré les encouragements du Gouvernement et les efforts des lettrés, le Shinto n'a fait que peu de progrès. Il s'est conservé dans les campagnes, mais le public éclairé et indépendant appartient en entier au Bouddhisme et aux idées nouvelles importées par l'Europe.

Pour ce public, le prestige divin du Mikado est tombé définitivement. Il faut relever sur une autre base l'édifice social et ce n'est pas en vain que la Constitution a proclamé l'égalité de tous les cultes devant la loi. Le Shintoïsme ne saurait tenir contre la discussion publique, orale et écrite, qui se pratique couramment dans tous les pays plus ou moins bouddhistes, et particulièrement au Japon.

Il survivra encore de longues années, comme une curiosité mythologique pour les uns, comme une superstition accomodante pour les autres. Au nombre des objets de superstition enfantine ou de curiosité archaïque, nous pouvons ranger encore les croyances suivantes qui paraissent d'origine chinoise quoique presque immémoriales au Japon : les rôles du Blaireau et du Renard redoutés comme les formes qu'affectionnent de préférence les mauvais esprits et les spectres; les sept dieux du bonheur;

Shiou-Ro, le dieu de la longévité qui porte une houlette; Yobis, le dieu de la nourriture, pêcheur et marchand de poisson; Daï Koktben, le dieu des

richesses, assis sur deux balles de riz fermées avec des nœuds de perles;

Hotéï, le dieu du contentement et de l'esprit détaché des biens terrestres; il a pour tout vêtement une besace et un éventail;

Fossi-Fo-Koon, le dieu des talents, coiffé d'un bonnet de docteur, portant à la main un petit dieu Pan;

Bisjamou, dieu de la gloire, armé de pied en cap; le peuple en fait peu de cas;

Hottéï, protecteur des enfants, avec un sac rempli de friandises pour ceux qui sont sages et des yeux tout autour de la tête pour regarder ceux qui ne le sont pas.

Ben-ten, la déesse des arts et de la maternité, sortant de l'écume de la mer comme Vénus amphitrite.

Ce sont des dieux bons enfants avec lesquels personne ne se gêne et envers lesquels les peintres se permettent toutes sortes d'irrévérences.

LIVRE III

HISTOIRE DU JAPON

Nous ne pouvons donner qu'un très court sommaire ; nous complétons chaque partie par un résumé chronologique emprunté à la chronologie de *l'Ancien Japon de M. Appert*, le meilleur livre que nous ayons sur l'histoire du Japon.

CHAPITRE PREMIER

De Jimmu-Tenno jusqu'à Yeyas

Première Période.— De Jimmu-Tenno (1) jusqu'à l'Impératrice Tuiko (660 av. J.-C. à 59 ap. J.-C.).

Le premier Mikado mortel est Jimmu, 5e descendant d'Isa-nagi-Isa-nami. Jimmu repoussa peu à peu les indigènes vers le Nord ; une partie d'entre eux, attachés au sol, restèrent dominés par les conquérants qui formèrent une noblesse et une classe militaires. Le paysan japonais descend de la race subjuguée, sans doute autochtone ; probablement les vaincus qui émigrèrent vers le Nord étaient des tribus guerrières, peut-être non autochtones.

(1) Tenno signifie empereur ou Mikado.

Jimmu occupa probablement Kiushiu, Shikoku et la partie méridionale du Hondo.

Époque Légendaire

667 av. J.-C. *Kami-Yamato-no Iware Iko* quitte la province de Yuga pour soumettre ses voisins.

663. Il défait Nagazune Hiko à Kawachi.

660. Il devient le premier empereur du Japon (nom posthume, Jimmu Tenno) et se fixe à Yamato. Il meurt en 585.

581. Suisey Tenno. — 548. Annei-Tenno. — 510 à 477, Itoku Tenno. — 392. Koan-Tenno. — 290. Korei-Tenno.

221. Arrivée au Japon du Chinois *Jofuku*. — 214. Kogen Tenno.

157. Kaïkwa-Tennô. — 97. Sujin Tenno.

Un de ses descendants, Sujin s'appliqua le premier à développer l'agriculture et constitua un rudiment de marine. Il divisa l'Empire en 4 grands gouvernements militaires à la tête de chacun desquels il plaça un chef ou Shogun.

Ses successeurs continuèrent la conquête; sous le Mikado-Seimu (131 ap. J.-C.) elle s'était étendue jusqu'à la ligne de crête des montagnes de Sendaï à Niigata.

Soumission du Japon méridional et central aux Empereurs.

33 av. J.-C. Arrivée d'une ambassade coréenne, premières relations avec la Corée.

29. Suinin Tenno. — Construction du premier temple d'*Ise*. — 1. Décret ordonnant de substituer aux victimes (hommes, femmes, animaux) qu'on immolait sur la tombe des empereurs, des statuettes de terre.

6 après J.-C. Décret ordonnant d'établir des canaux d'irrigation.

57. Envoi d'une ambassade japonaise en Chine.

71. Keiko Tenno. — 82, 97. Expéditions contre les *Kumaso* de Tsukuschi (Kiu-Siu). — 110. Contre les Ébisu (Aïnos), dans le *Kanto* et le massif de *Shinano*.

L'Impératrice Jingu-Kogo (200 ap. J.-C.) fit une expédition heureuse contre la Corée et l'assujettit à un tribut qui fut d'abord payé régulièrement, puis refusé, et enfin abandonné par le Japon en 1883. A la suite de l'expédition de Jingu, les premières notions de langue chinoise, de musique et d'art furent introduites au Japon et s'y développèrent rapidement. En 285, un érudit coréen apporta au Japon le livre de Confucius.

Les Coréens introduisent au Japon la civilisation chinoise.

131. Seimu Tenno. — 135. Réformes dans l'administration provinciale.

192 à 200. Chuaï Tennô. — 201. Régence de Jingu Kogo; Soumission de trois rois de Corée.

270 à 313. Ojin Tennô. — 285. Le Coréen Wani apporte au Japon les livres chinois sacrés (le *Rongo* et le *Senjimon*).

306. Des tisserands chinois sont amenés au Japon.

313. Nintoku Tennô. — Fréquentes interventions des Japonais en Corée.

365. Expédition contre la Corée.

400. Richu Tenno. — 406. Hanshgo Tennô. — 412. Hinkiô Tennô.

454. Ankô-Tennô. — 463, 465. Expéditions en Corée.

485. Kenso Tennô; 488. Ninken Tennô. — 499. Buretzu Tenno.

507 à 531. Keitai Tenno.
531. Ankan Tennô. — 537. Guerre contre la Corée
540. Kimmei-Tenno.

Le Bouddhisme fût importé de la Corée au Japon après l'expédition de Jingu-Kogo. Il avait déjà des adhérents au IVe siècle et un temple au milieu du VIe.

Débuts de la propagation du Bouddhisme au Japon.

552. Les Coréens importent le Bouddhisme au Japon. — Épidémie. — Résistance des prêtres du Shinto à l'innovation.

553. Arrivée au Japon de plusieurs savants coréens.

572. Bidatsa Tennô. — 584. Son ministre *Soga no Munako* favorise la propagation du Bouddhisme.

586. Yomei-Tennô. — 588. Sushun-Tenno. — 593. Impératrice Suiko.

A partir de l'an 600, les dates peuvent être considérées comme certaines.

2e Période. — De l'Impératrice Suiko jusqu'à Yoritomo (593 à 1200 av. J.-C.).

L'avènement de l'Impératrice Suiko (593 ap. J.-C.) coïncide avec l'établissement d'un système complet de gouvernement d'importation chinoise, car ce fut à cette époque que la littérature et la civilisation chinoises pénétrèrent au Japon.

Le Japon emprunte à la Chine ses institutions.

594. Décret ordonnant d'enseigner le Bouddhisme et d'élever des temples bouddhistes.

602. Introduction au Japon du calendrier chinois et d'ouvrages sur l'astronomie.

602. Création de 12 rangs honorifiques.

606. L'Empereur du Japon envoie en Chine un ambassadeur avec des étudiants.

620. Rédaction du *Kujuki* par le prince *Shotoku*.

624. Décret reconnaissant le Bouddhisme comme religion d'État et soumettant les bonzes à une hiérarchie officielle.

627. Jomei-Tennô. — 642 à 644. Impératrice Kojioku. — 645. Kotoku-Tenno.

646. Des décrets réorganisent l'administration provinciale, fondent l'état civil, instituent des mesures officielles, déterminent les impôts, etc.

649. Division de l'administration centrale en huit ministères. Création de trois *Djaijin* au-dessus des ministres.

663. Les Japonais sont battus en Corée par les Coréens et les Chinois réunis.

668. Tenji Tennô. — Rédaction d'un code en 22 volumes. — 672. Kobun Tenno.

673 à 686. Temmu Tenno. — 675. Interdiction de manger les animaux domestiques.— Fondation d'un observatoire. — Réglementation des vêtements. — 682. Répartition des familles japonaises en 8 classes.

L'ensemble des nombreux descendants directs ou indirects des Mikados, tous d'origine divine, formait la caste des Kuge occupant des emplois à la cour et la première place honorifique après le souverain à la fois empereur et dieu.

Brillante période de réformes politiques, administratives et législatives.

690 à 696. Impératrice Jito; Recensement, décrets sur le service militaire; premières monnaies japonaises d'argent.

697. Mommu Tennô. — 700, 701. Introduction de l'usage de la crémation des cadavres; rédaction de codes fréquemment publiés.

708 à 714. Impératrice Gemmei. Premières monnaies japonaises de cuivre.

712. Rédaction du Kojiki (origines du Japon) traduit par Chamberlin.

Triomphe du Bouddhisme

715 à 723. Impératrice Genshô. — 720. Rédaction du Nihengi traduit par M. de Rosny.

724 à 748. Shomu-Tennô. — 749 à 758. Impératrice Koten. Fonte de la statue du Bouddha de Nara.

759. Junnin (Oi)-Tenno. — 770 à 781 .Konin Tennô. — 782. Kwammu-Tennô.

788. Construction du temple d'Enriaku-ji près de Kioto.

Il y avait une classe militaire et une classe civile. Graduellement les Mikados se renfermèrent dans leur rôle divin et théocratique et se déchargèrent du soin des affaires sur quelques grandes familles qui occupèrent le pouvoir et l'exercèrent en leur nom.

797. Rédaction du Shoku Nihon-ki (hist.). — 799. Importation du cotonnier au Japon. — 802. Construction d'une route de Kioto au mont Hakone.

806. Heïjo Tenno. — 810 à 823. Saga Tenno. — 815. Introduction de la culture du thé. — 820. Rédaction du Konin-haku hiki (leg.).

824 à 833. Junno-Tennô. — 829. Premiers moulins à eau. — 833. Rédaction du *Rio no Give* (lég.).

834. Nimmei-Tenno.

Toute-puissance des Fujiwara dans le gouvernement.

841. Rédaction du Nihon-Ko-Ki (hist.).

851. Bantoku-Tennô. — 859 à 876. Setwa Tennô.

869. Rédaction du Stoku-Nihon-Koki (hist.). — 871. Idem du Jogwan-Shiki (lég.).

877. Yozei-Tennô.

Grands progrès de la peinture (Kanaoka) et de la littérature chinoises.

879. Rédaction du Buntoku Jitsu Roku (hist.).

885. Kôko-Tennô. — 888 à 897. Uda Tennô. — Création des fonctions de Kwambaku pouo *Monotsune Fudjivara*. — 892. *Michizane* rédige le *Rui-ju Koku* (hist.).

898. Daigo-Tennô. — 901. Rédaction du San-dai jitsu-roku (hist.).

905. *Id.*, du Kokin Shu (recueil de poésies). — 907. *Id.*, de l'Engi Kaku (lég.).

914. Myoshi Kyotsura adresse à l'Empereur un mémoire politique (resté célèbre). — 927. Rédaction de l'Engihiki (lég.).

La famille des Fujiwara occupait les emplois civils importants. Ils durent, pour la guerre, laisser le commandement aux familles des Taira et des Minamoto, de descendance impériale, qui se distinguaient par leurs talents militaires.

Ceux-ci prirent peu à peu toute l'autorité et, vers le milieu du XIIe siècle, la classe militaire était maîtresse au Japon et la famille des Taira était toute-puissante.

Mauvaise administration des *Fujiwara* : désordres, brigandages, etc.

931. Shujaku-Tennô.

938. Tarra-no *Masakado* et *Fujiwara no Sumitomo* se révoltent contre l'Empereur. Ils s'emparent d'une partie du *Kwanto*. Le premier est vaincu par le second et tué.

946. Abdication de Shujaku-Tenno. (Toutes les fois qu'un interrègne, même seulement d'un an, est indiqué, il y a eu abdication.)

968 à 969. Reizei-Tenno. — 970 à 984. Enniu Tennô.

985 à 986. Kwazan-Tenno. — 987. Ichijo-Tennô. Commencement de la plus brillante époque de la littérature japonaise.

1012-1016. Sanjô-Tenno. — 1017. Go-Ichijo-Tenno.

1037. Go Shujaku. — 1046. Go Reizel. — 1052. Révolte de *Yori-toki ;* commencement de la guerre d'Oschiu.

1057. Défaite et mort de Yori-toki. Son fils Sadato continue la guerre.

1069. Go-Sanjô-Tennô.

Le Mikado ne conservait que son prestige divin, comme descendant direct de la grande déesse solaire.

Dans leurs divisions, les chefs de parti s'efforçaient toujours d'avoir de leur côté, au moins en apparence, le Mikado, tout-puissant sur l'esprit de la nation.

Formation du régime féodal. Commencement de la puissance militaire des bonzes.

1072. Abdication de Gô-Sanjo Tennô. 1073 à 1086. Shirakava Tennô.

C'est surtout à partir de Shirakawa que l'abdication devint une pure cérémonie, l'Empereur conservait toute la réalité du pouvoir.

1087. Horikawa-Tennô. — 1087. Révolte des frères *Kiowara* à *Mutsu*. Guerre de trois ans. — 1091. Fin de la guerre de trois ans. Victoires de Minamoto no Yoschie. — 1108 à 1123. Toba-Tenno. — 1113. Révolte armée des bonzes de Kofaku-ji contre l'autorité impériale.

Rivalité des Taïra et des Minamoto

1124 à 1141. Sutoku-Tenno. — 1142. Konoo-Tenno.

1156. Sutoku essaie de reprendre le pouvoir et est vaincu par Taïra no Kiyomori. — 1156 à 1158. Go-Shirakawa-Tennô.

1159. Révolte de Yoshitomo Minamoto contre l'Empereur. Guerre de Heiji. Avènement de Nijo Tennô.

1160. Victoire de Kiyâmori Taira à la tête du parti Tnyn.

Toute-puissance et chute des Taïra

1166 à 1168. Bokujo Tenno règne de l'âge de 2 ans à l'âge de 5 ans. — 1167. Kiyomori devient Da-jo Dai-jini ; cette haute fonction passe ainsi des Fujiwara aux Minamoto.

1160 à 1180. Takakura-Tennô. — 1177. Les bonzes d'Enriaku-ji attaquent le palais impérial et sont repoussés. — 1180. Les Minamotos s'apprêtent à recommencer la lutte contre les Taïra.

1181. Antoku-Tennô, mort de *Kiyômori.* — 1183. *Yoschinaka Minamoto*, vainqueur de l'armée des Taïra, entre à Kyoto. Fuite de l'Empereur et des Taira.

3e PÉRIODE. — De Yoritomo à Yeyas (1200 à 1600 av. J.-C.).

Yoritomo, chef de la famille des Mina-moto, rallia autour de lui beaucoup de partisans, battit ceux de la famille des Taïra et s'établit d'abord à Kamikura. En 1182 ses troupes, sous la conduite de son jeune frère Yoschitsune, si célèbre au Japon, entrèrent à Kyoto; puis anéantirent l'ennemi dans une grande bataille navale.

Yoritomo fit massacrer tous les parents et amis des Taïra, puis il se tourna contre son frère qui lui portait ombrage. Sur le point de tomber entre ses mains, celui-ci fut réduit à s'ouvrir le ventre après avoir égorgé lui-même sa femme et ses enfants. Il était âgé seulement de 31 ans.

Dans sa fuite poétisée et légendaire, il était accompagné par le héros Berkei, très populaire au Japon, dont les prouesses rappellent celles de Roland.

Après de nouvelles victoires, Yoritomo fut, en 1190, nommé par le Mikado Sei-tai-Shogun (généralissime); il mourut en 1199.

Régime féodal. Brillante période artistique (*Nobusane. Tamchija Toka, Tsunnet Aka*, etc.) et littéraire.

1184 à 1109. Go-Toba-Tenno intronisé par Go-Shirakawa. Rivalité de Yoritomo et de Yoschinaka. Défaite et mort de ce dernier.

1175. Grande victoire de *Yoshistune* sur les Taira à Dan-no-ura. Organisation des fiefs militaires par *Yoritomo*.

1186. *Yoritomo* est nommé Sotsui-hoschi (presque Shogun).

1187. Rédaction du Sen-zai-shu (recueil de poésies).

1189. Mort ou fuite de Yoschitsune. — 1192. Yoritomo nommé Schogun.

1199. Tsuchi-Mikado-Tenno. Mort de Yoritomo ; son fils Yoriye est nommé Shogun, puis tué et remplacé par Sanatomo en 1204.

Famille des Hojo. — Le pouvoir de Yoritomo ne passa que nominalement à ses descendants efféminés. Il fut tout entier aux mains d'une autre famille, les Hojo qui administrèrent avec sagesse et modération pendant sept générations. Le chef qui gouvernait avait le titre de : *régent* du Schogun.

L'un de ces régents, Tokimune, jetta à la mer un corps chinois de 10,000 hommes envoyé par Kubilai-Khan pour conquérir le Japon. Une autre armée chinoise de 100,000 hommes partit de la Corée,

mais elle fut anéantie par un typhon qui dispersa la flotte.

Toute-puissance des *Hojo*. Décadence littéraire.

1205. Hojo Yoschitoki devient Shikken (premier maire du Shogun).

1211 à 1221. Tuntoku Tenno ; à la fin de son règne la famille impériale cherche à s'affranchir du joug des Hojo.

1222 à 1232. Go Horikawa-Tenno. — 1229. Premier établissement de poterie artistique. — 1232. Rédaction de Jo-ei Shikimoku (lég.).

1233. Shijo Tenno.

En 1333, l'empereur Godigogo attaqua la famille des Hojo et ruina son influence, puis il donna le titre de Shogun à Aschikoga Takauji qui fonda une dynastie de Shogun héréditaires en 1336. Il donna le pouvoir dans le Nord à une branche cadette de la famille impériale aux chefs de laquelle on a donné quelquefois, à cause de leur origine, le titre d'Empereur; mais ce titre était purement honorifique. Il n'y avait, pour tout le Japon, qu'un seul Mikado qui résidait à Kioto, et la branche cadette s'éteignit après cinquante ans.

Faiblesse des Empereurs et des Shoguns. Bonne administration des *Hojo*. Prospérité du pays. Éclat de l'école de Tosa (peinture).

1243 à 1246. Go-Saga-Tenno. — 1243. Hojo Tsunetoki, Shikken. — 1244. Yoritsugu, Shogun. — 1246. Hojo Tokiyori, Shogun.

1247 à 1259. Go-Fukakusa-Tenno. Les Hojo font périr la famille Miura.

1252. Le prince impérial *Munetaka* est nommé Shogun. Les princes impériaux gardent ces fonctions jusqu'à

ce qu'elles passent aux Ashikaga (1338), mais sans exercer aucune autorité réelle.

1252 à 1253. A Kamakura, fonte du Daï Butsu et construction du temple de Ken-choji.

1260 à 1274. Kameyama-Tenno. — 1261. Hojo Tokimune, Shikken. — 1262. Mort de Shin-Ran, fondateur de la secte Shin Siou. — 1267. Rédaction de l'Azuma-Kagami (hist.). — 1274. L'invasion mongole à Tsushima est repoussée.

1275 à 1288. Go-Uda-Tennô. — 1279. Les ambassadeurs chinois sont mis à mort. — 1281. Destruction de la flotte mongole.

1288 à 1298. Fushimi Tennô. — 1299 à 1301. Go Fushimi Tennô. — 1301. Morotoki, Shikken. — 1302 à 1308. Go-Nijo-Tennô.

1308 à 1318. Hanazonô-Tenuô. — 1312. Hojo Takatori, Shikken.

1316. Fondation de la bibliothèque de *Kanazawa* (Sagami).

1319 à 1332. Go-Daigo-Tennô. — 1331. L'Empereur cherche à secouer la tyrannie des Hojo ; il est vaincu et remplacé par Kogoa-Tennô.

1333. Nitta Yoshisada s'empare de Kamakura et massacre les Hojo et rappelle Go Daigo Tenno. La résidence des Shogun est fixée à Kioto. Première émission de papier-monnaie.

1335. Aschikaga Taka-uji se proclame Shogun. L'Empereur est soutenu par les bonzes de Midera. — 1336. Il est défait à Minoto-gawa. *Taka-uji* proclame empereur Komio Tenno (Nord) qui lui donne le livre de Shogun en 1337.

Les successeurs d'Aschikaga remportèrent beaucoup de victoires.

Pendant ces temps troublés les seigneurs (Daïmyo) s'étaient peu à peu rendus indépendants.

Toute-puissance des Ashikaga.

1339. Go-Murakami-Tennô (Sud). — 1340. Rédaction du Shoku-gen-Sho (lég.).

1351. Déposition de Shuko Tenno.

1352 à 1371. Go-Kogon-Tennô (Nord). — 1358. Yoshi-Akira Shogan.

1368 à 1392. Go-Kamlyama-Tennô (Sud). Yoshimitsu Shogun.

1372 à 1382. Go-Yenyû-Tenno (Nord). Affaiblissement de l'autorité des Shoguns. Indépendance croissante des Daïmio. Guerres civiles. Débuts de l'école chinoise de peinture (Meicho).

1388 à 1412. Go-Komatsu-Tenno (Nord). — 1392. L'Empereur du Sud, par traité, renonce à ses droits et reconnaît comme légitime Go-Komatsu-Tenno.

1413 à 1429. Shoko-Tenno. — Shoguns : Yoschimochi, Yoschikazu, 1423, Yoshnori, 1428.

Renaissance artistique. Perfection des laques. Progrès de l'école chinoise (Josetsu, Shubun, Sesshiu). — Guerres civiles. — Ruine du pouvoir des Shoguns.

1429 à 1464. Go-Hamazono-Tenno.

1438. Ashikaga-mochi-uji, gouverneur de Kuanto, se révolte contre le Shogun. — 1439. Sa défaite et sa mort.

Shoguns : 1441. Yoshikatsu. — 1449. Yoyshimasa.

1465. Go-Tsuchi-Mikado-Tenno.

Nabunaga qui descendait de la famille des Taïra commença par montrer de grands talents militaires au service des Aschikagas; puis se sentant assez fort il se tourna contre eux et, en 1574, il battit et déposa le Shogun Yoshiaki. Quoique à la tête du pouvoir, il ne reçut jamais le titre de Shogun et ne put maîtriser complètement les grands Daïmyos; mais il brisa le pouvoir du clergé bouddhiste, assez puissant pour lutter par les armes au moyen de ses tenan-

ciers organisés militairement. Il redoutait son influence et convoitait ses richesses. Pour le combattre, il favorisa la religion chrétienne, dont François-Xavier avait commencé la prédication en 1549, sept ans après la découverte du Japon par les Portugais.

En 1571, il attaqua la plus puissante de leurs possessions, Hineyzan; réduisit en cendres ses 500 temples et fit mettre à mort les religieux.

Mais il échoua contre un monastère fortifié de la secte Sin-Shiou.

En 1582, attiré dans un guet-à-pens et blessé, il fut obligé de se donner la mort.

Guerres civiles. Misère des populations. Décadence littéraire. Suite du mouvement artistique (école de Kano.

1467 à 1477. Guerre d'Onin entre les deux familles *Hosokawa* et *Yamana* pour la succession de *Yoschimasa*. 1472. Yoschimasa abdique en faveur de Yoshihisa. — 1490, Yoshitane devient Shogun ; en 1492, il est enfermé par Hosokawa Masamoto et remplacé par Yoshizami.

1501. Go-Kashiwabara-Tennô. — 1508 à 1521, Yoshitane de nouveau Shogun. — 1510. Fabrication des premières porcelaines japonaises.

1521. Hosokawa dépose de nouveau Yoshitane et le remplace par Yoshiharu.

1527. Go-Nara-Tenno. — 1532. Révolte des bonzes de Hongwanji contre le Shogun.

1542. Débarquement des Portugais à *Tane-ga-Shima*. Importation des armes à feu. — 1513. Le daimyô de Bungo envoie une ambassade en Portugal.

1546. Yoshitera, Schogun. — 1649. F. Xavier débarque au Japon, Nobünaga rétablit l'ordre et l'unité politique.

1558 à 1586. Okimachi-Tennô. — 1561. Bataille de *Kawa-Nakajima* entre les deux armées d'Uesugi et de Takeda. — 1568. Nobunaga fait nommer Yoshiaki Shogun.

1573. Il brûle le monastère de Hiyeizan et triomphe de la coalition formée contre lui. Il enferme et dépose le Shogun opposé, ce qui met fin à la dynastie des Ashikaga.

1673. Construction d'une église chrétienne à Kioto. — Nouvelle coalition formée par les bonzes contre Nobunaga, qui en triomphe.

1580. Les bonzes de Hongwan-ji font leur soumission à Nobunaga. — 1582. Sa mort.

Son lieutenant Hidéyoshi, alors occupé dans une province éloignée, accourut, le vengea et prit en mains le pouvoir; Nobunagana était absolu et violent. Hideyoshi fut absolu sans emportements.

En 1591, il prit le nom ou titre de Taiko-Sama sous lequel il est connu dans l'histoire du Japon, dont il est le personnage le plus brillant et le plus populaire. Nombreuses sont les pièces dramatiques dont il est le héros. Dans presque toutes on a représenté la grande scène de la réunion des Daïmyos où il leur déclara qu'il fallait un seul chef et qu'il combattrait à outrance quiconque d'entre eux voudrait l'être (1). Il avait l'esprit politique, l'énergie, la cruauté et le sarcasme de Louis XI; chacun de ses actes de cruauté était doublé d'une plaisanterie. Cependant, il usa d'une modération relative.

Taïko détruisit la suprématie et l'indépendance des Daïmyos, grands seigneurs territoriaux, confisqua au profit du gouvernement les biens du clergé bouddhiste, obtint du Mikado le titre de Kuan-bakou

(1) Cette scène est une des plus belles du théâtre japonais par la fidélité historique et la magnificence des costumes.

(grand électeur, peut-être Bakufu), se nomma lui-même Shogun afin de réunir dans ses mains les pouvoirs politique et militaire.

Il rendit un édit d'expulsion contre les jésuites, qui avaient commis beaucoup d'imprudences, et ne s'en servit que comme d'une menace, pendant quelques années; mais, en 1596, il lança une loi de prescription: la même année six des franciscains venus des Philippines, trois ans auparavant, furent crucifiés à Nagasaki avec dix-sept chrétiens japonais.

Quand il eut soumis tous les Daïmyos, il entreprit des conquêtes afin d'occuper au dehors les guerriers inutiles. Il envoya en Corée 80.000 soldats qui furent victorieux; il s'apprêtait à envahir la Chine, quand il fut surpris par la mort (1598). L'armée rentra au Japon.

Le fils de Taiko était mineur. On lui donna un conseil de régence à la tête duquel fut placé Yeyas, un des lieutenants de son père. Celui-ci, dès 1599, s'empara du jeune prince et resta maître du pouvoir. Il s'établit à Edo, aujourd'hui Tokyo.

En 1600, il remporta sur ses adversaires tous coalisés, la victoire décisive de Shigahara et devint de fait le maître incontesté du Japon.

Hyedas, continue l'œuvre de pacification de *Nobunaga*. Propagation du Christianisme.

1583. Envoi d'une ambassade au pape par un Daïmyo de Kiu-Siu.

1586. Toyotomi Hideyoski devient Kwampaku (premier ministre).

1587 à 1611. Go-Yôzei-Tennô. Hideyoski expulse les

missionnaires chrétiens. — 1590. Il prend Odawara, soumet le Kuanto. Yeyasu fait de Yedo la capitale du Kuanto. — 1591. Il cède le titre de Kwampaku à Hidetsugu, son fils adoptif, et reçoit celui de Taïkô.

1592. Expédition de Corée sous les ordres de *Hideyoshi*.

1596. Grand tremblement de terre dans la région d'Osaka.

1597. 2e édit. de proscription contre les chrétiens.

1598. Mort de Hideyoshi. — 1599. Coalition des daïmyos contre Yeyas, qui les bat à Sekigahara en 1600, et prend le titre de Shogun en 1603. — 1605. Il cède à son fils Hidetada le titre de Shogun. Introduction de la culture du tabac au Japon.

Il entra en relation avec les Hollandais et les Espagnols pour le commerce, et afin de les ménager laissa pendant quelque temps sans application les décrets contre les chrétiens.

CHAPITRE II

Le Schogunat des Tokugava

4e PÉRIODE. — Le Shogunat des Tokugava, 1600 à 1868.

En 1603, Yeyas fut créé, par le Mikado, Seïtai-Shogun et fonda ainsi la dynastie des Shogun Tokugava qui ne s'éteignit qu'en 1868 après avoir fourni 15 Shoguns.

Il prit toutes les dispositions nécessaires pour assurer le pouvoir entre ses mains et celles de ses successeurs, en réglant soigneusement la transmission de sa descendance. Le Mikado était confiné à Kioto où résidait, comme gouverneur, un délégué du Shogun chargé de surveiller la cour. Les fonctions de grand prêtre du temple de Heizan à Edo furent confiées à un des proches parents du Mikado en cas de conflit du Shogun avec ce dernier.

Le Mikado n'avait aucune occasion de voir les grands feudataires qui auraient pu l'attirer dans un parti contre le Shogun, comme cela avait eu lieu sous l'Empereur Godigogo.

Cependant le respect dû au Mikado, seul souverain légitime quoique purement nominal, était assuré. La cour était entretenue sur un pied convenable par les

soins des Shoguns qui, à leur entrée en charge, leur demandaient l'investiture. Conservant tout leur prestige mythologique, ils étaient, à l'égard de la foule, entourés d'un mystère divin.

Les Daïmyos conservèrent leur pouvoir féodal, chacun dans son fief; mais ils durent rester isolés et n'avoir entre eux aucuns rapports qui auraient pu les réunir en un corps ou en une ligue. Ils rendaient la justice, établissaient des taxes et les percevaient. Comme ils étaient héréditaires, ils étaient, en général, assez bons princes. Les exceptions étaient réprimées non par l'autorité du Shogun, mais par le blâme général.

Les Daïmyos avaient comme les Shoguns pour hommes d'armes la classe des Samuraï qui se distinguaient par le port de deux sabres et par le droit qu'ils avaient de tuer tout homme du peuple par lequel ils se croyaient outragés.

En 1607, Yeyas fit ses fameuses lois, code écrit pour les fonctionnaires. La partie morale, les devoirs de famille, ceux envers l'état, etc., sont empruntés à Confucius. C'est la reproduction de la législation chinoise, de la civilisation chinoise à laquelle M. Bousquet, avec une compétence indéniable, reproche d'avoir enserré le Japon comme dans un étau.

Le Japon et la Chine s'accordaient par quelques points; tel est l'article 51 des cent lois de Gongensana :

« Quiconque a une vengeance à exercer doit la notifier à la cour criminelle qui ne peut mettre ni empêchement ni obstacle à l'accomplissement de son

dessein pendant le temps départi à cet effet. Il est défendu néanmoins d'exercer *une grande vengeance*, c'est-à-dire d'exterminer en même temps que son ennemi toute sa famille. »

C'est, avec la juridiction pénale du chef de famille, la justice des sociétés arriérées ou dans l'enfance, qui abandonne la répression du crime à l'action individuelle. Œil pour œil, dent pour dent!

Yeyas fût un politique habile et conciliant envers tous, excepté les chrétiens. Ceux-ci lui ayant fait de l'opposition, peut-être à cause de leurs liaisons avec des Daïmyos, il renouvela contre eux les anciens édits; en 1614, 107 jésuites et plus de 280 prêtres indigènes furent expulsés du Japon.

A partir de la mort de Yeyas, qui eut lieu en 1616, les mesures se multiplièrent pour fermer le Japon aux étrangers.

En 1617, on leur refusa l'entrée de tous les ports, excepté Hirado et Nagasaki. En 1621, il fut interdit aux Japonais de quitter leur patrie. En 1624, tous les étrangers furent expulsés à l'exception des Hollandais, des Anglais et des Portugais.

Fin des guerres civiles. Concentration des pouvoirs entre les mains des *Tokugawa*. — Renaissance de la littérature chinoise.

1612 à 1629. Go-Mizuno-ô-Tennô. — 1614. Persécution des chrétiens. — 1615. Yesasu s'empare d'Osaka et met à mort les derniers descendants d'Hideyoshi. — 1616. Mort de Yesasu.

1623. *Iyemitsu* succède comme Shogun à Hidetada.

1624. Édits expulsant les étrangers et interdisant tout commerce à l'extérieur.

1630. Impératrice Miôshô. — 1637 à 1538. Soulèvement et massacre des chrétiens à Shimabara. — 1639. Les Hollandais sont relégués à *Deshima;* expulsion des Portugais.

La persécution avait continué contre les chrétiens; en 1637, 30,000 furent massacrés à Shimabara et depuis lors, jusqu'en 1853, il ne fut plus question du Christianisme au Japon.

En 1639, les Portugais furent chassés comme chrétiens; seuls les Hollandais furent reçus au Japon,

Les deux premiers successeurs de Yéyas, Hidetata son fils, Yemitsu son petit-fils, continuèrent sa politique sage et vigoureuse.

Yemitzu qui paraît avoir été un chef habile, exigea des Daïmyos qu'ils habitassent Edo chaque année pendant une période calculée de manière qu'ils ne s'y rencontrassent pas. Son fils Yessuma les astreignit en outre à laisser dans sa capitale des otages pendant qu'ils en seraient absents.

Il s'établit un système régulier d'espionnage; depuis le plus grand Daïmyo jusqu'au plus humble Samuraï, tout le monde devint suspect et fut surveillé (comme en Chine); la délation devint une habitude qui abaissa les caractères.

Réformes politiques et législatives. Renaissance des laques.

1612. Règlement shogunal obligeant les Daïmyôs à habiter alternativement Yedo et leurs domaines.

1644. Go-Komei-Tenno. — 1650. *Yetsuna,* Schogun; fabrication des premières porcelaines de Kutani. — 1652. Rédaction du Nipon ô dai ichi ran (hist.) par Shunsai

Hayashi, traduit en français sous le titre : *Annales des Dairia.*

1655 à 1661. Gosai Tenno.

Les successeurs d'Yetmitzu s'endormirent dans la fainéantise et tombèrent dans la dépendance des ministres, eux-mêmes gouvernés par des secrétaires. De là beaucoup d'abus et de désordres qui amenèrent d'abord la déconsidération graduelle de la dynastie des Tokugava qui avait besoin de toute sa vigueur contre les Daïmyos.

Cependant le Japon fit de grands progrès pendant cette période de tranquillité relative.

Renaissance de la littérature japonaise. — Progrès de la gravure (Moronobu, Masanoba, etc). École des Ukiyose.

1663. Reigen-Tenno. — Décret interdisant aux Kerai le junshi, c'est-à-dire de se tuer à la mort de leur maître.

1670. Rédaction du Hon-chô Tsugan (hist.) par Hayashi Haruhatsu.

1681. *Tsunayoshi*, Shogun.

1687. Higashiyama-Tennô. — 1690 à 1692 : séjour à Nagasaki de Kœmpfer, auteur d'une histoire du Japon, traduite en français en 1732.

1701. Vengeance des 47 rônins. — 1709. Rédaction du Han Kwampu (qui contient la nomenclature des fonctions de l'époque). — *Iyenobu*, Shogun.

1710 à 1735. Nakamikado-Tenno. — Rédaction du Tokushi-yoron (hist.).

1713. Iyetsugu, Shôgun: — 1715. Publication du Dai-Nichon-Shi par Mitsukuni daimyo de Mito. — 1716. *Yoshimune*, Shogun.

1736 à 1746. Sakuramachi-Tennô. — 1739. Fabrication

des premières monnaies de fonte. — 1741. Nouveau code pénal (Hiakko-jô). — 1744. Importation de la canne à sucre. — 1745. *Iyescheige,* Shôgun.

1747. Momozono-Tennô. — 1762. *Iyecharu*, Shôgun.

1763 à 1770. Impératrice Go-Samuraki. — 1771. Momozono-Tennô.

Il y avait trois classes : la classe militaire composée des Samurrai et de soldats secondaires entretenus par le Shogun et les Daïmyos : la classe civile, cultivateurs, artisans et boutiquiers ; la classe servile et infime correspondant aux Pariahs de l'Inde et qui n'existe plus aujourd'hui.

Les taxes terriennes atteignaient et quelquefois dépassaient 50 % de la production, sans que le paysan en souffrît ; lorsqu'elles devenaient excessives, le gouvernement du Shogun réprimait les princes ou gouverneurs. Les nombreuses fêtes shintoistes et bouddhistes suffisaient au plaisir du peuple. Il s'amusait alors, buvait et mangeait quelquefois plus que de raison ; mais il n'en résultait de dommage pour personne ; à cet égard l'arrivée des étrangers n'a pas eu d'influence sensible.

Naissance de l'école de peinture naturaliste (Okio). L'école des Ukiyo-e et la gravure atteignent à leur apogée (Utamaro, Eishi, Hokusai, etc.). Apparition des principaux romanciers (Kioden, Bakin, etc.).

1780 à 1816. Kokaku-Tenno. — 1782. Publication du *Gun-Sho-Rui-ju* (collection fort appréciée d'anciennes poésies, documents historiques). 1787. Iyenari, Schôgun). 1787 à 1792. Tentative infructueuse de Catherine II pour engager des négociations.

1807. Les Russes tentent de débarquer à Yedo et sont repoussés.

1817. Ninko Tenno. — 1827. Rédaction du Nihon gwai Shi (hist.) par Rai Sanyô.

1837. Insurrection d'Oschiwo Heihachiro à Osaka. — 1838. Iyetoshi, Shogun.

1847. Komei-Tenno. 1853. Commodore Perry à Uraga.

S'aidant de quelques circonstances et de quelques prétextes, les États-Unis, l'Angleterre et la France arrachèrent au Shogun, dans la dernière moitié de l'année 1858, trois traités leur ouvrant dans une certaine mesure le Japon.

Cette concession faite aux étrangers excita un grand mécontentement. Plusieurs attentats furent commis sur des Anglais et des Français et le Mikado, obéissant à l'opinion, peut-être avec plaisir, décréta qu'à partir du 25 juin 1863, les étrangers seraient expulsés et les ports fermés à leur commerce.

Le 5 septembre 1864, une escadre combinée de navires anglais, français, hollandais et américains battit les Japonais dans le détroit de Simonoseki et força le passage du détroit en détruisant les ouvrages de défense sur les rives.

Le prince Choschiu, alors prépondérant au Japon à cause de la force militaire dont il disposait et qu'il mettait au service du Mikado, fut, bien qu'opposé au Shogun, obligé d'accepter la condition que la navigation serait libre dans le détroit de Simonoseki.

Pour forcer le consentement du Mikado, les flottes

alliées dirigèrent une action contre le château d'Osaka où il séjournait ; il fut contraint d'approuver les traités du 24 novembre 1865, et le 25 juin 1866 fut signée, entre le Gouvernement japonais et les quatre puissances, une convention en 12 articles, revisable à partir du 1er juillet 1872. Dans les ports ouverts, elle établissait le principe de l'extérioralité, c'est-à-dire le droit pour les Européens d'être jugés par leurs consuls à l'exclusion des tribunaux japonais.

Entente des grands *Daïmyôs* pour s'affranchir de l'autorité du Shogun.

1858. Le *Tairo* (premier ministre) fait nommer Shogun *Iyemochi ;* il exile ou fait périr les chefs du parti hostile aux étrangers ; 1860, il est assassiné.

1861, 62. Attaques contre les légations ; meurtre de M. Richardson par l'escorte du Daïmyo de Satsuna. Le *Shogun* dispense les Daïmyos de venir habiter Yedo.

1863. Hostilités du Daïmyo de Nagato contre plusieurs navires étrangers. L'amiral *Jaurès* détruit les batteries de *Shimonozeki*. Bombardement de *Kagoshimà* par l'amiral Kuper. — Emission d'une nouvelle monnaie.

1867. Mutsuhito-Tenno — Mission militaire française à Yedo.

CHAPITRE III

Depuis la fin du Shogunat des Tokugava

5e Période. — Depuis la fin du Schogunat des Tokugava.

En 1866 les troupes impériales commandées par le Shogun ou Bakufu, toujours le chef de la famille des Tokugava, avaient été battues par le prince Choschiu.

Une hostilité sourde existait entre les Daïmyos et le Bakufu (Shogun) ; chacun des deux partis accumulait des troupes à Kioto.

Le 3 janvier 1868, les Samuraï du clan d'Aidzu dévoué aux Tokugava qui avaient la garde du palais de Kioto (Mikado), furent brusquement relevés et remplacés par des hommes dévoués aux Daïmyos et princes opposants rentrés depuis peu en grâce. Ces hommes ne laissèrent pénétrer près du Mikado que les Kuge partisans de la restauration.

Le 4 paraît un décret impérial qui abolit le Shogunat, crée de nouveaux emplois et stipule que l'Empereur reprend le gouvernement pour toutes les affaires en se faisant assister comme il l'entend.

Le Shogun qui se trouvait à Osaka marche immédiatement contre Kioto avec ses clans; il rencontre à Fushimi l'armée impériale composée des clans des

Daïmyos et des princes, qui le bat, puis prend et brûle le château d'Osaka.

Les clans coalisés avaient pour programme :

1° La restauration de l'Empereur; depuis cent ans, elle comptait de nombreux partisans; 2° l'expulsion des étrangers.

Cette dernière partie n'était qu'un moyen de flatter le sentiment national, car le nouveau gouvernement conserva de bonnes relations avec les puissances occidentales.

La révolution se compléta par la soumission du prince de Aitzu qui, abandonné des siens, était cerné par l'armée impériale.

L'Empereur vint s'établir à Édo qui prit le nom de Tokio. Restait la flotte du Shogun, en armes contre le Gouvernement impérial sous les ordres de l'amiral Emoto. Bien qu'assisté de quelques officiers français et à la tête de 50.000 hommes qu'il avait recrutés, il fut battu par la flotte impériale, abandonné de tous les siens et obligé de faire sa soumission.

Dans toutes les rencontres les soldats du Shogun se débandèrent devant le drapeau impérial considéré par tous comme sacré.

L'Empereur resta donc le seul maître. Il accepta l'hommage que les Daïmyos durent lui faire de leurs biens seigneuriaux et, à ce prix, les maintint comme fonctionnaires à la tête de leurs principautés; on ne distingua plus entre Kuges et Daïmyos; ces deux titres furent remplacés par l'appellation commune de Kazoku (nobles).

En 1869 toutes les provinces reçurent une administration uniforme; le dixième des revenus fut donné aux anciens seigneurs, en échange de leurs droits et biens; le reste fut attribué au trésor public; dont les charges comprenaient le traitement des fonctionnaires. On accorda une indemnité aux Samuraï.

Toutes ces réformes avaient été préparées de longue main par la pénétration de la civilisation chinoise et par l'exemple de son régime administratif (1).

En 1874 une expédition japonaise dirigée contre Formose chatia les tribus coupables de quelques attentats contre des Japonais, puis se retira à la condition que la Chine paierait les frais de cette guerre et empêcherait le retour de pareils actes.

En 1875, le Gouvernement du Mikado céda à la Russie la partie de l'île Sagalien qui appartenait au Japon, en échange des îles Kurilles qui valaient peut-être un peu moins; en 1876 il renonça au tribut de la Corée, moyennant un traité de commerce avantageux.

Tous ces actes du Gouvernement furent représentés par les anciens partis comme des faiblesses vis-à-vis des étrangers et le mécontentement devint général.

Les partis de deux grandes familles les Coshiu et les Satzuma se disputaient depuis longtemps l'influence au Japon. En 1877 les derniers, avec un certain nombre de chefs militaires de quelque réputation, tous regrettant l'ancien régime féodal, se mirent à la

(1) 1872. Ouverture du chemin de fer de Yedo à Yokohama.

tête des mécontents. Après une alternative de succès et de revers, ils furent définitivement vaincus. Bien qu'ils proclamassent qu'ils ne luttaient que contre les conseillers du Mikado, leurs troupes cédaient toujours au prestige divin de l'Empereur.

En 1880 M. Okubo ministre de l'intérieur fut assassiné par les partisans de l'ancien régime.

Cependant les idées libérales rapportées de l'Amérique par des jeunes Japonais qu'on y avait envoyés comme étudiants, se propageaient rapidement ; à la suite de nombreuses pétitions, le Mikado décida le 22 juillet 1878 l'établissement dans chaque province d'une assemblée élective, analogue à nos conseils généraux. Les membres devaient être choisis parmi les habitants payant au moins 10 fr. de contributions et ayant dépassé 25 ans. Les électeurs devaient avoir au moins 20 ans et payer au moins 5 fr. de contributions.

Ces assemblées siègent au moins tous les ans, depuis l'année 1879.

En 1880 furent promulgués les codes criminels actuellement en vigueur au Japon.

En 1889, le 11 février, le Mikado donna au Japon une constitution.

Elle établit la séparation des trois pouvoirs : impérial (exécutif) législatif et judiciaire.

Ele comprend une chambre haute ou des seigneurs et une chambre basse ou des députés.

Il y a un cens pour l'élection des députés.

La constitution préparée à Berlin, d'après le modèle de celle de Prusse, réserve au Mikado tous les

pouvoirs et tous les droits. Elle n'est octroyée que par le bon plaisir du *maître*, d'origine et de droit divin, et peut être modifiée ou supprimée à sa volonté. En réalité les chambres ne sont que des assemblées consultatives.

Tous les cultes sont autorisés. Il n'y a pas de religion d'état, ni de budget des cultes.

L'instruction publique reste, comme elle l'était, obligatoire et gratuite.

Le service militaire est obligatoire pour tous. L'armée active compte 100,000 hommes, la réserve autant, les équipages de la flotte 7000 hommes. Il y a des écoles militaires où on enseigne les mathématiques, jusque et y compris la géométrie analytique.

Aujourd'hui la grande préoccupation du Japon est celle de sa pénétration par les étrangers au point de vue économique. Ceux-ci arriveront-ils à mettre la main sur la richesse du pays par leurs capitaux et la supériorité de leur industrie et le rendront-ils ainsi jusqu'à un certain point dépendant ?

Ou bien les Japonais feront-ils des progrès assez rapides dans l'industrie et trouveront-ils chez eux ou à l'étranger assez de ressources pour exploiter directement leurs richesses naturelles ?

Telle est la double question qui se pose ; malheureusement les finances du Japon sont déjà embarrassées.

L'ambition du gouvernement japonais paraît être l'abolition des traités qui confèrent aux étrangers le bénéfice de l'extérioralité. Les Européens s'y opposent

arce que la loi japonaise et surtout les juges indi-ènes ne leur offrent point assez de garanties.

Ayant dû renoncer à faire un traité unique avec les lix-sept puissances auxquelles ils sont liés, les Japo-iais ont signé en février 1889 un traité particulier ivec les États-Unis qui abandonnent la juridiction onsulaire pour leurs nationaux à la condition que le Iapon tout entier leur sera ouvert.

C'est ce que les Japonais avaient d'abord proposé. Aujourd'hui ils hésitent beaucoup à généraliser la lernière concession, par crainte de l'envahissement et de la révolution économique qui pourraient en résulter. De leur côté, les puissances européennes prétendent l'obtenir sans en faire aucune au sujet de la juridiction consulaire. Un accord est impossible et les Américains ont beaucoup de chances de rester maîtres du commerce.

Un ministre des affaires étrangères du Japon voulait accorder aux étrangers, pour prix de leur renonciation à la juridiction consulaire, le droit de commercer et de résider dans tout le Japon et celui d'avoir cinq juges européens dans la cour suprême. Ce projet qui paraissait de nature à tout concilier a soulevé au Japon une telle répulsion que son auteur a été assassiné. On y voyait un abandon partiel du pouvoir judiciaire, le plus important de tous.

Au lieu d'un juge faisant partie de la cour, chaque grand état européen pourrait avoir un procureur près de la cour chargé de défendre devant elle les intérêts de ses nationaux; cela pourrait suffire avec les modifi-

cations de la loi japonaise qui a été rendue conforme au code français.

Si nous sommes bien informé, la cause principale, quoique non avouée de la résistance du Japon aux concessions demandées par les occidentaux est la crainte de ne pouvoir refuser les mêmes conditions aux Chinois dont les Japonais redoutent extrêmement l'envahissement.

Aujourd'hui le Japon est dans un état de transition et par conséquent de malaise.

Les anciens princes et fonctionnaires héréditaires dernièrement dépossédés, n'ont reçu, les derniers surtout, que des pensions insuffisantes. Ils vivent au milieu de la population qui leur était dévouée et décrient le système actuel.

Leurs places sont occupées par des fonctionnaires nommés par le Gouvernement, venant d'autres provinces, sans liens avec la population, et n'ayant aucun intérêt à la ménager et la concilier.

Malgré les promesses faites au moment de la révolution, les impôts n'ont fait qu'augmenter. Les nouveaux fonctionnaires, pour se faire valoir, les perçoivent avec une sévérité outrée et cherchent à s'enrichir par tous les moyens.

Les Samurraï sont réduits à faire pour vivre tous les métiers; ils sont tombés plus bas que les paysans.

Le mécontentement se trouve donc partout, et le prestige divin du Mikado est tombé partout excepté dans les campagnes. Tous les liens qui maintenaient autrefois l'autorité sont rompus.

A la première élection de la chambre des représen-ants 113 socialistes ont été nommés sur 250 dépu-és.

Ces opposants sont les mandataires des mécon-ents de toute classe, peut-être même de sociétés ecrètes, de conspirateurs. Ils sont fort contraires ux Européens.

On craint de nouveaux bouleversements sembla-les à ceux dont l'Amérique du sud donne l'exemple.

LIVRE IV

LE BOUDDHISME JAPONAIS

CHAPITRE PREMIER

Aperçu général

Comme celui de la Chine dont il est issu, le Bouddhisme japonais donne les principaux rôles au Dhyani Bouddha Amitha et au Dhyani Boddhisattva Kwanon, Aloketisswara. Cependant Cahyamouni y occupe une place plus importante qu'en Chine. On y trouve aussi le Bouddha suprême (Daï Niti Nioraï) Adibouddha et son second Rosana (Vajra Dahra), le président des Dyani Bouddhas.

Quand après la conquête de la Corée, le bouddhisme s'introduisit au Japon, il y apporta ses cérémonies et les nombreuses images de son Panthéon, auxquelles il ajouta celles des principaux Kamis et surtout des empereurs divinisés.

Il avait déjà fait des prosélytes assez nombreux lorsque, au VIe siècle de notre ère, le roi de Corée envoya au Japon des statues de Bouddha avec des autels, des bannières et tout ce qui pouvait servir à

l'installation du culte dont il recommandait chaudement l'adoption. Un temple bouddhiste fut élevé malgré l'opposition de la noblesse féodale; mais, une épidémie étant survenue, les partisans du Shinto l'attribuèrent à la faveur accordée au Bouddhisme et on brûla le temple. Les trois empereurs suivants furent peu favorables; en 585 on brûla les temples et on jeta les statues dans les rivières; mais au commencement du VIIe siècle l'impératrice Kitut-Su se déclara officiellement pour le Bouddhisme, (1) et envoya deux jeunes gens de distinction l'étudier en Chine. Sous l'empereur Shomu Tenno et l'impératrice Shotoku qui lui succéda, l'importation au Japon de la littérature chinoise y développa le Bouddhisme avec les doctrines du grand véhicule. L'impératrice fit tourner en bois des milliers de pagodes en miniature sur lesquelles étaient écrites des prières. Son successeur Kuvammu fut très favorable au confucianisme qui s'était introduit avec la littérature chinoise; toutefois, sous son règne on éleva plusieurs grands temples bouddhistes. Le confucianisme, plutôt code de morale positive et de réglementation sociale que religion, pouvait convenir à la cour et aux fonctionnaires, mais non gagner un peuple d'un tempérament très différent de celui des Chinois.

Le bouddhisme ménageait la religion nationale, et se contentait d'apporter en plus la morale et les

(1) Remarquons que partout, au Japon comme en Chine, ce sont des Impératrices qui ont protégé le Bouddhisme; sans aucun doute, à cause de ses principes charitables et du rôle élevé qu'il confère aux femmes.

dogmes qui manquaient à celle-ci ; ses fidèles ne se distinguaient point du reste de la population par un costume ou des signes particuliers comme ceux que portent les diverses sectes de l'Inde ; prêchant l'ordre et la paix il s'accommodait à tous les régimes politiques, aussi bien au système féodal qu'à l'autocratie.

Les temples bouddhistes servaient en même temps d'écoles et par là les religieux bouddhistes se rendaient très utiles. Pendant le moyen âge japonais de 600 à 1400, les couvents bouddhistes furent des foyers de lumière et il s'y déploya une grande activité intellectuelle. En 660 Do-Sho fonda la secte Hosso qui, de nos jours, s'est réunie à la secte Shingon. Au milieu du VIIIe siècle Gan-gin apporta de Chine l'enseignement de la secte Ritzou consacré exclusivement à la morale et à la discipline et dont les membres font partie d'autres sectes et comptent parmi leurs membres. En 805 Saï thio importa la secte Tendaï, la plus savante du Japon.

En 816 Kauban Daïshi fonda la secte des vraies paroles (Shingon) qui, en conciliant le culte national avec le Bouddhisme, assura la prédominance de celui-ci au Japon. Ce fut au XIIIe siècle que le boudhisme eut le plus de vigueur et de fécondité. Alors naquirent les sectes aujourd'hui les plus populaires ; en 1175, celle de la Terre Pure (Joddo) ; en 1191 et 1227 deux sectes de la contemplation (Zen) ; en 1224 le chemin du ciel (Sin-Shiu); en 1253 le Nilhi-Ren ; en 1276 la *Nouvelle* (Zi-Shiu). La secte la plus récente (de la contemplation) date de 1624.

L'empereur Shacarma, contemporain de Guil-

laume le conquérant fît élever plus de 50.000 temples ou statues de Bouddha et laissa les couvents Bouddhistes devenir si puissants que sous le règne suivant, celui d'Hiodani leva un corps de troupes contre le gouvernement qui les réduisit par la force. Mais les couvents continuèrent à abuser de leur influence pour acquérir de grands biens et exercer le droit d'asile, de manière à éluder l'application des lois et à former une puissance dans l'État. Au XVIe siècle Nobunaga brisa cette puissance; toutefois la religion subsista et continua d'offrir ses dignités aux Mikados qui abdiquaient.

A partir de ce moment, l'histoire du bouddhisme devient une partie intégrante de celle du Japon bien qu'il ne soit pas encore la religion de toutes les classes et de tous les pays. Sa propagation dans tout l'empire fut l'œuvre de Shiran (la vraie secte) et de Nitiren qui, ayant été bannis de la capitale se firent les apôtres du nord et de l'est de l'état de Kiuto.

Un exposé des doctrines des sectes bouddhistes du Japon, jusque et y compris celle de Shiran a été fait par le prêtre Giuo-nen et publié au Japon en l'année 1268. Il a été traduit par M. Millioud qui a habité plusieurs années le Japon et a conféré avec les chefs des différentes écoles au Japon et à Paris. Il a bien voulu même nous mettre en rapport avec quelques religieux japonais très distingués à Paris (1).

On trouve au Japon, comme en Chine et au Thibet

(1) Ceux-là même qui ont officié au Musée Guimet pour la cérémonie bouddhiste à laquelle a assisté une élite parisienne.

et dans les mêmes conditions, le Tantrisme avec la magie et Kwanon aux mille bras, la déesse de la Miséricorde que les bouddhistes ont habilement identifiée avec Amaterassu la grande divinité solaire, la déesse nationale du Japon. On rencontre aussi inscrite ou répétée partout la fameuse prière Om,mani,padmé,oum.

Ce culte et ces superstitions appartiennent à plusieurs sectes japonaises, mais elles ne constituent le fonds ni la désignation d'aucune d'elles.

Sous Yeyas on a constaté qu'il y avait au Japon 11037 temples bouddhistes appartenant à 8 sectes différentes.

Yeyas combla de bienfaits la secte Jodo à laquelle il appartenait et fut tolérant pour les autres sectes. L'article 31 des *Cent Lois* dont il est l'auteur, porte :

« Grands et petits pourront suivre leur propre inclination en ce qui concerne la religion, à l'exception de l'école fausse et corrompue (le catholicisme) ; les disputes religieuses ont toujours amené la ruine et le malheur des empires ; elles doivent par conséquent cesser. »

Cet aperçu général nous a fait voir le Japon sous un jour peu connu. Le développement qu'y a eu le bouddhisme dans toutes les directions de la philosophie religieuse, nihilisme, panthéisme, spiritualiste ou réaliste, mysticisme ; les maîtres éminents qui l'ont illustré, les martyrs qui l'ont affirmé, témoignent qu'il a existé autrefois et qu'il pourra exister de nouveau au Japon une élite de hautes intelligences et de grands caractères susceptibles de raviver et de retremper la puissante religion de Cakyamouni.

Le Japon qui, pour la religion et la philosophie, s'est déjà mis en communication et cherche à se mettre en harmonie avec l'Europe, sera peut-être le point de départ d'une rénovation de l'extrême Orient, car la tolérance réciproque, l'éclectisme et le progrès des doctrines sont dans l'essence du bouddhisme.

Pour ce motif, il importe beaucoup de connaître les systèmes divers des écoles japonaises. Un exposé de leurs doctrines est d'ailleurs un complément obligé de nos travaux sur le bouddhisme indien et chinois dont ces doctrines forment, au moins pour ce qui concerne le mysticisme (la Terre Pure), un développement tout particulier.

Nous avons été beaucoup aidé dans cette tâche par les travaux de MM. Guimet, Ryauon Fugishima et surtout de M. Millioud qui nous a prodigué ses renseignements et ses explications avec une rare générosité et nous a mis en rapport à Paris avec une délégation de prêtres de la secte Sin-Siou qui s'étaient d'abord arrêtés à Ceylan.

Comme les ordres religieux de l'Islam, les sectes japonaises ont chacune leur arbre généalogique, c'est-à-dire, dans l'ordre chronologique et dans celui de la genèse doctrinale, la liste des maîtres et des traités sur lesquels elles s'appuient. Cette liste est appelée par les musulmans « la chaîne de l'ordre »; nous donnerons le même nom à la liste analogue de chaque secte japonaise et nous la placerons en tête du chapitre qui la concerne.

CHAPITRE II.

Ritsou Shu, secte du vinaya.

§ 1. *Chaîne de la Secte*

Les préceptes moraux et les règles de discipline religieuse, sont les mêmes dans toutes les sectes bouddhistes ; ces règles constituaient primitivement et constituent encore essentiellement le vinaya ; cependant les règles et surtout l'esprit de conduite des religieux ont suivi la marche ascendante du bouddhisme dans la spiritualité et dans l'activité bienfaisante. Ce progrès intéressant nous est indiqué par l'histoire de l'école Ritzou ou du vinaya en Chine et au Japon, qui est plutôt un enseignement qu'une secte.

INDE. Après qu'Oupali eut, dans le premier concile, récité le Vinaya des quatre-vingts récitations, il fut transmis sans modification par les patriarches indiens successifs, Kacyapa, Ananda, Madhyantika, Upagupta ; puis les fidèles se partagèrent en

vingt écoles ayant chacune son texte du Tripikata (la triple corbeille) et par conséquent son vinaya. L'école de Dharmagupta avait le vinaya des quatre divisions.

Chine. Le vinaya fut enseigné en Chine d'abord par Dharmakâla (220 à 265), puis en 465 par Ho-So à partir duquel les bouddhistes chinois suivirent unanimement ce vinaya; la secte fut fondée définitivement par Do-Sen-Nan-Zan-Daïschi, auteur des « Trois grands livres du Vinaya » et son premier patriarche en Chine. Le second patriarche fut Sho, le troisième Do-Ko....., le quinzième Govanjo surnommé Daï-Thi « grande sagesse ».

Japon. En 753, Gan-Jin, le vingtième patriarche en Chine vint au Japon où il fut le premier patriarche de la secte. A son arrivée l'impératrice régnante prêta du haut de la terrasse « Çilà » élevée devant le temple de Vairocana, le serment solennel de pratiquer le Çila des Bodhisattvas.

§ 2. *Doctrine de la Secte*

Dans sa préface du « Règlement des Instructions » Dozen dit :

« Si on ne pratique pas le Dhyana (la Méditation) et le Samahdi (la contemplation) on ne peut comprendre la vérité. Si on n'observe pas tous *les bons préceptes*, on ne peut accomplir une excellente pratique ».

Les trois conditions sont nécessaires à ses yeux bien que quelques écoles ne les exigent pas toutes trois à la fois.

Dans son ouvrage *sur l'action*, il signale trois doctrines sur la substance de la moralité (Çila).

1o L'École Sarvastivada, « du Dharma réel » pour laquelle la forme (Rupa) est cette substance.

2o L'École Darmagupta, du nom phénoménal, pour laquelle cette substance n'est ni la forme ni l'intelligence.

3o L'École « de la doctrine complète » enseignée par les deux Sutras : le Hokké, Lotus de la bonne Loi et le Nehan, grand Nirvana complet. C'est la doctrine des trois véhicules n'en formant qu'un, l'unique véhicule. — Elle ne fait aucune distinction entre les trois exercices de la moralité, de la méditation et de la sagesse (la science) ; elle se dit « complète et soudaine » et se rattache à la conception du Dharmadhatu (état des choses ou éléments de la doctrine) expliquée dans l'Avatamsaka Sutra (Voir secte Kegon), aussi bien qu'à celles du Hokke et du Ne-Han.

Dozen prit pour base unique le plus élevé des trois enseignements attribués à Bouddha, *la perfection de l'unique connaissance* ou l'intellect (école de Hosso). D'ailleurs dans son système, tout Çila renferme les trois grandes catégories de Çilas :

1o Le Cila de la bonne conduite (simple observation des dix préceptes du Vinaya.

2o Celui qui consiste dans l'accumulation des bonnes actions pour obtenir la délivrance ; c'est le renon-

cement bouddhique (défini au bouddhisme de la Birmanie), la méditation et la contemplation.

3° Le Çila de la bienfaisance ; travaille au salut des autres, comme au sien propre. C'est la doctrine la plus haute du grand véhicule. C'est la pratique des Bodhisattvas quand ils sont des religieux ; et leur rôle quand ils sont sortis du cercle des transmigrations.

Il y a deux cérémonies pour la réception du Çila.

La première est la réception du Çila partiel, celui de la bonne conduite; il correspond à l'ordination des religieux décrite à la vie du Bouddha ;

La seconde est la réception *du Çila entier*, comprenant les trois catégories définies ci-dessus.

Cette dernière ou la réception *entière* s'appelle le Çila du Bodhisattva.

De nos jours les disciples du vinaya se préparent aux deux formes de réception. La cérémonie se fait sur une plate forme; les termes des deux réceptions sont empruntés à la secte Hosso.

L'usage, pour les cérémonies, d'une plate forme ou terrasse annexée aux temples est caractéristique de la secte.

§ 3. *Appendice au Chapitre II*

Pour l'intelligence des exposés qui vont suivre, il importe beaucoup de connaître la doctrine du bouddhisme du sud qui a été arrêtée dès les premiers siècles à Ceylan par Buddhagossa; en voici un aperçu :

Il y a cinq Shandas, constituant par leur réunion l'existence phénoménale.

1o Le corps organisé qui comprend tout l'être moins les facultés de l'esprit, le processus mental; 2o La sensation; 3o La perception; 4o Le discernement; 5o La conscience (psychologique).

Les quatre derniers sont considérés comme les produits ou des propriétés du premier. Le 5e est souvent représenté comme étant seulement le résultat de l'action de la pensée sur le cœur, comme la vision est le résultat de la mise en contact de l'œil avec les formes extérieures. A la mort, il y a une dissolution, une dislocation ou un entier évanouissement de l'ensemble des Shandas. Ceux-ci qui, dans leur juxtaposition, formaient ce que, dans notre ignorance, nous appelons un être sentant (conscient), ne produisent plus cet effet quand leur relation entre eux a cessé.

Dans un sutra on fait dire à Gautama qu'aucun des Shandas pris séparément n'est *le moi* et que les Shandas pris ensemble ne sont pas non plus *le moi*.

Donc, conclut Spence Hardy, il n'y a rien de pareil à une âme qui soit la demeure du moi en dehors des cinq Shandas; donc le bouddhisme ne doit pas avoir une transmigration, dans le sens propre du mot. On fait dire encore à Gautama :

« La mort n'est pas une annihilation; nous existons et nous n'existons pas. Nous mourrons et ne mourrons pas.» Il y a là une contradiction; mais elle n'est qu'apparente. Il y aura un futur état *d'existence*, mais non l'individualité telle qu'elle *existe* en ce

monde; la mort est l'annihilation de ce qui existe (phénoménalement), mais ce n'est point l'annihilation d'une potentialité, force ou virtualité inhérente à cette existence.

Il y a deux qualités inhérentes à tous les êtres : le Karma (littera, l'action) la résultante de tous les actes précédents depuis le commencement des « existences » sans nombre; et l'Upadana (la propension à l'existence, la force qui la produit). A la mort, un nouvel être se produit. Mais c'est le Karma qui détermine les conditions dans lesquelles sera le nouvel être. Dans l'acte de la reproduction, le Karma peut opérer sans l'aide d'aucun agent matériel, de même que certains êtres dans ce monde et tous les êtres dans le déva lokas sont produits par ce qu'on appelle la naissance apparitionnelle.

(Curieux de comparer avec Papus, la science occulte incarnation de l'âme dans le corps, page 285).

Le Brahma Jala Sutra compte 62 doctrines hétérodoxes (comprenant toutes celles existantes ou pouvant exister) qui se divisent en deux grandes sections; celles qui raisonnent sur le passé et celles qui s'occupent de l'avenir.

La première section contient 18 écoles qui se groupent ainsi :

De 1 à 4, croient à l'éternité de l'existence, soit en raison du souvenir qu'ils ont gardé d'anciennes naissances, soit par induction.

5 à 8. Ceux qui croient que certains êtres sont éternels et d'autres soumis au changement.

9 à 12. Ceux qui soutiennent que le monde est fini ou infini, ou infini seulement en largeur, ou bien qu'il n'est ni fini ni infini.

13. Ceux qui évoquent pour différentes causes.

14 à 18. Ceux qui supposent que ni eux ni le monde n'ont de cause parce qu'ils ont existé préalablement dans le monde de Brahma dans lequel il n'y a pas conscience.

La 2e section comprend 44 classes dont voici les principales :

De 1 à 16. Ceux qui croient à un état futur d'existence consciente soit matériel, soit immatériel, soit partie matérielle et partie immatérielle, soit ni matériel ni immatériel ; pour qui la durée est finie ou infinie, ou un mélange des deux, ou ni finie ni infinie ; dans lequel les perceptions sont simples ou divergentes, limitées ou illimitées, heureuses ou malheureuses, mélangées de plaisir et de peine, ou sans peine ni plaisir.

17 à 24. Ceux qui croient à une existence inconsciente.

33 à 39. Ceux qui croient que la mort est une annihilation temporaire ou définitive.

44. Ceux qui raisonnent sur les moyens d'atteindre le bonheur parfait, la béatitude.

Cette curieuse énumération nous montre jusqu'à quel degré les Indiens ont poussé l'amour des subtilités, des distinctions et de la dispute scholastique.

CHAPITRE III

Secte Hosso
(École qui étudie la nature des Dharmas)

Cette école, ainsi que la secte Sanron, suit le Madhyamayâna ou chemin Milieu; on lui donne le nom de : Pensée du grand Véhicule pour le bien d'autrui.

§ 1. *Chaîne de la Secte*

Dans l'Inde : le Bouddha, le Bodhisatva Asansha et son frère cadet Vasubandhu, le Bodhisatva Dharmapâla, le docteur Çitçabhadra, chef de tous les apôtres de la doctrine, qui a expliqué la vie entière de Bouddha.

En Chine. — Hiouen Tsang et son disciple Kiké; Si-Syu et Eser ; Bokuyau et Tisyu.

Au Japon. — Doô-Shô disciple de Hiouen Tsang (653), Gen-kô (712) Zen-Jeu etc.

§ 2. *Doctrine*

I. Métaphysique (ontologie).

La secte divise les enseignements de Bouddha en trois périodes ou degrés :

1er degré : Irréalité du moi, réalité des Dharmas (1).

2e degré : Irréalité du moi, irréalité des Dharmas (2).

3e degré. L'unique connaissance. Irréalité de la nature imagée ; réalité du relatif et de l'absolu.'

C'est le système de la secte Hossô. Elle nie le monde extérieur et admet le monde intérieur. A cause de cela, on l'appelle : « l'École de l'Être du Madhyamayana (chemin milieu).

Selon elle, il y a pour les êtres cinq natures dont quatre immuables et une incertaine.

1o Les êtres sans caractère aucun ; ils ne possèdent d'eux-mêmes aucun germe des qualités impérissables (qui se transmettent après chaque existence), ils n'ont que des qualités périssables. S'ils montent dans l'échelle des êtres, ils renaissent hommes ou dévas. C'est le *summum* qu'ils puissent atteindre (3).

2o Les Crâvakas, qui suivent le premier Véhicule.

3o Les Pratyeka Bouddhas qui suivent le second Véhicule.

(1) Doctrine de la secte Koucha, celle du Bouddhisme primitif. Le moi n'est qu'une combinaison éphémère des agrégats ou shandas composés *d'atômes éternels*. Ceux-ci ou l'essence des éléments existent ; mais les agrégats ne sont que provisoires. On entend ici par Dharmas les attributs du sujet, les modes de l'être, matériels ou immatériels. Le deuxième chapitre de l'Abbidharma-Koça en compte soixante-quinze. Dans ce sens du mot dharma, comme attributs, modes, etc., il faut toujours entendre des *états* abstraction faite de l'ubi.

(2) Doctrine de la secte Jo-jitsu, néant à la fois des êtres vivants, et des éléments atomiques, et des modes de l'être.

(3) Ce sont les 4 classes d'êtres au-dessous de l'homme, et les hommes qui n'ont que des appétits,

Ces deux catégories d'êtres n'atteignent le Nirvana qu'après au moins trois renaissances et quelquefois après des myriades de transmigrations. Dans ce nirvâna qu'on appelle complet (repos absolu), leurs corps sont réduits en cendres et toutes les intelligences (certaines qualités mentales) sont détruites.

4° Les Bodhi-Sattvas : suivent le grand Véhicule pour leur profit et pour celui de la généralité des êtres ; après 3 Kalpas ainsi employés, ils obtiennent le grand éclairement (deviennent des Bouddhas).

5° Les êtres d'une nature incertaine (indécise) : ils doivent changer leur cœur (1) et le diriger vers le Grand Véhicule ; aucun ne peut entrer dans le Nirvana des deux autres Véhicules.

Le Bouddha donne aux êtres des doctrines ou Véhicules, qui correspondent aux aptitudes de leur nature, de là 5 véhicules ; les religieux de différents grades appartiennent aux trois premiers.

L'école compte 41 rangs (grades) de Bodhisatvas : les 10 confiances, les 10 demeures, les 10 cultures, les 10 terrains, le quasi éclairement. En y ajoutant l'Éclairement merveilleux, on a 42 rangs (2).

On donne le nom d'*Unique connaissance* à l'ensemble des Dharmas qu'on distingue en Dharmas de

(1) Le petit et le moyen véhicule sont égoïstes, le grand véhicule est altruiste.

(2) Voir pour la définition de ces mots qui sont des degrés d'avancement dans la spiritualité, ainsi que pour celle des obstacles, la secte Tendaï.

matérialité et Dharmas, de raison. Ils sont renfermés dans 100 généralités divisées en cinq classes (1).

1re, 8 rois de l'intellect, ou connaissances maîtresses de l'empire de l'Esprit.

2e, 51 Dharmas intellectuels, qualités mentales partagées en 6 groupes (2).

3e, 11 Dharmas formels : ce qui concerne les formes.

4e, 24 Dharmas en dehors de l'intellect ; ce qui est sans connexion (dépendance) avec l'esprit, l'obtention, la vie, etc., c'est-à-dire les fonctions animales et organiques.

5e, 6 Dharmes de l'immatériel : l'impérissable, comme l'espace, la destruction consciente du mal ; ce qui agrée avec nous et ce qui n'agrée pas ; l'immutabilité (avoir échappé au monde du changemeut) ; l'essence réellement une (3).

L'école admet que les quatre dernières classes ne sont qu'un développement de la première. Tout est contenu implicitement dans les huit connaissances, les huit rois de l'intellect ou l'esprit chef.

De ces huit connaissances les cinq premières sont celles données par chacun de nos cinq sens ; elles ont pour objet la matière et la forme, monde imaginaire ; la 6e est la connaissance par le Manas (sens

(1) Cette répartition des cent Dharmas est empruntée au Chemin milieu du Vadja Matra Siddi Castra ; voilà pourquoi on appelle aussi la secte Hosso « Chemin milieu. »

(2) Voir à l'appendice du chapitre.

(3) C'est notre catégorie des notions simples ou sans aucune composition : l'espace, l'infini, l'absolu, etc., que quelques-uns considèrent comme des intuitions du sens intime ou des idées innées et qui ne sont pour d'autres que des termes négatifs, de pures négations.

intérieur, conscience psychologique) ; la 7e est la connaissance du Manas faussé ou défectueux (1) l'ensemble des deux est le monde intérieur qui embrasse toutes choses. Le 8e Roi de l'intellect est *la connaissance principale* ou maîtresse qui recèle les causes de tous les effets, la semence *de tout ce qui deviendra*. C'est le receptacle universel qui contient les semences de toutes choses, qui subit les effets de toutes choses et qui saisit dans lui-même tous les êtres. De lui tout émane, à lui tout converge (2).

Les Dharmas intellectuels (qualités intellectuelles, monde des idées) sont inséparables des huit connaissances, soit de l'Intellect.

Les Dharmas formels (monde des formes) apparaissent dans les cinq premières connaissances par l'effet de l'intellect et des qualités intellectuelles puisqu'on ne conçoit pas la forme sans l'esprit qui en a l'idée.

Les Dharmas de la 4e classe (choses en dehors de l'intellect) sont des combinaisons momentanées de l'intellect, des qualités mentales et des formes (3); elles n'ont rien de réel.

(1) Lorsque nous sommes sous l'empire des qualités fâcheuses, l'ignorance, l'imagination, la cupidité, la haine, les propensions héréditaires, etc.

(2) Si l'on se place à un point de vue naturaliste, c'est la rakriti de la Sankya ; à un point de vue spiritualiste, c'est le Brahma pénétrant tous les individus ; à un point de vue éclectif, c'est la réunion des deux ; ou mieux, le moi absolu de Fichte.

(3) C'est l'imagination combinant des notions élémentaires qui n'ont entre elles aucun lien réel ou obligé ; ainsi on se représente une *montagne d'or*, une *source* de *nectar*, un ruisseau de lait. — Quand la combinaison des notions est juste ou même seulement possible, comme un *cheval de bois*, une ceinture d'argent, etc., on a une association d'idées qui correspond à la réalité ou à une possibilité.

Quant à la 5e classe (abstractions), la secte, avec toutes les écoles indiennes, les considère comme formant la véritable nature, l'essence de l'intellect et la cause des phénomènes (1) ; elle pense que les idées produisent les phénomènes au lieu dep rovenir d'eux.

Par conséquent, toute réalité se trouve dans l'Intellect, dans le Réceptacle, l'Alaya Vidjnâna. Les trois mondes (2) consistent dans la pensée seule. Il n'y a rien en dehors de la pensée, il n'y a de réels que les phénomènes qui se manifestent à l'intérieur dans le receptacle.

On distingue quatre conditions différentes dans l'action ou fonctionnement de l'esprit, ou la méditation.

1o Variété des manifestations ou objets de la compréhension, c'est-à-dire qui n'existent que par l'esprit (relatif simple).

2o Considération de la nature véritable et cachée de tout ce qui fait partie de l'état précédent (relatif médité).

(1) C'est la vieille querelle des réalistes et des nominaux, la question de la réalité substantielle des genres et espèces (Platon) ou bien de l'existence seule des individus (Aristote).

Ces théories de la secte Hosso constituent un fonds d'observations psychologiques très souvent justes comme analyse, mais avec beaucoup de confusions résultant de l'absence de méthode scientifique. Les maîtres Bouddhistes gagneraient à étudier nos théories des facultés de l'esprit, et nos maîtres inversement.

(2) Du désir (Kama), de la forme (Rupa) et de la non forme (Arupa); d'après Fichte, c'est une illusion de croire le monde sensible existant en dehors du sujet qui le perçoit et qui le pense ; il n'existe que comme limite que se donne le sujet et de par l'activité de ce sujet. — Dans le système Hosso le sujet c'est l'Alaia.

3° Connaissance spontanée (Intuition).

4° Intuition consciente : (état précédent avec la conscience de cet état.

Dans le premier état tout est objectif ; il n'y a pas de sujet combinant.

Dans les trois autres il y a toujours le sujet combinant.

Les huit connaissances ou rois de l'intellect (l'esprit chef) ont, toutes, ces quatre conditions ; quoiqu'elles n'aient chacune qu'une seule essence.

L'école distingue trois natures qu'elle ne sépare pas de l'unique connaissance (en d'autres termes trois conceptions différentes de la nature) :

1° La nature imagée ou imaginaire que nous attribuons aux choses par un commun préjugé ; ce sont les apparences qui se présentent à nous. Elle suppose : le sujet impressionné, la sensation ou perception d'un objet et les conceptions ou appréciations sur la nature des choses. Ces dernières seules sont irréelles et erronées (C'est la conception de la nature *d'après les sens*) ;

2° La nature dépendante de nous ; tout ce qui est produit par les combinaisons des causes n'existe que par l'accord dans l'esprit des quatre combinaisons de causes. C'est la conception intellectuelle de la nature d'après le principe de causalité, l'enchaînement, causes et effets — conception de relation de par notre esprit ;

3° La nature complète et parfaite ; c'est la nature rationnelle, (la raison) qui comporte plénitude, perfection et vérité. C'est la conception bouddhiste de

la nature au point de vue de l'éclairement. De ces trois natures, la première est fausse; la seconde, la nature entreconditionnée n'a qu'une existence provisoire; la nature complète et parfaite a seule une existence absolue.

Mais les manifestations entreconditionnées des choses (les lois de relations que notre esprit établit entre les choses ou phénomènes), si elles se distinguent de la nature rationnelle en tant que manifestations, ne s'en séparent point en tant qu'essence, car les manifestations sont inséparables de l'essence et celle-ci d'elles.

C'est pourquoi on dit de l'École, qu'elle admet comme réels le relatif et l'absolu, et qu'elle prescrit de méditer sur la nature passagère de toutes les qualités (l'irréalité des apparences).

Suivant un procédé cher aux écoles bouddhistes, on part des trois natures qui viennent d'être définies pour établir par antithèse trois natures absentes.

On lit dans le Çastra de l'unique connaissance:

« Les trois natures ne se séparent pas de l'unique connaissance ; les pratiques religieuses de tous les Êtres sur la voie de l'éclairement se tournent toutes vers l'unique connaissance. En d'autres termes l'unique connaissance embrasse le monde des idées et celui des phénomènes.

§ 3. *Appendice au titre I § 2 du chapitre III*

Il convient de rapprocher de la théorie des Darmas, celles de Kant et de Hegel sur les catégories :

Kant. L'espace et le temps ne sont pas des *objets* de la

perception ; nous voyons toutes choses dans l'espace, nous percevons toute chose dans le temps, mais nous ne voyons pas l'espace et nous ne percevons pas le temps. Toute perception suppose les idées de l'espace et du temps, et si nous n'avions ces idées *à priori,* si la raison ne les créait pas antérieurement à toutes ses intuitions, si elles n'y préexistaient pas comme des formes primitives et inaliénables, la perception sensible n'aurait jamais lieu. L'espace et le temps sont des intuitions primitives de la raison antérieures à toute expérience.

Les catégories sont des fonctions de l'intelligence, des moyens de connaître et non des objets de la connaissance. L'intelligence ne trouve pas les catégories dans le monde phénoménal ; elle les lui impose.

Les catégories ne sont pas seulement des cases juxtaposées dans notre intelligence ; elles se tiennent entre elles ; elles ne sont que les modifications successives d'une même catégorie fondamentale « l'idée d'Être. » Il faut les considérer dans leur liaison, les observer dans leur mutuelle génération. Par cette déduction Kant a reconnu 12 catégories qui se groupent par trois en quatre catégories cardinales :

1° Au point de vue de la quantité ; tout phénomène, c'est-à-dire ce qui nous est donné par la faculté intuitive comme étant dans l'espace et dans le temps, est une quantité, c'est-à-dire une étendue et une durée déterminée, — ce principe exclut l'hypothèse des *atômes ;*

2° Au point de vue de la qualité ; tout phénomène a un certain contenu, un degré déterminé d'intensité. ce principe exclut l'hypothèse *du vide ;*

3e Au point de vue de la relation ; tous les phénomènes sont reliés entre eux par le lien de causalité, Ce qui exclut l'hypothèse *du hasard ;*

4° Au point de vue de la modalité ; est possible tout phénomène qui concorde avec les lois de l'espace et du temps et *nécessaire* tout phénomène dont l'absence impliquerait la suspension de ces lois, ce qui exclut le miracle.

Les deux premières catégories cardinales constituent la loi de *continuité;* les deux dernières la loi de causalité.

Hegel s'exprime ainsi :

« La table des Catégories de Kant n'est qu'une énumération tout empirique et d'ailleurs incomplète des concepts purs. Il faut lui substituer un vrai tableau généalogique. Les Catégories ne sont pas seulement des façons de *penser* les choses ; elles sont les manières *d'être* des choses elles-mêmes. Elles ne sont pas des cadres vides qui reçoivent leur contenu d'ailleurs : elles sont des *formes substantielles*, comme disait le moyen âge, des cadres qui se donnent eux-mêmes leur contenu, des actes créateurs de la raison divine et humaine. Elles sont donc à la fois les formes où se moule la pensée et les étapes successives de l'éternelle création. Il importe donc essentiellement au progrès de la métaphysique d'approfondir l'étude des catégories, de leur nature et surtout de leur enchaînement ».

Les Dharmas qu'énumèrent les Écoles Bouddhistes et dont l'École Hosso étudie la nature sont loin de coïncider en nombre, en définition, avec les catégories telles que les entendent Kant et Hégel ; cependant la comparaison des deux métaphysiques, allemande et bouddhiste, dans cette question, peut servir à élucider cette dernière.

§ 3. *Méditation*

L'école distingue cinq sortes de méditation d'après les objets sur lesquels peut porter la méditation.

1o Celle qui rejette l'irréel (la nature imaginaire) et garde le réel (le relatif et l'absolu).

2o Celle qui rejette ce qui est confus ou souillé et garde ce qui est pur ou juste. Il ne faut point s'y attacher, parce que la connexion avec le triple monde de la nature dépendante de nous pourrait

porter le trouble dans ce qui, en nous, est extérieur au triple monde ;

3o Celle qui rassemble les branches, soit les différents systèmes sur les qualités, et aboutit au tronc de l'unique connaissance ; c'est-à-dire qu'elle réunit la division des conceptions rudimentaires et celle des conceptions complexes et rassemble tout dans la division de l'intellect qui est sa propre essence.

4° Celle qui cache *l'inférieur* (les dharmas intellectuels ou qualités mentales) et met en lumière *l'excellent*, c'est-à-dire exalte l'intellect (en tant que sagesse).

5o Celle qui rejette les apparences extérieures et s'attache uniquement aux natures ou essences. Elle écarte l'entre-conditionné (le relatif) et connaît la nature rationnelle de l'unique connaissance, c'est-à-dire l'idée abstraite,

Les quatre premières espèces de méditations portant sur l'unique connaissance comme manifestations, la cinquième sur l'unique connaissance comme essence (la substance du Bouddha, l'esprit pur lui-même).

La nature de l'objet de la méditation c'est la sagesse (prajna), parce que c'est la justesse (intuition religieuse sans doute) qui se manifeste (soudainement) dans la méditation et par l'effet de celle-ci; c'est une sorte d'illumination soudaine dont le degré suprême serait l'éclairement ou le Nirvana.

Selon la doctrine de la méditation, en écartant (1)

(1) Le mot écarter doit être pris ici et plus loin comme signifiant : laisser derrière soi en dépassant.

les huit connaissances, on parfait les quatre intelligences (quatre faces ou degrés de l'intelligence) ou sagesses (degrés d'avancement des bodhisattvas dans la sagesse qui sont :

« Celle qui réussit dans toutes ses actions » ; « La merveilleuse contemplation » ; « l'intelligence de l'égalité des natures » ; « celle du grand miroir complet. »

Quand on est sur le terrain de la première, on écarte la 6e, la 7e et la deuxième connaissance, et on obtient les deux intelligences de la contemplation et de l'égalité des natures; quand on atteint à la bodhification, on écarte la 5e et la 8e connaissance, et on obtient l'intelligence du grand miroir complet ; alors les quatre intelligences sont dans leur plénitude.

On a ce que l'on appelle les cinq doctrines, en ajoutant aux quatre intelligences ou savoirs, le *monde pur* de la doctrine formé par les quatre Nirvanas :

1° Le Nirvânas pur ou absolu qui est la nature de tout être. (1)

2° Le Nirvâna défectif (avec reste), celui des Çrâvakas et Pratiékas Bouddhas (2) (état d'Arhat).

(1) Toute chose a en soi la nature du Bouddha qui est le Nirvâna ; c'est le Nirvàna ou plutôt la Bhuta Tathagata (la matrice de Bouddha) à l'état de germe ou virtualité ; c'est le nirvâna *simple* du Vidyâmâtra-Siddhi-çastra.

(2) Ce serait le nirvana défini par Nagaséna « *la cessation du devenir;* » ce n'est pas le néant, c'est le nirvana conditionné, l'état d'une créature terrestre qui comprend la vérité par l'extinction des passions, mais est encore enchaînée par son corps.

3° Le Nirvâna indéfectif (sans reste, absolu), celui des Bodhisattvas (1).

4° Le Nirvâna sans aucune détermination accordé aux seuls bouddhas (2).

Dans un sens métaphorique, les êtres du monde pur de la doctrine ont un corps selon leur nature spontanée (3) :

La manifestation spontanée des quatre intelligences est le corps correspondant à la pensée propre du bouddha;

Le corps qui fait apparaître l'intelligence de l'égalité des natures, c'est le corps correspondant à la pensée d'autrui ou fait à l'usage d'autrui; celui qui fait apparaître l'intelligence qui réussit dans toutes ses actions est le corps transformé et adapté afin d'opérer le salut des êtres (4).

Les pratiques religieuses des êtres des cinq rangs se parachèvent par un progrès continu. La lumière des cinq véhicules qui sauvent les êtres brille à nos yeux. En se livrant constamment à la méditation, on obtient les quatre savoirs. La doctrine du triple corps de l'éclairement est mise dans tout son jour. Quand

(1) Ce Nirvana et le suivant sont définis pour chaque secte dans les livres bouddhiques. D'après le çastra précité l'un est le nirvana non conditionné : l'existence est entièrement détruite, la vérité seule reste.

(2) État de possession de la vérité où le Nirvana et le Samçara (monde des apparences) sont indistincts et identiques.

(3) Il faut entendre ici le mot corps dans un sens analogue à celui que saint Paul lui attribue pour les Bienheureux (corps spirituel, radieux, glorieux).

(4) Il correspond sans doute à la fois au corps adapté supérieur et au corps adapté inférieur de la secte Hosso.

on a compris que rien n'est, hors la seule pensée, on ressent une compassion infinie qui fait transporter tous les êtres au port du Nirvâna.

Obtenir l'éclairement pour soi-même et sauver les autres, telle est la caractéristique de la secte Hosso.

CHAPITRE IV

Secte Sanron ou des trois Çastras (Chemin milieu)

Chaîne de la Secte

Dans l'Inde : Fondateur, le Bodhisattva Manjucri; puis Açvagosa; Nagarjuna, auteur du Madhyamaka Çastra et du Dvadaça-Nikaya-Çastra (Çastra des Douzes Portes) deux des trois Çastras de l'Ecole; Déva, auteur du Çata Çastra (Cent Çastras), 3e Çastra de la Secte; Raoula, Wilanetra, Kumajariva. Dans l'Inde, on avait surnommé Nagarjuna « le Bouddha sans les signes caractéristiques » ; son autorité doctrinale était fondée sur une prédiction attribuée à Bouddha dans le Lankavatara-Sutra et qui le désigne comme devant prêcher aux hommes le Véhicule du Bouddha, la plus haute loi du Mahayana.

En Chine : Kumajariva, le même que ci-dessus, qui traduisit en chinois les trois Çastras de la secte; Do-Sho, Dou-Saï, Soasen, et Kithi-zo qui parfit la doctrine de la secte.

Au Japon : Le religieux Coréen Ekwau, le Haut prêtre Tuku-ruyau, etc.

DOCTRINE

§ 1er. *Onthologie*

La secte s'est donnée pour mission: « la réfutation des doctrines fausses et l'illustration de ce qui est juste ». Elle établit d'abord que toutes les théories précédemment émises sont, ou sans démonstration certaine, ou réfutées les unes par les autres.

Selon elle, la voie supérieure est un mystère absolu; elle est inexprimable et inconcevable; elle n'est susceptible ni de définition rigoureuse, ni de démonstration; on n'y arrive point par les pratiques religieuses; on ne sait par quel nom la désigner; pour lui en donner un quand même, on dit : « L'illustration de ce qui est juste ».

Le Madya maka Çastra explique que, à titre provisoire, Bouddha enseigna successivement deux formes relatives de la vérité qui ne sont que des différences de langage de sa prédication : *la vérité banale* ou commune (la doctrine de la réalité) pour redresser ceux qui croient que rien n'existe; *la vérité supérieure* pour désillusionner ceux qui croient à l'existence de toutes les choses. Ces deux doctrines provisoires font ensemble comprendre la nécessité du

« Chemin milieu » (1) Contempler « le chemin milieu de non acquisition »; qui exclut les deux systèmes de ces vérités provisoires, c'est « la méditation juste et inaccessible ».

Plus encore que les autres écoles Bouddhistes, celle de Sanron se plaît aux antinomies, elle y ramène tout; mais deux séries lui sont particulièrement chères.

Première série, « du calme complet ». — C'est par opposition à l'égarement (l'illusion) qu'on admet le savoir et par opposition au savoir qu'on admet l'égarement (2). Lorqu'on atteint le savoir, il n'y a plus égarement (ou erreur); et, s'il n'y a pas égarement ou erreur, comment acquerrait-on le savoir? Originellement et essentiellement, il n'y a ni savoir ni égarement; il n'y a que le calme complet. L'égarement et le savoir, la pureté et la souillure ne sont que des noms, des désignations provisoires. D'après cela on a dit que la caractéristique de l'Ecole Sanron est : « la pensée consciente du Négatif » ou la conscience que la pensée impure consistant dans la passion est originairement pure.

(1) Ce genre de raisonnement est : celui de Kant dans sa critique de la raison pure (voir ses antinomies) ; celui de Fichte et Hegel dans leurs triades, thèse, antithèse, synthèse ; celui de Schelling pour arriver à une formule équivalente dans un autre ordre d'idées à la doctrine de la secte Sanron : le moi et le non-moi, la pensée et l'être, dérivent l'un et l'autre d'un principe supérieur qui n'est ni l'un ni l'autre. » (Weber, *Histoire de la Philosophie en Europe.*)

(2) Il s'agit ici : d'une part, de l'illusion qui nous fait croire à la réalité des choses ou de l'erreur qui nous persuade de leur irréalité; de l'autre, du savoir ou de la connaissance qui nous apprend ce qui est réel et ce qui est irréel.

2e série, les 8 négations. — Pour chasser les huit confusions : tout naît, tout meurt — tout passe, tout subsiste — tout est un, tout est multiple — tout apparaît, tout se dérobe. — on dit : Rien ne naît, rien n'est détruit — rien n'est transitoire (ne se déplace), rien n'est permanent (ne reste en place) — rien n'est un (homogène), rien n'est multiple (divers) — rien n'apparaît (ne se montre), rien ne disparaît (ne se dérobe).

Et on ajoute : « si les nuages des huit confusions étaient chassés par le souffle des huit négations (termes négatifs), le chemin milieu deviendrait clair et calme ».

Les deux formes relatives de la vérité rejettant : l'une l'idée de l'être, l'autre celle du néant, il faut, d'après l'école, admettre que l'être pur n'est pas entièrement distinct de l'être (1). On doit donc se débarrasser des idées chimériques de l'Etre absolu et du Néant absolu (2).

§ 2. *Fruit de la Bodhification.*

La nature de Bouddha (la Butha Tathâgatha)

(1) C'est, avec moins de clarté, le raisonnement que fait l'Ecole Hosso pour admettre le relatif.

D'après Hegel, la nature étant le développement de la pensée et la pensée la nature consciente d'elle-même, la contradiction entre les deux cesse, ou plutôt est l'essence des choses. (Voir la fin de l'Ecole Tendai, Hegel.)

(2) Ce système ressemble beaucoup à celui de Shelling : « L'absolu n'est ni le moi, ni le non moi, mais leur racine commune où l'opposition d'un sujet pensant et d'un objet pensé disparaît dans une complète indifférence. C'est l'identité des contraires, la source mystérieuse de leur opposition. »

est inhérente à tous les êtres; le Nirvana se trouve à l'origine de tous, tous possèdent virtuellement l'éclairement. Les premières sectes ont discuté sur les noms provisoires, sur le savoir et l'égarement, sur la Bodhification et la non Bodhification, sur la Bodhification tantôt lente et tantôt rapide suivant les aptitudes des natures multiples. Devenir un Bouddha après trois Kalpas, c'est le chemin long; parfaire l'éclairement en une seule pensée, c'est le chemin court. Dans la doctrine de la voie suprême, une seule pensée équivaut à (réunit en elle-même la durée de) trois Kalpas; trois Kalpas se concentrent en une seule pensée, de même que dans une seule nuit de sommeil on voit en rêve les événements de 50 ans et que ces événements de 50 ans sont cette seule nuit elle-même. Pendant trois Kalpas réunis dans une seule pensée, les Bodhisathas des 51 rangs (1) accumulent des pratiques religieuses en *nombre infini*, et ils atteignent au fruit de la bodhification, ce qui fait 52 rangs.

Comme la substance de l'éclairement existe naturellement, dès que, par la méditation juste et inaccessible on a balayé les poussières des apparences chimériques, on franchit en un instant tous les rangs des Bodhisattvas avec leurs trois Kalpas de pratiques; la substance mystérieuse de l'éclairement se fait jour; on devient un « Bouddha de l'éclairement originel », c'est-à-dire de l'éclairement qui existait primordia-

(1) Voir pour ces 51 rangs la secte de Tendaï.

lement, mais à l'état latent et sans qu'on en eût conscience.

Ryaouon Fujishima a résumé cette doctrine en quelques mots :

La vérité n'est rien que l'état d'esprit de ceux qui arrivent au point « de la non acquisition » où l'idée du Néant et de l'Existence disparaît absolument. L'homme dont la juste méditation a atteint cette profondeur devient Bouddha.

CHAPITRE V.

Secte Kégon (Mahâ yana)

Chaîne de la secte

Dans l'Inde : Bouddha (1); Vaghosha qui, dans le Mahâyêna, Çraddotpâda-Câstra enseigna le grand véhicule, et Nâgârjuna auteur du Mahâ cintyaa, Çâstra. « Traité du grand inconcevable » 2e patriarche.

En Chine : Le même Nâgâarjuna, To-jun Dhaï-Shi (684) et quatre autres patriarches.

Au Japon : Dô Sen (636) Shin-Shô qui, par ordre du mikado, expliqua l'Avatamsaka — Sûtra dans le grand monastère oriental où, depuis cette époque, on l'enseigne tous les ans.

(1) D'après le Sûtra de la secte, dans la seconde semaine qui suivit sa Bodhification, Câkiamouni exposa le Kégon dans huit assemblées tenues, deux au même endroit et quatre en des lieux différents sur la terre et dans les cieux. Il pouvait faire cela sans quitter le trône de l'Illumination (sous l'arbre Bodhi). C'est de là qu'il prêchait sa doctrine qui est non conditionnée et infinie (c'est-à-dire indépendante du temps et de l'espace). Les Cravakas tels que Câriputra et Mahâ-mandja-yana assistaient à la 8e assemblée, bien qu'ils ne soient devenus disciples de Bouddha que postérieurement. Ils y étaient présents par la force de la Dharani de Bouddha, laquelle, comme dit le Sûtra « tourne à volonté tous les Kalpas du passé vers l'avenir ou de l'avenir vers le passé. »

En langage bouddhique on dit qu'il y a six textes du sutra dont le premier est le *texte constant* et le dernier le texte sommaire. Voici le résumé du texte constant : Chacun des grains de poussière qui remplissent l'infinité des mondes renferme d'innombrables bouddhas qui, éternellement, ont prêché, prêchent et prêcheront l'Avatamsaka soutra. Parmi les pensées de Cakyamouni, une seule constitue la vérité absolue qui s'applique dans le temps et l'espace, ainsi que toute pensée qui ne lui est pas contraire. Ce qu'un bouddha enseigne, tous les bouddhas l'enseignent aussi, ainsi que le dit le Lothus de la bonne Loi.

Doctrine de la secte

L'École divise la prédication du bouddha en cinq périodes dont la première comprend la petite doctrine, soit les six écoles du petit véhicule ; les quatre autres correspondent à des enseignements supérieurs étagés.

Des six écoles du petit véhicule (1) :

La première affirme à la fois le moi et les qualités (manifestations) ;

La seconde admet le moi et nie l'existence des qualités ;

La troisième nie que rien apparaisse ou disparaisse (nie le moi et les manifestations).

(1) Cette nomenclature est un exposé abrégé des écoles bouddhiques dans l'ordre historique et génésique.

La quatrième affirme la perception actuelle du réel et du transitoire dans un même objet.

La cinquième distingue la *vérité commune* (les phénomènes extérieurs) qui est fausse, de la spirituelle (intérieure) qui est réelle, mais inaccessible à notre entendement.

La sixième professe que les qualités (modes) ne sont que des noms (sans réalité).

Les quatre enseignements supérieurs sont :

I. L'enseignement *initial* (du grand véhicule); tout est irréel.

II. L'enseignement *final* (du grand véhicule), la doctrine la plus avancée du grand véhicule.

III. L'enseignement de la soudaineté.

IV. Celui de la complétion ou de la doctrine complète.

I. L'enseignement *initial* admet « que tous les êtres sont irréels, ainsi que l'exposent le Prajna sutra et les trois Çastras (sanron) »

Il professe que pour atteindre l'éclairement, il faut travailler en même temps à son propre salut et à *celui d'autrui* (1). Il élève (dans l'École Hosso) de six à huit le nombre des connaissances (Vijnanas rois de l'intellect) différentes du petit véhicule et de soixante-quinze à cent le nombre des Dharmas (états ou manières d'être).

Il distingue cinq natures d'après les différences d'aptitudes. Il établit la séparation entre les êtres de caractère déterminé et ceux sans caractère déter-

(1) Ce dernier point est celui sur lequel diffèrent principalement le Petit et le Grand Véhicule.

miné (secte Hosso) ; ceux-ci n'échappent pas aux renaissances et à la mort; ceux-là ne changent jamais de cœur, c'est-à-dire ne passent jamais à un véhicule supérieur.

Il distingue aussi entre ceux qui obtiendront et ceux qui n'obtiendront pas la bodhification, selon qu'ils se sont attachés au grand ou au petit véhicule (1); et aussi entre ceux qui ont ou n'ont pas en eux-mêmes l'essence des bouddhas (la virtualité inhérente à eux-mêmes de devenir des bouddhas).

II. L'enseignement final, le haut bout du grand véhicule, rejette toutes les distinctions de natures et de prédestinations diverses par rapport à l'éclairement qu'avait admises l'enseignement initial. Suivant lui, toutes les qualités s'entréchangent dans une mutuelle identité ; c'est la doctrine de la non différence (de natures).

La cause première de tous les êtres est « la matrice du Tathagata » (Tathagata garbha), la virtualité de devenir bouddha. Cette virtualité n'est pas inerte, et tout être, qu'il soit de nature déterminée ou sans nature (les six mondes inférieurs) peut devenir bouddha. La vertu active de l'Éclairement ainsi définie par opposition à la virtualité inerte se trouve dans l'octuple connaissance (de la secte Hosso) et celle-ci se transforme dans celle-là ; les deux se transmutent mutuellement l'une dans l'autre, comme l'eau se change en glace et la glace en eau. La nature dépendante de nous et irréelle relative à notre connais-

(1) Les Crâvakâs et les Pratyeka-Bouddhas n'obtiennent que le Nirvâna ; les Bodhisattvas perçoivent le fruit de l'éclairement.

sance illusoire s'identifie avec la nature complète et parfaite (l'absolu) (1). Par là l'état passionné (le sansara, le monde des passions et de la transmigration), devient, au fond, identique au Nirvâna (comme essence ou virtualité).

Cet univers qui a pour modes (dharmas) la naissance, la persistance, la décadence et la mort se détache des trois temps (2) et les rejette loin de lui. En suivant l'ordre des causes et des fruits, on avance dans les bonnes pratiques pour entrer dans l'éclairement.

On donne à cet enseignement le nom de *graduel* parce qu'il ne dit pas encore le dernier mot sur l'Éclairement.

III. Enseignement de la soudaineté. Il rejette toutes les distinctions faites dans les deux enseignements précédents, et concentre toute la doctrine dans cette affirmation : « Dès qu'un homme arrive à écarter de son esprit tout ce qui est illusion, tout ce qui est irréel et à trouver dans sa propre pensée la vérité absolue, aussitôt et soudainement il devient un Bouddha, mais la vérité absolue est une pure intuition, aucun mot ne saurait la préciser, aucune formule la définir ».

L'éclairement se produit instantanément comme une image dans un miroir. Cette doctrine, plus hardie que celle de la secte Sanron, est à peu près celle de la secte Zen (écoles de la contemplation).

(1) Cela a été bien expliqué à la secte Hossô : les idées de relation et les idées abstraites.

(2) La distinction illusoire du passé, du présent et de l'avenir disparaît dans l'identité.

IV. Enseignement de la complétion (ou complet). — La répartition des qualités est toute entière le fruit du Vairocana ; la nature non conditionnée est propre à l'état du Bouddha (1).

C'est la doctrine de *l'unique véhicule* déjà présentée dans le Hokké (Lotus de la bonne loi, ou vraie doctrine) que le sutra Kegon complète sous le nom d'unique véhicule spécial.

Ce sutra enseigne la transmutation (l'entre échange) réciproque absolue de toutes choses, le dernier fonds (le substratum), la nature intime des essences de toutes les qualités (modes de l'être) et de toutes les théories de l'identité du sujet et de l'objet.

Il embrasse le quadruple univers, le matériel, le rationel, celui où les choses et la raison (les idées) sont identifiées et le transmutent réciproquement sans obstacles, enfin celui où les choses et la raison (l'esprit) identifiées se transmutent réciproquement sans obstacles *et dans une parfaite identité.*

Les manifestations des 10 principes (dix principes essentiels qui, d'après la secte, manifestent l'univers) transmutent avec toutes les qualités.

(1) L'état où la *raison* et la sagesse (le savoir) ne font plus qu'un est appelé Dharma Kâya du Vairocana. Le corps spirituel de la doctrine qui consiste dans le grand éclairement, c'est-à-dire Bouddha affranchi de toutes les conditions même de celles de l'espace et du temps, de la multiplicité, etc. (idéalisme pur, état transcendental suprême des Bouddhas.

La Raison est le sujet qui s'applique à la Sagesse comme à son objet (l'objet du sujet pensant).

Cela correspond dans l'ordre mystique à l'âme qui tend à être en communication avec Dieu.

Les six catégories de concepts généraux (1) se confondent entre elles et pénètrent toutes les apparences (phénomènes) sans aucun obstacle. L'un est le multiple sans point de séparation, « et le multiple est l'un, et ils coïncident exactement (c'est par des raisonnements analogues à ceux de Hegel au sujet de la confusion entre le fini et l'infini et que font d'autres philosophes pour revenir du multiple au un).

Le cœur est délivré de toutes les passions quand il en a arraché une; dès qu'on peut accomplir d'une manière parfaite, l'un des exercices prescrits pour devenir un bouddha, tous sont *ipso facto* accomplis (2).

Une seule pensée dans sa durée peut renfermer ou embrasser d'immenses kalpas et par suite une pensée peut équivaloir aux kalpas qu'il faut franchir pour devenir un bouddha (comme dans l'enseignement de la soudaineté) (3).

(1) Correspondant chacune à un des six organes bouddhiques (ou indiens) de perception, nos cinq organes des sens et le manas. (Se reporter à ce que dit Weber sur les catégories dans la philosophie de Hegel et Kant, notes de la secte Hossô.)

(2) Cette théorie paraît avoir été imaginée pour aplanir et abréger aux adeptes la conquête de la Bodhification à peu près inaccessible dans les deux premiers enseignements. C'est là un progrès continu dans les écoles bouddhistes successives; il était nécessaire, surtout au Japon où, par tempérament, on aime aller vite en besogne.

(3) On admet là qu'une pensée équivaut aux temps qu'elle embrasse. Les raisonnements de cet alinéa et des précédents rappellent, sauf la solidité, ceux de Hegel dans la démonstration suivante : L'être devient, c'est-à-dire, se définit. Mais l'être fini se continue à l'infini ; le fini est infini ; rien n'oblige la pensée à lui assigner des bornes. L'individu est l'unité du fini et de l'infini. L'infini est l'essence du fini et le fini est la manifestation de l'infini. L'infini devient le fini par le fait même qu'il se donne l'existence. Exister, c'est se définir. On n'existe que comme être fini. L'être fini, l'individu, l'atôme, c'est l'infini existant d'une certaine manière, l'infini défini, la qualité devenue quantité.

L'éclairement peut s'obtenir en trois renaissances : celle de l'étude ; celle où l'on pratique la doctrine comprise; et celle après laquelle on entre dans l'éclairement.

Il y a trois séjours qui sont trois aspects de l'univers décoré par le trésor des fleurs (l'avatansaka sutra).

Il y a dix corps de bouddhas : 1° celui des êtres (conception panthéiste) ; 2° celui des pays (des parties de l'univers); 3° celui produit par la rétribution du Karma; 4° celui des Çravakas; 5° celui des Pratyéka bouddhas; 6° celui des boddhisattvas; 7° le corps adapté inférieur; 8° le corps adapté supérieur; 9° le corps fait à l'usage d'autrui; 10° le corps conforme à la propre pensée d'un bouddha (voir pour les quatre derniers la secte Tendaï).

Il n'y a aucune des qualités (Dharmas) qui ne soit de l'essence des bouddhas (1) ; les modes (la vie, la mort, les états, les choses) de l'univers sont en tant qu'irréels, identiques à eux-mêmes en tant que réels.

On a caractérisé la secte Kégon par la formule : « Pensée de la nature sans la nature elle-même. » Il est expliqué dans le sutra kégon (2) que la Bhûta Tathagata, la nature absolue, étant identique avec le relatif, ne garde pas la nature elle-même.

(1) Pour la secte Kégon, le Dharma dhatu (état du Dharma) est l'état des choses, des modes ; pour d'autres écoles c'est l'élément spirituel, l'élément de la doctrine. Sans doute ici le mot dharma est pris tour à tour dans ses deux sens de doctrine et mode (chose).

(2) Le plus absolu et le dernier de tous les Sutras dans les doctrines exotériques.

En d'autres termes moins scholastiques et plus clairs : cette secte, à la différence des autres, regarde les dharmas (modes, apparences, choses,) comme réels ;

Elle distingue deux conceptions de l'univers : une matérielle (Bhûta Tatbâgata) et l'autre rationnelle. En tant que non bouddhas, nous comprenons l'univers matériel (c'est-à-dire comme matériel); un bouddha le comprend de la même façon et *en plus* le comprend rationnellement (c'est-à-dire comme une conception de la pensée).

Là où nous comprenons l'irréalité, un bouddha voit que cette irréalité est identique à une réalité que nous ne savons pas voir (1).

(1) Les docteurs bouddhistes avouent que cette théorie subtile a besoin, pour être saisie, d'une longue méditation.

CHAPITRE VI

Secte Tendaï

Chaîne de la secte.

Tendaï est le nom de la montagne de la Chine où cette secte fut fondée par le grand maître Ticha-Daï-She (557 à 584) disciple du grand maître Nangaku. Comme le Sutra fondamental de la secte est le Lotus de la bonne Loi ou vraie Doctrine, (en Chine et au Japon Hokke) attribué à Bouddha, on établit la chaîne de la secte comme il suit :

Dans l'Inde : Bouddha, Nangaku.

En Chine : Nangaku, Émon et Esi, Ten daï Shi, Kwan-jo, Thi-i, E-i, Genro, Do-Souï; l'école existe encore en Chine et s'est subdivisée en plusieurs sectes.

Au Japon : Saïthio qui étudia en Chine et prêcha sur le mont Hi-ei le Tendaï du Japon, En-Thio et En-nyn, Thi-sho, Daï-Shi, Ryo-hu, etc.

Doctrine.

Les trois principaux livres sacrés de la secte sont : le Lotus de la bonne Loi (1), le nouveau Sutra et le Mahâprajna Paramita Sutra, le Sutra de la perfection de la grande connaissance.

(1) Voir l'Inde après le Bouddha, livre IV, chapitres IV et V.

Le premier est la colonne vertébrale, le pilier central de la secte, et c'est d'après lui qu'elle classe tous les enseignements du Bouddha; le second en est la boussole, c'est le çastra de l'intelligence; le dernier en est la doctrine sur la méditation.

L'École se sert de tous les Sutras pour aider la foi, de tous les Çastras pour aider à l'éclairement (1).

Elle a pour bases l'enseignement et la méditation; l'enseignement qui cultive l'esprit par l'explication des principes et ouvre la voie de la bodhification; la méditation qui produit en chaque être la naissance merveilleuse du savoir illuminé, grâce à la progression des pensées.

La division de l'enseignement comprend : les quatre enseignements, les cinq goûts, l'unique vehicule, les 10 similarités etc.

La division de la méditation comprend les théories des douze Nidanas, des 4 espèces de la Samadhi, des trois erreurs etc.

On admet quatre enseignements (doctrines) et cinq périodes dans les prédications du Bouddha.

Il y a en outre deux espèces d'enseignement : *ceux de la doctrine du salut*; c'est-à-dire les explications détaillées des diverses théories; *et ceux des*

(1) C'est-à-dire qu'elle admet les enseignements gradués des écoles qui l'ont précédée et qui tous font obtenir aux êtres, suivant les aptitudes de leur nature et leur degré de spiritualité avec plus ou moins de rapidité, le fruit d'un éclairement plus ou moins complet.

On admet 10 natures ou modes d'êtres. 4 au-dessous de l'homme et les Devas, les Cravakas, les Pratikéya Bouddhas, les Boddhisattvas et les Bouddhas. Les quatre derniers sont appelés : « intelligences » ; les six autres « Ignorances. »

cérémonies du salut, c'est-à-dire le plan général de la classification des doctrines.

Les enseignements de la doctrine du salut sont :

I. Doctrine des trois collections (Tripitaka), toute la partie de l'enseignement du triple véhicule qui comprend le petit véhicule tout entier se détachant des erreurs passionnelles.

II. L'enseignement général (ou commun) dans lequel on range tout ce qui, dans le grand véhicule. cadre avec le petit véhicule.

III. L'enseignement spécial (doctrine de la distinction) renfermant tout ce qui, dans le grand véhicule, n'est pas commun au petit véhicule et qui est donné aux seuls Boddhisatvas dans le Mahayana (1).

IV. L'enseignement de la completion ou complet, (doctrine de la Plenitude), qui comprend les doctrines du Grand-Véhicule concernant la réciprocité absolue, l'indétermination de toutes les Natures, l'affranchissement de tous les obstacles.

Voici le détail de ces quatre enseignements : (2).

I. Çravakas, Pratikéyas Bouddhas, Boddhisattvas.

Dans le véhicule des Çravakas, il y a sept degrés de sages et sept de saints. Les premiers sont des degrés dans la spiritualité de la méditation; le 7e cor-

(1) Il appert de là que le nom de Boddhisatvas a été originairement celui d'une classe supérieure de disciples ou religieux de Bouddha par opposition à celui des Çravakas et des Pratikeya Bouddhas. Dans l'exposé qui va suivre on peut l'entendre soit dans ce sens, soit dans celui d'une classe d'êtres supérieurs.

(2) Il faut considérer cet exposé comme la nomenclature et la définition des différents grades et titres donnés aux religieux bouddhistes dans le sein des Viharas, d'après leur avancement dans la science et la vertu religieuses.

respond à la division de la sélection ou obtention légitime (c'est-à-dire s'accordant avec la doctrine de la secte) des doctrines suprêmes.

Les sept dégrés de saints sont des dégrés d'avancement dans la vue claire de la vérité ou le détachement des illusions; par exemple le 1er dégré est l'accomplissement des pratiques religieuses avec la foi non éclairée; le 2e celui où l'on pratique connaissant la doctrine; le 3e celui de la foi en ce que l'on comprend, le 4e ....; le 7e celui de la délivrance pleinement assurée.

Parmi les Pratyéka Bouddhas on distingue : — Ceux *en compagnie* ou contemporains du Bouddha ne formant qu'un ensemble ou réunion, et les *solitaires*, venus après le Bouddha, ou vivant isolés.

L'enseignement du triple véhicule comprend : Les 4 vérités, les 12 Nidanas, les 6 paramitas (perfections), la double vérité par rapport à la destruction et la renaissance de toutes choses. C'est l'enseignement progressif du triple monde du desir (Kama), de la forme (rupa) et de l'absence de la forme (arupa).

II. L'enseignement *général* (ou commun ou de la communauté); il décrit les trois véhicules se rapportant conjointement aux 10 terrains qui sont :

1er Celui de la sagesse desséchée (ignorance) qui correspond au rang des Novices.

2e De la nature sainte — élèves plus avancés.

3e Des huit patiences.

4e De la vue de la vérité; on y retranche les erreurs grossières des trois mondes, c'est le fruit initial.

5e De l'atténuation des passions ; il n'y a plus qu'une renaissance ;

6e Celui où l'on se sépare des désirs; il n'y a plus de renaissances.

7e Celui de la satisfaction ; — on devient Arhat — A ce point les Çravakas désirent entrer dans le Nivana sans reste et réduire leurs corps en cendres.

8e Terrain, des Pratyéka Bouddhas ; on y supprime les propensions aux passions et on entre dans la méditation de l'irréalité. Arrivés là les Ps B reçoivent le fruit de l'éclairement et entrent dans le calme (nirvana sans reste).

9e Terrain des Boddhisatvas — On y est en dehors de tout ce qui est transitoire. Les Boddhisatvas sortis du transitoire (transmigrations) traversent 100 kalpas, faisant le bien d'autrui (des êtres des mondes innombrables); sur ce terrain, la voie (de l'éclairement) et la méditation sont toutes deux obtenues.

10e Le terrain des Bouddhas — Les Boddhisatvas, dans la dernière période, font disparaître les dernières propensions antispirituelles qui leur restent et parachèvent la voie sous l'arbre des sept trésors (de la Boddhi) ; ils prennent des vêtements célestes et entrent dans le calme (le Nirvana).

III. L'enseignement spécial. — Expose quatre doctrines ; celle qu'il adopte généralement est la double affirmation de l'existence et de l'irréalité.

Il décrit 52 rangs de Boddhisatvas classés comme il suit :

1. Les dix confiances, rang des novices — On se

détache du transitoire pour se pénétrer de l'irréalité.

2. Les dix demeures — rangs des natures studieuses.

Dans la première de ces demeures on écarte les erreurs grossières du triple monde; dans les six suivantes, on élimine les erreurs subtiles et difficiles à détruire; dans les trois dernières on extirpe les derniers restes de propension aux erreurs précédentes ainsi que les légères erreurs en nombre infini hors du triple monde; on triomphe des erreurs de l'obscurcissement.

Dans ces rangs la méditation de l'irréel se parfait et de plus on se livre à la méditation du temporaire et de la voie du milieu (1).

3. *Les dix cultures* ou rangs de natures réalisées: on s'y adonne correctement à la méditation du transitoire et de plus à celle de la voie du milieu et on y abat toutes les légères erreurs en nombre infini hors des trois mondes, on subjugue les erreurs de l'obscurcissement.

4. Les 10 *transferts* ou rangs des natures d'espèce apparentée à la voie du milieu; on y pratique la méditation de la voie du milieu et on y subjugue l'ignorance (2).

5. Les 10 terrains ou rangs des natures d'espèce sainte;

Les deux dizaines de rangs 4 et 5 détruisent l'ignorance et en *partie* conçoivent d'une façon lumineuse

(1) Secte Hosso.
(2) Secte Kégon.

la voie du milieu ; on les appelle pour cela les rangs de sainteté partielle.

6. Le quasi éclairement presque équivalent à l'éclairement final.

7. L'éclairement merveilleux ou rang de sainteté extrême.

On y détruit radicalement l'ignorance et on y recueille le fruit de la Bodhification ; on prend pour siège le septuple trésor (les 7 joyaux sous l'arbre de la Boddhi).

Cet enseignement décrit sous mille formes, les quatre vérités, les 12 Nidanas etc. — c'est celui des choses extérieures au triple monde ; dans la description des obstacles, il distingue trois sortes d'erreurs :

1o Les grossières et les subtiles — erreurs du triple monde que dissipent l'enseignement du triple véhicule et l'enseignement général.

2o Les très légères en nombre illimité ; 3o celles de l'obscurcissement. Ces deux classes sont en dehors du triple monde et elles sont détruites par les cinquante deux rangs (de boddhisatvas) de l'enseignement spécial et par les six degrés de l'enseignement de la plénitude qui va être décrit.

IV. Les trois premiers enseignements n'étaient que des moyens provisoires appropriés à des natures d'aptitudes graduées.

L'enseignement final est celui *de la plénitude* (auquel il ne manque rien). On l'appelle aussi la doctrine de la bonne loi non conditionnée.

Il établit six degrés pour arriver de l'état d'ignorance à l'état d'instruction finale.

1° Degré de la raison. C'est l'état des êtres qui ignorent la triple vérité (1). Mais tout être, même dans cet état, a dans son essence le germe (la virtualité) de devenir un bouddha (proprement un réceptacle du Tathâgata); c'est ce qu'on appelle « la raison merveilleuse de la triple vérité que tout être a dans une seule pensée de son cœur » (2). Une fleur, une montagne, un fleuve, ont l'essence du Tathâgata, la virtualité de devenir bouddhas.

2° Degré des noms; il comprend ceux qui possè-

(1) Ten daï Shi a dit : N'y eût-il qu'une seule et unique pensée, la pensée dans la plus faible mesure possible, elle possède trois mille Dharmas (ou modes) répandus dans les trois règnes de la nature. La triple vérité est la triple manière d'envisager ces Dharmas. On peut les considérer :

1° Comme « *le vide* » ; car ce qui les constitue dans les dix mondes, la forme, la nature, etc., est contingent ; *première vérité* (thèse) ;

2° Comme « *des existences relatives;* » car, étant contingents, ils se manifestent phénomalement dans le temps ; 2e vérité (antithèse) ;

3° Comme n'étant ni l'être ni le vide (vide=non être), car ce qui est contingent est à la fois l'existence et le vide ; 3e vérité ou vérité moyenne (synthèse).

Ces trois aspects différents, inséparablement combinés, s'appellent : *la réalité*. On explique le n° 3 (vérité moyenne) par la comparaison suivante :

Supposons que, dans le rêve, nous soyons récompensé d'une bonne action ou punis pour un crime. Lorsque le fait semble évident à celui qui rêve, il n'a qu'une existence relative ; on ne peut le saisir, c'est le vide (le non être). Mais la nature de la pensée dans le rêve n'est ni le vide (non être) ni l'existence (la réalité) ; ce n'est donc qu'une forme moyenne. C'est dans ce sens que l'on dit que les trois formes de la vérité existent en même temps et ne sont ni unité ni pluralité.

(2) C'est la Bhuta tathâta absolue, ou la nature du Bouddha ; elle réside dans toutes les classes d'êtres : elle est immanente à la matière et à la pensée. Il n'y a ni matière ni pensée en dehors d'elle.

dent les noms (c'est-à-dire la nomenclature, la phraséologie usités dans l'enseignement des doctrines bouddhiques), en ont la claire compréhension et savent que tout y est renfermé, mais ne sont pas encore rompus à la pratique religieuse, c'est-à-dire ne sont pas exercés à la méditation (1).

3° Degré de la méditation et de la pratique :

On médite sur les dix doctrines du parfait véhicule, on y digère les livres sacrés; on y garde les prédications entendues; on y accomplit de concert

(1) Voici le sens des mots qui reviennent le plus souvent dans la phraséologie bouddhique :

Les dharmas (originellement à l'état inerte et invariables) ; qualités ou états de forme, de nature, de substance, de force, d'action, de cause, d'agent, d'effet, de jeu, et d'équilibre final (ce dernier résultant des 9 premiers).

Comme chacun des 10 mondes les contient, l'on admet que les 10 mondes se décuplent, chacun d'eux renfermant les neuf autres, et comme ils renferment chacun les trois règnes de la nature, on compte 3,000 Dharmas.

Les trois règnes de la nature sont, dans le sens bouddhique :

1° Le règne des 5 agrégats (Shandas) : la forme (objets des sens, rupa), la sensation (plaisir et douleur), l'idée (blanc et noir, etc.), les concepts, la connaissance, mots déjà définis ;

2° Le règne des êtres vivants, c'est-à-dire composés par les cinq agrégats (c'est le *moi* des théories bouddhistes) ;

3° Le règne de la Terre ; c'est le lieu (géométrique) de tous les êtres.

L'état où les 3,000 Dharmas sont renfermés dans la seule pensée d'un être vivant et où ils sont originellement inertes et invariables s'appelle métaphysiquement : « le système des trois mille Dharmas dans une seule pensée. »

« Réfutation réciproque, conciliation réciproque : — Le vide (le non être) et l'être se réfutent (s'excluent) réciproquement et la forme moyenne (Doctrine du chemin milieu) les réfute l'un et l'autre. Bien que ces trois formes de la vérité se réfutent réciproquement, chacune d'elles ne disparaît pas, il n'y a donc rien à réfuter ni à saisir, c'est ce qu'on appelle l'état inconcevable des trois vérités inséparablement combinées.

les six paramitas (perfections) et on s'adonne à toutes les pratiques. De là le nom de quintuple série.

4° Degré de l'imitation ou de la ressemblance (au bouddha), rang de la purification des organes des six sens ; il correspond aux rangs du cercle de fer et des dix confiances et à ce qui est dit ci-dessus au sujet des dix demeures. — On touche de très près à l'Éclairement.

5° Degré de la vérité partielle. — Correspond aux dix demeures, cultures, transferts et terrains et au quasi éclairement. Ce n'est pas encore le point final, parcequ'on n'embrasse pas encore entièrement la triple vérité.

6° Degré final. — L'état absolu où l'on comprend pleinement la doctrine finale qui n'est ni l'être ni le non être, mais le chemin milieu (1), c'est le summum de l'éclairement, le fruit de la bodhification dans toute sa plénitude, l'état absolu.

Au point de vue de la méditation, il n'est point nécessaire de passer par les six degrés pour arriver à l'état final.

Selon le degré d'éclairement que l'on a obtenu, on a la faculté ou droit, en devenant un bouddha, de revêtir *un corps adapté* correspondant :

(1) C'est déjà presque l'état inconcevable qu'on verra avec plus de développement à la secte Zen plus loin. — Le système Tendaï combine les deux idées opposées de l'Être et du néant en un système moyen, chemin milieu, qui n'exclut ni l'un ni l'autre, et qui réunit dans un réalisme les deux systèmes du matérialisme et de l'idéalisme subjectif, qui, séparément, paraissent à la fois incomplets et exclusifs. Il correspond dans la philosophie allemande aux systèmes de Hegel et de Shelling.

L'enseignement du triple véhicule I, procure le *corps adapté inférieur*;

L'enseignement général ou commun II, le *corps adapté supérieur*. L'enseignement spécial III, le corps *fait à l'usage d'autrui* (c'est-à-dire avec lequel on travaille pour autrui).

Celui de la plénitude, le corps *conforme à la propre pensée d'un bouddha.*

Il est clair que ces corps sont des degrés ascendants de spiritualité; celui qui peut en revêtir un, peut revêtir aussi tous les précédents. Peut-être étaient-ce originairement des costumes religieux de différents grades.

La secte admet quatre sortes de séjours ou résidences des bouddhas :

1° L'habitation commune; où se trouvent au milieu des Arahts les bouddhas au corps transformé inférieur. Cette habitation se divise en deux : celle de la terre impure, par exemple notre monde, et celle de la terre pure, le paradis etc. (1).

2° Le séjour imparfait et d'expédient; situé en dehors du triple monde. C'est le paradis des religieux des trois véhicules qui ont naturellement le corps du triple monde, Çravakas, Pratyékas Bouddhas. Au milieu d'eux résident les bouddhas au corps adapté supérieur.

3° Celui de la véritable rétribution. C'est le séjour des boddhisatvas qui, après avoir parcouru tous les rangs de l'enseignement spécial et de celui de la plé-

(1) Chaque monde a un Bouddha particulier pour chef de la doctrine suprême. Celui de notre monde et de notre Kalpa est Gautama.

nitude, ont vu apparaître lumineusement la raison du chemin milieu (secte Tendaï). Ils ont pour chefs et instituteurs suprêmes les bouddhas du corps fait à l'usage d'autrui.

4° Le séjour de la calme illumination, réservé aux seuls bouddhas qui ont leur corps véritable (le corps fait selon la propre pensée d'un bouddha).

C'est l'état des purs bouddhas dans lesquels il n'y a plus aucun degré d'aptitude, aucune différence de nature. C'est le règne des quatre vertus et des paramitas (perfections) dans un calme et avec un éclat parfait. C'est l'habitation des corps spirituels où s'accordent mystérieusement la raison (la nature du Tathâgata) et l'Esprit-Roi, la connaissance (1). Les *3000 Dhar-*

(1) Nous avons donné sommairement sous les titres I, II, III, et IV ce que l'école Tendaï dénomme les 4 enseignements de la doctrine du salut. Cette école distingue encore les enseignements dits « *des cérémonies du salut.* » Par ces mots elle entend les prescriptions de toute sorte que donnent les Bouddhas pour faire obtenir la Nirvana et qui forment, pour ainsi dire, *le Rituel du Nirvana*. Ces 4 enseignements sont :

1° L'enseignement de la soudaineté (Avatavonsaka Sutra) ;

2° L'enseignement de la Gradation, — enseignements donnés par le Bouddha aux trois époques des Agamas, des Vaïpuplyas et des Pragnas ;

3° L'enseignement indéterminé. — Les aptitudes des auditeurs, même d'une assemblée unique, n'étant pas égales, les uns entendaient les paroles du Bouddha dans un sens, les autres dans un autre ;

4° L'enseignement secret ; les prédications devant des assemblées diverses différaient suivant les aptitudes diverses de ces assemblées ; les mêmes mots n'avaient même pas pour chacune d'elles les mêmes significations, en sorte que le sens compris par l'une était caché ou secret pour l'autre.

Les quatre enseignements de la doctrine du salut et les quatre enseignements des cérémonies du salut sont dans leur ensemble, purement une classification générale des doctrines postérieures au Bouddha.

nas dans *les êtres* et dans *les bouddhas* sont identiques par leur essence (la Bhuta Tathâtâ). On les appelle « ignorance » dans les premiers qui n'en ont pas conscience et « bonheur éternel » dans les seconds auxquels la nature des Dharmas est révélée. La seule différence est qu'impurs chez les premiers, ils sont de toute pureté chez les seconds ; mais à cause de l'identité de leur essence, on peut dire que « l'ignorance » et « l'illumination » sont originellement identiques et que la passion est la sambodhi (1).

Comme les êtres possèdent originellement la nature du bouddha, nous pouvons devenir bouddha dans la vie actuelle.

Empruntant la théorie d'Hegel, Ryauon Fujischima, explique et définit ainsi la Bûtha Tathâta :

Elle peut s'entendre à la fois comme essence, force, mode ou phénomène. Essence (en tant que) ce qui est en soi et conçu par soi ; *force* (en tant que) ce qui agit sur la matière et sur l'esprit ; *mode* parce-qu'elle est en toute chose et conçue par cette même chose (même matérielle ?).

La Bhûta Tathâta n'est pas inerte ; elle agit naturellement par la force qu'elle possède en elle-même et elle réalise le progrès sans fin.

Açvagosha dit : « le principe se dédouble ; on a

(1) La Rhûta Tathâta n'est autre chose que les 3,000 dharmas ; parmi ceux-ci, la *cause* représente la condition de l'action, *l'agent*, celle de la passion, et *l'effet*, celle de la souffrance ; mais tous étant l'essence de la réalité, ces trois conditions sont trois corps : corps spirituel (Dharma Kâya), corps de béatitude (Samblyoga Kâya) et corps de transformation (Nirwana Kâya). Ces trois vérités étant ainsi considérées, la passion n'est que la Sambodhi (illumination parfaite) et le Samsâra, c'est le Nirvâna.

alors l'absolu et le relatif qui sont au fond identiques. » — Selon l'école Tendaï ces deux principes de l'absolu et du relatif ont la même essence inhérente ; bien qu'ainsi définis, ces deux principes ne font pas une vraie unité ; ils sont et ne sont pas à la fois unité et dualité.

En tant qu'elle ne dépend de rien, la Bûta-Tathâta est *l'absolu*. Mais si l'absolu est en dehors du relatif nous ne pouvons savoir ce qu'il est, puisque nous sommes dans le relatif. Donc pour que la Bûtha Tathâta soit dans la sphère de notre connaissance, il faut que son *absolu* soit inhérent au relatif. (Selon Hegel l'absolu est le mouvement même ; il n'excède en rien les choses et il y est tout entier ; mais, selon Kant, la connaissance étant une relation, qui dit, absolu, connu dit absolu relatif, ce qui est contradictoire ; l'absolu échappe donc à notre connaissance.)

Soit que l'on considère la nature du bouddha ou la Bûtha Tathâta comme l'essence de toutes choses ou comme immanente à toute chose, la Bûtha Tathâta et les choses ou êtres sont identiques. La Bûtha Tathâta en virtualité ou absolue, c'est l'océan au calme plat ; les modes relatifs ce sont les vagues que forme le vent ou le principe actif.

On peut élucider cette conception bouddhiste en la rapprochant des conceptions correspondantes de Schopenhaouer, de Schelling et de Hegel.

Dans le premier, nous trouvons sous le nom de « Vouloir » un agent et une essence universelle de *tout ce qui peut tomber sous notre connaissance*, le monde matériel, échappant *comme substance*, ou cause mystérieuse des phénomènes extérieurs.

D'après Schelling, l'absolu, (la chose en soi de Kant) est la souche commune de la pensée et de l'être dont celle-ci n'est qu'un élément constitutif. Entre la nature et la pensée, il y a communauté d'origine et parallélisme de développement suivant la même loi.

La réalité ou nature est : 1° matière (matière d'Aristote, êtres sans caractères des écoles bouddhistes) — thèse; 2° forme ou lumière (la forme d'Aristote, Rupa ou forme des bouddhistes) — antithèse; 3° matière organisée, synthèse de la matière et de la forme. La nature entière est organisée jusque dans ses moindres détails. La terre elle-même et les corps célestes sont des organismes vivants. Le règne inorganique est le règne végétal en germe (1).

(1) A cette théorie du Bouddhisme et du Darwinisme nous préférons comme beaucoup plus nette et quelque arriérée qu'elle puisse être, celle d'Aristote : « Mineralia crescunt, vegetalia crescunt et vivunt, animalia crescunt, vivunt ac sentiunt. Homo animal rationale. »

« L'âme est ce qui *anime* quelque chose, elle est la *fonction première d'un corps organisé* et ses manifestations ou effets, la résultante des forces du corps. »

« L'âme humaine, en tant qu'elle est sensation, imagination, mémoire » (je passe à dessein la volonté dont Aristote n'exprime pas ici le rôle essentiel, sans doute parce qu'il l'a réuni à celui de l'intelligence) est périssable.

« L'intellect lui-même a une partie mortelle à côté d'un élément immortel ; la partie mortelle comprend la totalité de nos idées en tant que déterminées par des impressions corporelles (νους παθητικος) qui partage la destinée du corps sans lequel il ne peut se concevoir. Seul l'intellect actif (νους ποιητικος), la raison pure qui conçoit l'universel, est immortel ».

Le νους ποιητικος pourrait très bien s'adapter à plusieurs systèmes religieux et philosophiques. On peut considérer ce νους comme une émanation de Dieu (Brahmanisme) ou comme ce qui reste dans l'homme parvenu soit au Nirvana, soit à l'état de Bouddha accompli.

Le règne animal est le règne végétal élevé à une plus haute puissance. Le cerveau humain est le couronnement de l'organisation universelle. Le magnétisme, l'électricité, l'irritabilité, la sensibilité sont les manifestations de la même force à des degrés divers. Rien n'est mort ni stationnaire dans la nature, tout est vie, mouvement, devenir (1).

D'après Hegel, du moment qu'on voit dans la nature une pensée qui se développe, et, dans la pensée, la nature prenant conscience d'elle-même, il n'y a plus de contradiction entre les deux; ou plutôt la contradiction apparaît comme l'essence des choses.

L'être ne se conçoit pas sans attributs. L'être absolu ou sans détermination équivaut au néant. C'est pourquoi il est à la fois lui-même, l'absolu et le néant qui *devient* quelque chose. Devenir, c'est à la fois être, et n'être pas encore ce qu'on sera. L'esprit et la nature ont une source commune immanente à la réalité. Ils ne sont pas les faces de l'absolu, mais au contraire ses modes *successifs*. L'absolu n'est pas le principe de la nature et de l'esprit, il est lui-même nature et esprit. C'est le processus, le mouvement même; il n'excède en rien les choses, il y est tout entier (Weber, histoire de la philosophie en Europe).

(1) Ce système est l'opposé de celui d'Aristote dont se rapproche l'École relativement spiritualiste des grands naturalistes : — Buffon optimiste autant que Leibnitz sinon de la même manière ; — Lamark ; — le géologue d'Orbigny qui nie le passage des variétés d'une période géologique à la période suivante. — Lanessan — et l'illustre Pasteur, cet enthousiaste de l'idéal, si admirablement inspiré dans la péroraison de son discours de réception à l'Académie française..

CHAPITRE VII

SHINGON

Secte des vraies paroles ou Mantras

Chaîne de la secte

Dans l'Inde. — Lorsque dans l'Assemblée « de la nature elle-même » (1) Bouddha prêcha la Loi, Vajrasathva reçut l'Abiseka ésotérique, c'est-à-dire l'initiation par l'onction d'eau sur la tête et fut ainsi désigné comme l'héritier de la Loi (ésotérique).

Les successeurs furent Nâgârjuna, Nâgabodhi, Vajrabodhi et Amagovajra.

En Chine. — Ensemble (719) Vajrabodhi et Amagovajra qui traduisit en chinois le Sutra « Loi », pensée et récits de la doctrine Yoga (2); puis Keï Kva qui propagea la doctrine du Mantra dans tout l'empire chinois où elle existe encore.

Au Japon :

(806) Koukaï 8e Patriarche; Jitsou et Shin-ga; Genin; et enfin Yakou-Shin fondateur de l'école Hiro-Sawa et Sho-ho chef de l'école O-nô.

(1) Voir au Lotus de la bonne loi (l'Inde après le Bouddha), le Tathagatha Mahâvairocana.

(2) Yoga veut dire union; pour le Brahmanisme c'est l'union intime ou la confusion avec Brahma.

Doctrine de la secte

La secte enseigne que, ***même de notre vivant***, nous pouvons atteindre la grande connaissance absolue (l'état de Bouddha), si nous suivons les trois grandes lois ou Mantras ésotériques concernant le Corps, la parole et la pensée que prêche le Tathagata Mahâvairocana à l'état de Dharma Kaya (corps de la loi ou spirituel). Cette doctrine est exposée dans les Sutras Mahâvairocana Sambodhi, Sûsiddhi, Vacyrpkahra et dans les nombreux écrits intitulés « Règles cérémonielles ».

L'école forme, sous le nom des dix états du cœur (ou degrés de la pensée), un classement, dans l'ordre ascendant, de tous les degrés de spiritualité bouddhique ou de savoir progressif, représentés soit par les doctrines des écoles successives jusques et y compris celle des vraies paroles, soit par les divers degrés de spiritualité dans son propre sein.

Les développements sur chacun des états du cœur ou degrés de la pensée constituent ce qu'on appelle « la forme *en largeur* de l'exposé (des doctrines) ; leur genèse, le progrès naturel des états du cœur et de la pensée et presque leur transformation ascendante, *c'est la forme en longueur ;* dans le sein de la secte, cette forme est le progrès depuis la première initiation jusqu'à la connaissance parfaite. Voici le classement :

1o Le cœur des êtres dans l'état d'ignorance (dans le brahmanisme, la qualité d'obscurité), depuis le Naraka jusque et y compris les hommes qui ne songent qu'à satisfaire leurs appétits; au Japon : « pensée du bouc dans une naissance différente. »

2o Le cœur des hommes qui font le bien sans motif religieux, ou « Pensée du jeune homme inintelligent qui garde l'abstinence, c'est-à-dire la cila ou abstention de tout ce qui souille le corps et la parole; c'est l'état commun de la généralité des bouddhistes laïques.

Dans le sein de la secte Singon, c'est la classe de la méditation (Samaya) où s'accomplit la pratique des trois mystères, le corps, la parole et la pensée.

Toutes les obligations morales, ou vertus prescrites aux bouddhistes laïques sont comprises dans cet état du cœur.

3o Celui des êtres qui, sans être religieux, souffrent pour acquérir le Ciel », c'est le véhicule des dévas. Dans le premier bouddhisme, les oupsakas ou laïques dévots étaient considérés comme pouvant, par l'observation de huit préceptes et en recevant l'enseignement de la loi (donné par les religieux), obtenir le Dévaloka (des Dévas), mais non le Nirvana ni l'éclairement. On admet ici que les êtres des trois états inférieurs peuvent l'obtenir également.

Le degré correspond, dans le sein de la secte, à l'état de grand progrès.

4o Cœur de ceux qui, comme les Çravakas, nient

le moi et n'admettent que les éléments des agrégats (Shandas) : secte Koucha du Petit Véhicule.

5o Celui des êtres qui extirpent les causes du Karma, littéralement « pensée d'arracher la semence et la cause de l'action ». L'action, c'est la passion; les causes ce sont les 12 Nidanas par la méditation desquels les Pratyéka Bouddhas arrivent à la grande connaissance.

Dans le sein de la secte Singon, le 4e et le 5e degré comprennent les fidèles qui méditent sur la non-nature (non-réalité) des objets qui sont pareils à une image vue dans un miroir.

6o L'état des êtres du Grand Véhicule qui s'efforcent d'opérer des combinaisons de causes pour le salut d'autrui. Littéralement « pensée du Grand Véhicule pour le bien d'autrui (1).

On ressent une compassion infinie et on fait transporter les êtres vivants au port du Nirvana. C'est le rôle des Bodhisattvas.

7o Celui des êtres chez lesquels se manifeste l'éclairement originel.

Littéralement : la pensée consciente du négatif. Elle caractérise la secte Sanron.

Les 6e et 7e états du cœur correspondent à l'enseignement du triple véhicule (2).

Pour les adeptes du Shingon, ces deux degrés

(1) C'est, ainsi qu'on l'a vu, la haute doctrine du Grand Véhicule, et particulièrement celle de la secte Hosso.

(2) Lotus de la bonne loi : « Les trois véhicules n'en font qu'un : Le triple véhicule. »

représentent l'état de la libre pensée dans la méditation du Yoga.

8o Celui de l'égalité et de la spontanéité : littéralement système d'un véhicule unique sans œuvres (1). C'est ainsi qu'on définit la secte Tendaï ; véhicule unique signifie l'égalité de toutes les aptitudes devant le chemin ou la voie à suivre; *id est*, même chemin à suivre pour tous sans distinction d'aptitudes.

On l'appelle aussi « réalité » dans cette secte.

9o L'état du cœur (degré de la pensée) qui anéantit le moi; littéralement « pensée absolue de la nature sans la nature elle-même » ; l'univers est le produit de notre pensée et n'existe que par elle; il est donc irréel; mais cette irréalité étant éternelle devient une réalité de notre esprit, la réalité de l'irréalité.

C'est le Sutra Kégon, le terme dernier et le plus absolu de la doctrine exotérique.

On peut, par rapport à tous les nos précédents, dénommer « Véhicule unique » l'ensemble des deux systèmes des nos 8 et 9 (2).

10o Le cœur qui médite les trois mystères et les orne de grandes œuvres méritoires. Littéralement; « pensée ornée du mystère ».

Selon l'école, dans les neuf premiers états du cœur, on ne fait que balayer les poussières (les passions) et

(1) Continuées pendant des temps immenses ainsi qu'on le voit dans les autres degrés ou sectes précédentes ; de là la spontanéité au lieu de l'immense attente.

(2) Véhicule des Bodhi Sattvas.

anéantir la fausse croyance à l'aide des doctrines exotériques; seule la vraie Parole ouvre la porte de la vérité intérieure; dans le 10e état du cœur, on comprend pour la première fois la source de sa propre pensée et le moyen de devenir Bouddha étant encore vivant. On appelle ce degré de la pensée « le vrai principe de la vertu positive ».

L'enseignement apparent, inférieur, exotérique c'est la prédication de Cakya; l'enseignement supérieur secret (ésotérique) c'est la doctrine du Bouddha Mahâvairocana (1). C'est pourquoi les chefs de ces deux enseignements sont distincts. Mais quand on a pénétré le sens véritable de la doctrine, ces deux Bouddhas ne font plus qu'un; on comprend alors que l'enseignement inférieur ne se compose que de conditions négatives (2); et tous les 10 états du cœur se valent exactement.

Dans le sens affirmatif, pas même un seul grain de poussière n'est rejeté de l'éclairement (3).

Dans les Sutras des Vraies paroles ésotériques, le nœud, le corps ou la substance de la doctrine est le Mandala ou cercle des deux parties, le Vajra-dhatu et le Garbha-dathu. Ce Mandala ou cercle figure à la fois: — la nature de la Raison et de la Sagesse des Bouddhas — et la réalité de la forme et de la pensée des

(1) Chacun peut recevoir successivement ces deux enseignements.

(2) Ou plutôt états négatifs où on se borne à rejeter les erreurs, ce qui n'est qu'un préliminaire de l'éclairement.

(3) Tout être a une virtualité pour recevoir l'éclairement; doctrine admise par la secte Kegon et plus ou moins par les autres sectes et au summum par la secte Shingon.

êtres vivants formée des 6 éléments, aussi bien que de celles des Bouddhas (1).

Dans la désignation de Vajra-dhatu, élément du diamant,le dernier mot signifie à la fois : par sa qualité de résistance, l'indestructibilité de la vérité intérieure; et par sa force d'attaque, la force de la sagesse qui use les passions.

Par les mots Garbha-dhatu « élément matrice » ou « état de matrice », on assimile l'état des choses contenues dans le corps des êtres vivants à celui de l'enfant dans le sein de sa mère. Les deux parties (le Vajra-dathu et le Garba-dathu) forment originellement et substantiellement une unité : l'affirmation que chaque homme reconnaît l'origine de sa propre pensée et la constitution de son corps. Si on les sépare comme deux aspects différents d'une même chose : la première est la sagesse (ou connaissance) inséparable de la raison et *essentielle pour le salut individuel;* la seconde est la raison inséparable de la

(1) Le mandala ou cercle (ou plutôt circonférence) est une figure choisie pour indiquer la réunion parfaite des deux parties essentielles d'un tout, d'une continuité parfaite et absolument lié. Il représente aussi l'enchaînement et la révolution des causes et des effets par réciprocité, comme dans les douze nidanas. Hégel et les bouddhistes disent : tout effet est la cause de sa cause et toute cause l'effet de son effet (cela nous paraît contraire à la définition du mot loi dans les sciences) ; la série des causes et des effets que nous offre la nature des choses n'est pas une ligne droite se prolongeant à l'infini, mais une ligne qui se replie sur elle-même et revient à son point de départ, c'est-à-dire une circonférence, le mandala. Les Grecs avaient pris pour figurer l'éternité deux serpents se touchant à leurs extrémités, ou un serpent mordant sa queue.— Le mandala est cher aux écoles bouddhistes. — Selon Kant, il y a entre les effets et leurs causes, action réciproque et solidarité, ce qui exclut l'idée du fatum,

sagesse (la connaissance) et essentielle pour le salut d'autrui (1).

L'état non conditionné des 6 éléments consiste en ce que, étant les uns dans les autres, ils ne se contrarient pas, de même que les rayons d'une lampe ne s'interceptent pas les uns les autres. Les Bouddhas sont inclus dans l'univers et l'univers dans les Bouddhas.

Les 6 éléments des Bouddhas sont non conditionnés dans leur union avec ceux des êtres. D'où la conséquence : qu'il n'y a point d'êtres en dehors des Bouddhas, ni de Bouddhas en dehors des êtres.

Le propre du Garbha-dhâtu est d'accorder :

Grande méditation à la classe du Bouddha, grande sagesse à celle du Vajra (diamant), grande compassion à la classe du Padma (Lotus) (2).

La 1re classe correspond au Tathâgata-Mahavaïrocana (perfection de la connaissance); celle de Vajra, à la sagesse qui détruit toutes les passions, dans le monde des transmigrations; la classe de Lotus, à la compassion d'Avalokiteswara montrant qu'à l'intérieur des êtres, il y a une pure pensée originelle qui persiste, indélébile, inaltérable, dans le monde des

(1) Le Singon admet complètement la théorie catholique du salut d'autrui ou du rachat des péchés d'autrui par nos mérites. On sait que, d'après cette théorie, les pénitences ou mortifications qu'on s'impose à l'intention d'autrui comptent plus de mille fois autant que pour soi-même.

D'ailleurs tout le grand véhicule admet l'action et l'intervention incessantes des Bodhisattvas comme bienfaiteurs, intercesseurs et rédempteurs.

(2) C'est une classification des Bouddhas en 3 catégories dans chacune desquelles prédomine l'un des trois traits essentiels : grande méditation, grande sagesse (vajra), grande compassion (Lotus).

transmigrations, comme un Lotus dans la boue reste sans souillure.

Le Vajradhâtu expose les cinq espèces de sagesses (intelligences) (1) et établit cinq classes en ajoutant aux trois qui viennent d'être définies la classe de Ratna (bijou), et celle de Karma, l'accomplissement de toutes les œuvres. Pour la classe de Ratna, la vérité et le bonheur sans limites se trouvent dans la perfection libératrice du Bouddha.

On parvient à l'état de Bouddha par trois moyens : le premier, la raison complète; c'est savoir que l'essence du corps et de la pensée des êtres vivants est le Mandala, c'est le mandala des deux parties. Le corps de chair est la raison des cinq premiers éléments; c'est le Garbha-dhâtu (2); la pensée est la sagesse du 6e élément (connaissance), c'est le Vajra-dhâtu.

(1) La nomenclature bouddhique fait dans la division Vijnana (connaissance) cinq subdivisions ou sciences progressives ou états ascendants qui correspondent aux éléments plus ou moins subtils : la terre, l'eau, le feu, l'air, l'éther.

(2) C'est le mystère du corps. Le corps produit des sons, c'est le *mystère de la parole*, dont on ne peut séparer le *mystère de la pensée. Ces trois mystères*, essence de la Bhûta Tathàgata, existent dans tous les êtres animés et inanimés. Le souffle du vent dans les arbres, le ressac bruyant des vagues déferlant contre les rochers, l'homme qui meut ses mains et ses pieds soit en parlant, soit en silence, et cætera, tout celà est l'expression des trois mystères, la manifestation du Mahavairocana. La nature des trois mystères des êtres vivants et des Bouddhas est originellement la même. Bouddha l'apprend aux hommes ignorants pour qu'ils en fassent l'objet de leur méditation. Cette méditation étant celle du Bouddha, on peut dire que les trois mystères des êtres vivants égalent les trois mystères du Bouddha. Quand leurs pratiques sont fondues avec l'action du Bouddha et devenues égales aux trois mystères de Bouddha, c'est ce qu'on appelle : Union, Yoga. Comme la doctrine des trois mystères est comprise par les seuls Bouddhas, on lui donna le nom de Mysticisme.

La raison et la sagesse sont originellement comprises dans tout être. La virtualité qui est originellement complète dans le corps lui-même ne peut s'acquérir en dehors. Quoique les hommes ignorants ne possèdent pas cette raison (1), ils la conçoivent par le deuxième moyen :

2e moyen « la force persistante des Trois mystères »; elle rend manifeste le Mandala qui est complet dans le corps des êtres vivants.

3e moyen : c'est d'atteindre à l'origine de sa propre pensée en acquérant le Mandala, et ensuite à l'éclairement parfait après avoir parachevé la pratique des trois mystères.

Ces trois manières de devenir Bouddha ne diffèrent que comme exposés, en réalité elles sont une seule et unique manière.

Le Tathâgata Mahavairocana (identique au Butha Tathagata) est le principe primordial, l'essence de l'éclairement dans notre esprit, le moule qui pétrit l'infinité des saints et les fidèles innombrables.

Il est la grande Samadhi (contemplation) qui ne connaît plus d'obstacles, l'esprit même de l'Éclairement qui n'a pas été engendré (qui est de toute éternité). De lui procèdent les 37 vénérables, les Mantras des 9 assemblées, les 13 grandes assemblées, les 4 espèces de Mantras (le monde spirituel), les filets d'or magnifiques qui décorent le devaloka (monde des êtres qui ont un bon Karma).

(1) Cette raison ou idée rationnelle de la virtualité. (Ryaon Fujischina.)

Les actions merveilleuses des vertus de tous les êtres apparaissent clairement. Tous les êtres sont eux-mêmes l'essence pure de l'éclairement. Toutes les apparences sont elles-mêmes des états (modes) du roi de l'Éclairement.

Les 6 éléments dans leur ensemble se nomment la substance des Bouddhas. Les 4 espèces de Mantras sont des manifestations du Mahavairocana. L'accord des 3 mystères est leur action (effet). Les choses en tant que choses sont réelles; la multitude des apparences (phénomènes) et toutes les qualités (tous les modes) sont de nature identique et sont l'essence pure du Grand Éclairement (Mahavairocana).

Ce système est un *réalisme* panthéistique où le Mahavairocana est le principe de tout être. Il se rapproche beaucoup de Spinosa et des systèmes modernes qui voient tout en Dieu; Dieu est remplacé dans ce système par le Mahavairocana (comme il l'est par la Butha Tathagata dans les écoles Kengon et Tendaï); cependant, comme il admet la réalité des choses, il a encore plus d'analogie avec la théorie de Schopenhauer dont le principe universel,sous le nom de Vouloir, correspond au Mahavairocana.

3. *Rôle de la secte Shingon*

En conciliant le culte national avec le culte bouddhique et le patriotisme avec la religion nouvelle, le Singon rallia à celle-ci l'aristocratie militaire, la cour et la capitale. Ces concessions furent un chef-d'œuvre de dextérité théologique qui assura le

triomphe du bouddhisme sur le shintoïsme et le confucianisme et sa prédominance au Japon.

Le shingon s'est propagé jusque dans les classes les moins instruites, en se mettant à la portée de celles-ci.

Les mantras ou formules mystiques, prières ou dogmes qu'on lit ou récite sans les comprendre, sont écrits ou imprimés sur des bandes de papiers de 7 à 15 centimètres de longueur et de 4 à 6 centimètres de largeur et sont pour les adeptes ignorants de véritable amulettes. Cela forme le côté populaire de la secte et est tout à fait analogue à ce qui se passe au Thibet.

De même que les Lamas, les prêtres du singon prétendent que ces formules n'ont de valeur que si elles sont fournies et expliquées par eux-mêmes; et ils se mettent pour cela à la disposition de chacun.

A cause de son ancienneté sans doute, le shingon a beaucoup de cérémonies et d'objets qui font partie du culte. On ý retrouve même les traces du sacrifice védique.

Son panthéon comprend :

L'héritage mythologique du bouddhisme indien, c'est-à-dire les divinités hindoues, qui figurent dans les premiers écrits bouddhiques; des divinités sivaïstes; on sait les rapprochements fréquents du sivaïsme et du bouddhisme.

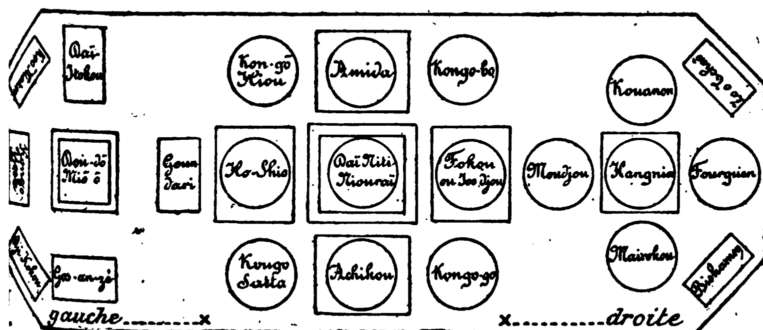
Les 8 régents ou gardiens des points cardinaux et les esprits des éléments, ceux-ci empruntés soit à la Chine, soit à l'âge divin du Japon, et les Dyani bouddhas et Dyani bodhisattvas ; parmi les derniers Maitréya bouddha;

Enfin les dieux les plus populaires du Japon dont quelques-uns ont été transformés en personnages bouddhiques; par exemple Amaterassu en Kwanon soit Avalokétèssouara.

On peut se faire de ce panthéon une idée presque suffisante au musée Guimet, où il occupe une très grande place. On y remarque la copie réduite du Mandala (ensemble de divinités ou personnages) du temple de Toodji à Kioto exécutée fidèlement pour M. Émile Guimet par. le sculpteur japonais Yamamoto. L'original établi par Kooboô Daïshi est une réduction du Mandala Singon des Chinois qui contient soixante et un personnages au lieu de vingt-trois qui figurent seulement au Mandala japonais.

En voici le plan emprunté au guide du Musée Guimet par M. de Milloué.

MANDALA DU TEMPLE DE TOODJI A KIOTO



3 groupes : du milieu, de droite et de gauche.
Groupe du milieu.
Au centre; Daï Niti Niouraï, Addibuddha, Vairot-

chana, le Bouddha suprême et éternel — autour de lui :

1° ses émanations du 1er degré; Achikou la Foi, Ho-Shio perfection de conduite, Amida enseignement et direction, Fokou ou Joo djou Cakyamouni amour du prochain et charité.

2° Aux angles, entre les 4 dernières, ses émanations du 2e degré : Kongo-Satta, Kongo-go, Kongo-bo et Kon-gô Hiou.

Groupe de droite, représente les transformations du groupe central en Bodhisattvas qui amènent les hommes au bien par la persuasion : HANGNIA le Dharma; Mairokou Maitréya, le Bouddha futur ; Kouanon, la pitié ; Moudjou, la science ; Fourguen, la piété.

Le groupe de gauche se compose de transformations des Bodhisattvas précédents en démons chargés de réduire par la frayeur des châtiments de la vie future et par de mauvais traitements en cette vie, les êtres rebelles, aux enseignements des Bodhisattvas. Ils émanent respectivement, savoir : Dou-dô Miô ô de Daï-Niti ; Gos-an-zé, de Fo-Kou ou Djoô-djou ; Daï-Itokou monté sur un taureau vert, d'Amîta ; Kongo-Yosa d'Ashikou et Goundari de Hosio. On voit qu'ils sont les adjuvants et non les ennemis des Bodhisattvas.

Aux angles de l'autel sont les quatre gardiens des points cardinaux, les Maharadjas : BISHAMON (E.) figure bleue ; Koô Makou, Sud ; Dji Kokou Ouest, figure verte ; Zo o Tchoô (Nord) figure couleur de chair. Ce détail nous fait voir que l'axe longitudinal du Mandala est orienté SO-NE.

Esotérisme.

La secte Shingon, des Mantras ou vraies paroles ésotériques représente, avec la secte Nithiren, l'ésotérisme au Japon ; ces deux sectes ont des pratiques et un mysticisme dérivés du Yoga.

Comme nous ne pouvons passer sous silence ce qui a été dans ces dernières années publié sur le bouddhisme ésotérique, c'est ici le lieu d'en parler.

Nous nous arrêterons sur le livre qui nous paraît pouvoir, par ses correspondances et ses contrastes, jeter le plus de lumière sur les théories des écoles japonaises exposées ici. Ce n'est point celui que son titre semble nous désigner : le bouddhisme ésotérique de M. Sinett ; nous en citerons seulement un court extrait, parce que cet auteur a, selon nous, exposé, non l'ésotérisme bouddhique réellement historique, mais un ésotérisme à l'usage de sa conception du bouddhisme ou de l'ésotérisme de l'avenir, conception qui est un alliage du bouddhisme, du gnosticisme et de la kabale avec les pratiques ou sciences occultes de l'hypnotisme et du spiritisme. Nous ne contestons ni l'intérêt ni la portée de cette théosophie, mais elle sort de notre cadre.

Nous atteindrons mieux notre but en citant presque textuellement quelques pages très substantielles de la *Science occulte* de Papus, 205 à 220, Constitution du microcosme. L'auteur ne la présente point, il est vrai, comme un document bouddhique ; c'est une théorie qu'il a, ou créée ou digérée ; mais ses explications

scientifiques éclaircissent et fixent le sens qu'il faut attribuer à la terminologie bouddhique sur l'homme et en comblent les lacunes. Nous faisons d'ailleurs nos réserves sur certains points.

Au préalable, nous rappellerons combien la conception ternaire est familière et chère aux Indiens. Ils ont la Triade divine, la Triade humaine (du Sankya), la triple douleur du monde, le credo bouddhique aux trois joyaux, les trois corps du Bouddha. Ils affectionnent aussi le nombre 7 et ses combinaisons et ils y ramènent autant qu'ils peuvent leurs divisions, au risque d'en gâter l'ordre naturel par cette sujétion. C'est aussi un nombre sacré pour les Occultistes de toute époque.

Constitution du Microcosme

L'homme peut être considéré comme composé essentiellement de trois principes : le corps, la vie, la volonté ; ou le corps, l'esprit et l'âme, suivant les écoles.

Les trois principes de l'homme obéissent à la même loi et peuvent être décomposés en plusieurs principes. La division de l'homme en sept principes éclaire d'un jour tout nouveau certaines questions d'anthropologie, de psychologie et de religion. Le Corps, la vie et l'esprit, anatomiquement générés par le Ventre, la Poitrine et la Tête, représentent en somme un même principe, diversement évolué.

Toutes les fonctions destinées à l'entretien du corps physique et à la production des forces nerveuses

obéissent à une loi unique et fondamentale, la loi de circulation.

Corps physique

Le résultat du travail du Ventre, c'est la matière du Corps.

1o Rupa.

Cette matière ne sert qu'à une chose: *à supporter la force amenée de l'extérieur directement,* par le travail de *la poitrine.* Le résultat de ce travail de la poitrine (circulation du sang), c'est la production de deux nouvelles forces.

2o *La Vitalité,* combinaison de la vie avec le corps matériel.

3o *Le corps astral,* la portion la plus élevée de la production corporelle, *la force nerveuse* courant dans l'organisme, susceptible de se condenser, mais aussi de se dilater tellement qu'elle *peut sortir hors de l'être humain;* spiritualisation de la vie, servant de support à l'âme.

De la Constitution du corps physique

1. Partie matérielle du corps se renouvelant par les fonctions diverses exercées par le Ventre, charriée par le liquor du sang; c'est *le corps* matériel, la matière du corps physique; le 1er principe Rupa.

2. Partie médiatrice du corps (1). — Combinaison du corps. — Combinaison du corps matériel avec le principe immédiatement supérieur. — Vie propre des cellules organiques.

C'est *la Vitalité ;* la vie du corps physique, le 2e principe *Jiva.*

3. Partie animatrice du corps. — Spiritualisation du sang sous l'influence du système nerveux de la vie végétative. — Élément localisé dans les ganglions du grand sympathique et *qui peut sortir hors du corps physique.* — Élément se renouvelant matériellement grâce aux fonctions exercées dans la poitrine.

C'est le *corps astral,* chaîne du corps physique, le 3e principe Linga Sharira.

Le Corps astral

Le corps astral, produit ultime de la poitrine, sert de support à quelque chose qui vient directement de l'extérieur, mais dans un plan différent du plan matériel ; cette chose est ce qui fait que nous éprouvons l'amour ou la haine et que nous sommes passionnés. Cet élément nouveau localisé, non plus dans le ganglion, mais dans les plexus (réunion de ganglions) voisins du cœur, c'est le 4e principe, *l'âme animale, Kama Rupa,* c'est là que siège *l'instinct.*

(1) Nous n'admettons ni ne repoussons cette opinion de l'auteur ; le lecteur pourra suspendre son jugement à l'égard de ce que celui-ci appelle *les parties médiatrices.*

Ce principe est plus développé chez les animaux que chez l'homme, plus chez l'homme non cultivé que chez l'homme instruit.

L'anatomie comparée vient encore nous démontrer la réalité de ceci par le nombre des ganglions abdominaux et thoraciques qui forment les véritables cerveaux des animaux inférieurs, surtout des insectes.

Le corps astral est donc l'intermédiaire entre deux mondes différents ; c'est bien l'élément le plus élevé du corps physique, l'âme du corps physique : mais en même temps, c'est l'élément le plus inférieur de la vie proprement dite ; c'est le corps de la vie, la matière du corps vital. Ce 3e principe est commun aux deux mondes, celui de la matière et celui de la vie.

L'âme animale constitue l'élément central de l'être, l'origine de son égoïsme et de ses passions.

L'étude de l'évolution du système nerveux à travers l'espèce animale, nous montre un fait bien curieux. Le système nerveux est d'abord représenté par un simple filet dans les êtres inférieurs (Ex. : le Tænia). A ce moment, des sept principes, les trois premiers, déjà définis, sont seuls développés, et ils appartiennent au monde physique, y compris les rudiments du corps astral ; les autres sont en germe.

Si l'on monte dans la série animale, on voit ce filet nerveux présenter, le long de son parcours, quelques ganglions. Le corps astral est alors plus développé, les ganglions peuvent être considérés théori

quement comme produits par le repliement du filet nerveux sur lui-même.

Chez les insectes, les ganglions réunis forment deux couronnes, une thoracique, l'autre abdominale. Il y a donc réunion de ganglions, c. a. d. plexus et par suite développement du 4e principe, l'origine de l'instinct : *l'âme animale* (Kama rupa).

Ces êtres appartiennent donc presque exclusivement au monde austral.

Cependant on voit une petite masse ganglionaire qui pointe à la partie supérieure de l'animal ; dans la tête. Ceci indique que le 5e principe est là en germe.

Ce 5e principe est celui qui se développe en même temps que le cerveau, le principe caractéristique de l'être humain, celui de l'intellectualité dans tous ses ordres ; *l'âme humaine*, Manas. (C'est presque exactement le point de vue des écoles indiennes.)

Le fluide nerveux constituant le corps astral, après s'être condensé sur lui-même dans les plexus pour recevoir le principe de l'instinct, se spiritualise dans le cerveau pour recevoir le principe de l'intelligence.

Ce qui concerne le corps astral se résume ainsi :

Constitution du Corps astral

3. Partie matérielle du corps astral localisée dans les ganglions du grand sympathique. — Support des principes suivants. — Élément commun au monde précédent (physique) et à celui-ci (astral).

Le corps astral — la matière du corps astral — Le 3e principe : *Linga Sharira.*

4. Partie médiatrice du corps astral. — Combinaison du corps astral avec le principe immédiatement supérieur. — Vie propre du corps astral. — Élément localisé dans les plexus du grand sympathique. — Origine de l'instinct et des passions.

L'âme animale. — La vie du corps astral. — 4e principe : *Kama Rupa.*

5. Partie animatrice du corps astral. — Spiritualisation du système nerveux conscient. — Élément localisé dans les ganglions du cerveau (circonvolutions cérébrales). — Siège de l'intelligence et de la mémoire. — Élément se renouvelant matériellement grâce aux fonctions de la tête.

L'âme humaine. — L'âme du corps astral. — 5e principe : *Manas.*

Corps psychique

Le 5e principe, l'âme humaine, est commun au corps astral et au corps psychique ; supérieur pour celui-là, inférieur pour celui-ci. C'est toujours l'idée de l'absorption des séries inférieures par les séries supérieures ; le père, roi chez lui, est sujet du gouvernement.

Les circonvolutions moyennes du cerveau servent bien de moyen de manifestation à l'intellectualité, mais les circonvolutions supérieures servent de

moyen de manifestation à une faculté bien plus élevée, celle qui causera l'élévation de la vie psychique de l'être: *La moralité ou l'âme spirituelle, Buddhi* (1), le 6e principe, la vie réelle de l'être psychique.

Ce 6e principe, est-il utile de le dire ? est à peine développé dans les races humaines actuelles; il en est de même du suivant :

Au-dessus de tous ces principes et les dominant tous se trouve le germe *de divinité* que chaque homme peut développer et qui le conduirait au Nirvana de suite :

L'âme divine (2). — Atma le 7e principe. — L'esprit.

Mais cet esprit *n'entre jamais complètement* dans l'être. Il reste au-dessus de lui et constitue son *higher self, son idéal, son dieu,* ainsi que l'a vu M. Sinnett.

Si nous voulons donc figurer la place occupée par nos trois principes capitaux, nous placerons : le principe 1, le Corps dans *le Ventre ;* le principe *4,* la Vie, dans *la Poitrine;* et le principe 7, l'Esprit (tel que l'envisagent les Spiritistes), au *dessus de la tête.*

(1) Pour les Indiens, la Buddhi est : la connaissance, l'éclairement, non la moralité. Celle-ci est représentée par le Karma. On ne peut dire que ce principe n'est qu'à l'état rudimentaire ; la compassion bouddhique, la charité chrétienne, l'humanisme moderne, l'ont développé largement.

(2) Cette conception correspond à l'âme universelle des Brahmes et aussi, si l'on veut, aux devas indiens qui occupent les paradis brahmaniques et bouddhiques ; ici elle paraît présentée comme la base du Spiritisme.

Constitution du corps psychique (l'Esprit)

5. Partie inférieure du corps psychique. — Élément localisé dans le cerveau. — Siège de l'intellectualité. — Intermédiaire entre le monde précédent (astral) et celui-ci (psychique). — Support des principes supérieurs.

L'âme humaine. — La matière du corps psychique. — 5e principe : *Manas.*

6. Partie médiatrice. — Combinaison de l'âme humaine avec le 7e principe. — Influence partielle de ce 7e principe sur le 5e élément localisé dans quelques cellules nerveuses supérieures. — En germe seulement dans les races actuelles. — Siège de l'inspiration, de la double vue consciente (prophétie) et de la moralité.

Ame angélique ou âme spirituelle. Vie du corps psychique. 6e principe : *Buddhi.*

7. Partie animatrice du corps psychique. — Spiritualisation des forces humaines sous l'influence du Verbe divin. — Élément non localisé en l'homme. — Principe du Nirvana et de l'immortalité définitive.

L'Ame divine (l'Esprit). — L'âme du corps psychique.

7e principe : Atma.

RÉSUMÉ DES SEPT PRINCIPES DE L'HOMME

(Par Papus)

7. L'ESPRIT (*Inspiration*) Corps psychique	7.	Ame divine. Atma.	Ame du corps psychique.
	6.	Ame angélique. Buddhi.	Vie du corps psychique.
	5	L'Ame humaine	Matière du corps psychique.
4. LA VIE (*Passion*) Corps astral		Manas.	Ame du corps astral.
	4.	L'Ame animale. Kama Rupa.	Vie du corps astral.
	3	Le corps astral	Matière du corps astral.
1. LE CORPS (*Besoins*) Corps physique		Linga Sharira.	Ame du corps physique.
	2.	La Vitalité. Jiva.	Vie du corps physique.
	1.	Le Corps. Rupa.	Matière du corps physique.

Sinnett. Le Bouddhisme ésotérique

Pour donner une idée claire et simultanée des enseignements du bouddhisme ésotérique sur la constitution de l'Univers, sur celle de l'Homme et ses états spirituels pendant et après la vie terrestre, M. Sinnett a dressé, d'après les indications de l'un des chefs spirituels de la société philosophique de Madras, le tableau suivant.

Constitution de l'Homme

	Français	S'anscrit.
1.	Le corps	Rupa.
2.	Le principe de vie vitalité	Jivatna.
3.	Le corps astral	Linga Sharira.
4.	L'âme animale ou volonté (le Ego)	Kama Rupa.
5.	L'âme humaine ou intellect	Manas.
6.	L'âme spirituelle	Buddhi.
7.	L'esprit divin	Atma.

Constitution de l'Univers

1.	Terre ou matière	Prakriti.
2.	Esprit universel vivifiant,	Purusha.
3.	Atmosphère astrale ou cosmique	Akasa.
4.	Volonté cosmique	Vach.
5.	Lumière australe ou illusion universelle	Yajna.
6.	Intellect universel	Narayana.
7.	Esprit latent	Swayambu.

Les principes sont énumérés en commençant par l'extérieur et en allant vers l'intérieur, le premier n'étant que l'extérieur de l'enveloppe qui contient dans l'intérieur les sept autres.

Pour la constitution de l'homme, on a, par ce qui précède, une idée approchée des sept principes. Pour la constitution de l'univers, nous l'avons exposée dans les Cosmogonies brahmaniques et bouddhiques qui se ressemblent beaucoup. Comme ces Cosmogonies, les hypothèses cosmiques des modernes Théosophes ont leur place naturelle à la suite des Pouranas dont il est intéressant de les rapprocher. (Voir l'Inde après le Bouddha.)

CHAPITRE VIII

Secte Zen ou de la contemplation

Chaîne de la secte

INDE. — La secte Zen (abréviation du mot sanscrit Dhyana, contemplation) est la grande école indienne des Yogatchéria dont nous avons exposé l'origine et le développement au chapitre III du livre VII de « l'Inde avec le Bouddha ». Elle prétend remonter à Baghavat, qui ayant réuni une assemblée, au lieu de prêcher, se borna à dire à Kacyapa : « J'ai la merveilleuse pensée du Nirvana, la clef de la loi juste que je désire te transmettre. *On la nomme la doctrine de la pensée transmise par la pensée* (sans paroles). » Kacyapa, le premier patriarche, la transmit de la même manière à Ananda; celui-ci à un troisième patriarche; et ainsi de suite jusqu'à Bodhi-darma, le vingt-huitième patriarche.

CHINE. — Ainsi que nous l'avons déjà vu, Boddhidharma vint en Chine (520) et s'efforça de transmettre à l'empereur Vu *la clef de la pensée de Bouddha;* n'y ayant point réussi, il dut choisir pour chef de l'école en Chine, un maître chinois qui luimême la transmit à un second et ainsi de suite jusqu'au sixième.

A celui-ci la secte se divisa en deux branches : celle du midi et celle du nord.

Japon. — Les maîtres Danjo et Danky importèrent la branche du nord au Japon où elle se ramifia en trois écoles : Rinzaï la plus ancienne, Soto-to la principale et Obak ou la plus récente, qui n'a que peu d'adeptes.

Doctrine de la secte

L'enseignement de la secte est celui *de la soudaineté* défini à l'exposé de la secte Kégon. Il se résume dans cette proposition :

« Lorsque écartant toute autre pratique, toute « considération de ce qui a été ou peut être regardé « comme matière ou esprit, bien ou mal, passion ou « sans passion, être ou non être, l'esprit d'une per- « sonne voit exclusivement sa nature propre, cette « nature originelle étant pure, il consomme par là « même la bodhification. »

Le principe de la doctrine est donc de retrouver (saisir, reconnaître) sa propre pensée en soi-même, si on en saisit bien la nature, on voit qu'elle est originellement pure ; il n'y a donc point lieu d'éteindre les passions et de chercher aucune bodhi (1).

La vraie pratique est le rejet de toute pratique autre que celle de sa propre pensée qui est la vérité.

(1) C'est sur ce raisonnement ou principe que se fondent les écoles qui affirment que le Sansara (monde de la passion et de la transmigration) et le Nirvana (le calme, l'affranchissement de tous liens) se confondent et ne font qu'un. C'est la transmutation réciproque de Nivriti et Prakriti.

Quand on ne réfléchit pas à la distinction du bien et du mal, la pensée originelle se produit; c'est la pensée dégagée de toute diversité (1), bien qu'elle ne soit pas inactive comme la pierre et le bois; c'est, en langage bouddhique, « la pensée du néant sans aucun attachement » ou bien « l'état de la définition bien comprise » dans lequel se produit la raison du néant, l'illumination complète, par l'intuition de la nature de sa propre pensée et la bodhification.

(1) De tout mélange à sa pureté ou essence originelle.

CHAPITRE IX

Secte de Nithi-ren

Chaîne de la secte

Cette secte peut être considérée comme exclusivement japonaise. Sa doctrine est un développement du Lotus de la bonne loi (Hokké) différent de celui de la secte Tendaï, et qui a été élaboré et enseigné au Japon par Nithi-ren.

Afin de lui conquérir autorité, celui-ci s'est donné pour une incarnation de Vicishtacaritra, disciple de Cahyamouni mentionné dans le chapitre du Hokké sur la force transcendente du Tathagata, comme ayant reçu l'instruction spéciale de ce dernier.

Tout à l'opposé des maîtres qui enseignaient le chemin court (la voie facile et rapide), Nithi-ren s'appuya sur l'étude et les livres, comme on le voit par son acte de foi : « Gloire au livre de la Loi qui apporte le salut » ou bien « Salut au véritable chemin de la délivrance, fleur de la doctrine ! »

Nithi-ren éleva un grand nombre de temples, prêchant avec une ardeur extrême et attaquant les autres sectes si violemment qu'il fut condamné à mort. Gracié, il mourut à Pkégami, près de Kasantaki station de la ligne ferrée de Yokahama à Tokio; on trouve encore aujourd'hui dans cette localité des temples

magnifiques ainsi que des bosquets et cimetières superbes.

La secte s'appelle encore secte Hokké ou le Hokké (Lotus de la bonne loi); ses sutras fondamentaux et commentaires sont :

Le Lotus de la bonne loi traduit en chinois par Kumajariva vers l'an 400;

L'Amitârtha sutra; ou l'introduction au précédent, traduit en chinois vers l'an 480.

La Samantabhadra dyana-Sutra (contemplation de), conclusion du Hokké traduit à peu près vers la même époque.

Le commentaire sur le Hokké, en dix livres, par Nithi-Ren, et la *décision orale*, deux livres contenant la prédication de Nithi-ren recueillie par son disciple principal Nilhi-ko.

Doctrine

L'école distingue deux états de Bouddha, *l'antérieur* et le *terrestre*. Le premier c'est la connaissance antérieure qu'avait de toute éternité le Bouddha avant sa venue en ce monde, *le terrestre* c'est la connaissance *acquise* de Bouddha vivant en ce monde.

Ainsi que nous l'avons vu (1) le Lotus de la bonne loi fait dire à Cahyamouni :

« Il n'y a que l'unique véhicule; les Çravakas et les Pratyékabauddhas sont aussi du grand véhicule et peuvent tous devenir Bouddhas; il en est de même

(1) Voir l'Inde après le Bouddha, livre IV, chapitre V.

des Tchantis (infidèles) et des femmes. Tous les états des êtres vivants possèdent la nature de Bouddha et peuvent par conséquent obtenir l'éclairement. »

L'école explique qu'après avoir atteint dans sa vie l'état de Bouddha terrestre, Cakiamouni éclairé par la Bodhi a conçu qu'il a été antérieurement le Bouddha, le maître du Dharma (la doctrine) depuis des temps infinis. Tous les Bouddhas des dix pays et des trois temps n'en font qu'un, le Bouddha éternel *et le maître de l'univers* (1). On ajoute :

Lorsqu'il prêcha le Lotus de la bonne loi, c'est-à-dire longtemps après sa vie terrestre, Çakiamouni manifesta son « Illumination antérieure » qui ne peut se réveler sans l'illumination terrestre. *L'état terrestre* est éclairé inversement par *l'état antérieur.*

Ces deux états, quoique différents, ne font qu'un (2).

En voyant un seul Bouddha, nous voyons tous les Bouddhas et reconnaissons que nous sommes nous-mêmes des Bouddhas.

Tous les Bouddhas terrestres sont comme des

(1) Cette qualification « Maître de l'univers », rappelle l'Adi-bouddha du Népaul.

(2) Cette identité de l'un et du multiple qui se conçoit ici, bien qu'elle ne puisse se démontrer, ressemble singulièrement au Mystère de la Sainte-Trinité qu'on a aussi très bien expliqué. On peut en dire sinon autant, au moins quelque chose d'approchant, des mystères de la Bhuta Tathagata, du Mahaivairocana, des corps du Bouddha et des Nirvana, qui sont le fonds des doctrines du Madakyana et du Mahayana.

images d'une même personne réfléchies mille fois; le Bouddha antérieur est cette personne.

On appelle Période du dernier jour de la Loi, le temps fixé pour la transmission spéciale de la doctrine définitive du Hokké; cette doctrine montre la source première de tous les êtres vivants et l'état réel d'illumination des Bouddhas qui ont paru, paraissent et paraîtront dans les trois temps; elle fait voir aussi que tous les Dharmas (manières de formuler la loi) sont bons.

Les trois grandes lois ésotériques.

Le chapitre du Hokké sur la durée de la vie du Tathagata affirme la permanence des trois corps du Bouddha : le corps spirituel, le corps de la béatitude et celui de transformation.

Cette persistance est appelée : le pouvoir surnaturel du mystère du Tathâgata.

Le Dharma-Kaya « corps de la loi » est une sorte d'essence éthérée, d'une nature au plus haut point subtile (presque spirituelle) et coextensive avec l'espace. On croyait cette essence éternelle et, après la mort du Bouddha, elle était représentée par la loi ou la doctrine (Darma) qu'il enseignait. L'idée paraît avoir été empruntée au Brahma, l'essence spirituelle universelle du Brahmanisme.

Le second corps, le Sambhoga Kaya « le corps de la béatitude qui a conscience d'elle-même » est d'une nature moins éthérée et plus matérielle que celle du précédent. Il correspond dans le Brahmanisme au corps intermédiaire (appartenant aux esprits séparés du corps) appellé Bogha-deha qui est d'une

nature éthérée, quoique composé de particules matérielles assez grosses pour être capables d'éprouver plaisir ou douleur (observons qu'un point essentiel de la doctrine hindoue de la transmigration est qu'une âme « sans corps » est incapable d'éprouver ni délices dans le ciel ni souffrances dans l'enfer).

Le troisième corps est le Nirmâya Kaya, « corps des formes et transformations visibles » c'est-à-dire les différentes formes matérielles dans lesquelles chaque Bouddha qui existe comme essence invisible et éternelle, se manifeste sur la terre ou ailleurs pour la propagation de la vraie Doctrine. Il correspond dans le Brahmanisme au troisième corps terrestre grossier.

La permanence des trois corps de Bouddha est appelée « le pouvoir surnaturel du Mystère de Tathagata.

De là viennent les noms des trois grandes lois ésotériques « l'objet du Culte », « le titre du Sutra » et l'Estrade pour s'instruire des préceptes moraux », lesquels appartiennent tous au système relatif à l'état antérieur.

Le « Titre du Sutra » Le lotus de la bonne Loi, concentre en lui (contient implicitement) la substance de ces trois lois.

Nous rappelons à notre pensée l'objet du culte; nous récitons le titre du Sutra et nous surveillons notre corps, comme étant l'estrade des préceptes moraux.

§ 1. *L'objet du culte*

1° L'objet du culte de l'état antérieur est le grand Mandala du corps mystique du Bouddha antérieur. Il comprend tout ce qui constitue les trois corps et les *actions* (1) de ce Bouddha.

La vertu et la science de tous les saints et les sages de tous les pays et de tous les temps sont le produit de son pouvoir surnaturel. Il réside en même temps dans toutes les régions des dix points (de l'univers). Delivré de la naissance et de la mort depuis des temps infinis, il est le Bouddha éternel; en style bouddhique, le Bouddha antérieur des trois corps qui n'agit point (2).

(1) Le corps spirituel du Bouddha (antérieur) est constitué par les cinq éléments du Dharmadattu (la terre et autres) des dix points (de l'univers); le corps *de la Béatitude* par les cinq agrégats du même ; le corps de transformation par les six organes de tous les êtres vivants.

Les trois actions du corps, de la parole, de la pensée et les quatre positions ou situations principales (de marche, de station, assise et couchée) communes aux êtres vivants, sont les actions du Bouddha antérieur.

(2) Nous sommes aussi ce Bouddha ; on en donne l'explication suivante qui est aussi le procédé de la méditation sur l'objet du culte : le Dharma-dhatu (état de manifestation) des dix points est tout entier la substance de notre corps ; nous sommes les facteurs ou la cause de tous les êtres vivants des trois mondes ; en dehors de notre pensée, il n'y a rien ; notre corps est l'origine de tous les dharmas.

Ceux-ci sont donc une image, reflet de notre pensée, et l'objet du culte des dix mondes est la forme de notre corps.

§ 2. *Titre du Sutra*

Les fidèles doivent croire (sans comprendre) qu'il contient : l'essence du Sutra entier et toutes les prédications du Bouddha, le principe de tous les Dharmas (énumérés plus haut) et tout ce qui vient d'être dit sur l'état antérieur du Bouddha et la vertu de son Illumination. Cela est inexplicable et inconcevable et n'est pas compris même par les Bouddhas terrestres.

En ajoutant deux mots au titre du Sutra on a la prière : « Adoration au Sutra du Lotus de la bonne Loi! » par laquelle nous nous plions à la bonne Loi du cœur avec le cœur de la bonne Loi (phraséologie bouddhique).

§ 3. *L'estrade*

Estrade (pour recevoir le Çila) de la doctrine relative à l'état intérieur.

Dans cet enseignement, il y a le premier, Çila (1), vrai qui est observé constamment par le Bouddha. L'estrade est le trône de l'illumination où s'accomplit la cérémonie pour recevoir l'instruction du Çila. La substance de ce Çila est le titre « Sutra du Lotus de la bonne Loi. » Celui qui croit en ce titre et l'observe,

(1) Se reporter pour le Çila à la secte du Vinaia, où il est déjà question de la plate-forme ou estrade.

observe aussi cet excellent Çila. Le lieu où les fidèles l'observent est « La terre pure de la lumière calme ».

La règle de la méditation est formulée ainsi :

Nous devons avoir toujours présent à l'esprit : que notre propre corps est le Bouddha intérieur, notre pensée la bonne Loi, notre demeure la Terre pure de la lumière calme, et que nous devons demeurer dans le Dharma-dhâtu (état spirituel) de notre pensée.

Les trois grandes lois ésotériques représentent dans le système Hokké les trois instructions qui sont la base commune de la pratique de toutes les sectes bouddhiques. L'estrade est l'Instruction de la *moralité supérieure*, la méditation sur l'objet du culte et sur la bonne Loi est l'Instruction de la *pensée* (ou méditation) *supérieure*. La répétition du titre du Sutra, titre qui contient la science de tous les Bouddhas, est l'Instruction du sentier supérieur.

La secte Ho-Ké professe le recours (le credo) aux Trois Joyaux : Bouddha, Dharma (la loi ou doctrine) et la Sangha (pl).Dans les Mandaras (petits temples ou chapelles de la secte,) le Dharma (la Loi) qui est l'essence de cette trinité est représenté par une tablette portant la formule « Adoration au Lotus de la bonne Loi », placée entre deux personnages assis, l'un à droite, le Bouddha éternel, et l'autre le Çakiamouni le Bouddha terrestre, personnification de la Sangha dont il est le chef; les Bouddhas humains ou terrestres ne sont que des précepteurs ou réformateurs des êtres.

Cette conception révèle dans le fondateur de la

secte et ses successeurs une grande hauteur de philosophie morale et religieuse. En langage moderne, elle pourrait se traduire par : Le devoir (l'impératif catégorique), correspondant au Dharma Loi;

Dieu couronnement de la morale (1);

Le corps des fidèles avec son chef spirituel actuel ou historique.

La secte représente d'ailleurs le terme de l'évolution qui pour tous les Bouddhistes éclairés du Nord, depuis le Nepaul jusqu'à la Corée, s'est faite dans les rôles attribués successivement à chacun des trois Joyaux du Refuge, évolution qu'Eitel nous explique ainsi :

Après qu'on eût imaginé au Nepaul et admis en Chine et au Thibet une triple forme d'existence pour chaque Bouddha, la terrestre (Manuchi Bouddha), la céleste (Dyani Bouddhas) et le reflet de cette dernière (Dyani Bodhisattvas), le Bouddhisme du Nord, se fondant sur ce que l'intelligence, la Bodhi est le caractère fondamental du Bouddha, distingua en lui : l'essence, le reflet (rayonnement) et l'application pratique de son intelligence. Alors Çakyamouni fut considéré comme la personne intelligence; sa loi ou la religion établie par lui comme son reflet, et l'instrument d'application pratique des deux fut la Sangha, l'Assemblée, le corps religieux.

(1) Le Bouddha éternel de la compassion diffère très peu du Dieu personnel au moins des chrétiens, si ce n'est des sémites juifs et musulmans. Encore trouve-t-on dans la Bible constamment la qualification de *miserator et justus* appliquée à Dieu, et dans l'Islam, la fameuse formule : Dieu est grand et *miséricordieux*.

Plus tard, à chacun des trois Joyaux on attribua une personnalité et un nom; Bouddha garda celui de Çakyamouni, Dharma prit celui de Vairôtchana et l'Assemblée celui de Lôchana. Mais ces trois personnes furent considérées comme ayant même essence et même substance de manière à ne former qu'une seule personne.

C'était là une transformation théistique très opposée à l'esprit primitif du Bouddhisme. Aussi elle provoqua une réaction qui donna la première place au Dharma (ou aux Dharmas, comme nous l'avons vu) et le posa comme une entité indépendante (un être absolu), principe spirituel et matériel de l'univers. De Dharma on fit émaner Bouddha, énergie créatrice qui, en conjonction avec Dharma, produisit le troisième Joyau, la Sangha, le Soleil ou foyer de toute vie ou existence actuelle.

Base impersonnelle de cette trinité (comme le Brahma impersonnel), le Dharma fut, par un progrès ultérieur, identifié avec Pradjna, c'est-à-dire la plus haute vertu dans le système moral du Bouddhisme et le moyen le plus puissant pour obtenir le Nirvana, et qui consiste à se séparer volontairement du monde du changement et du phénomène pour se concentrer dans l'abstraction.

Naturellement alors le Dharma tint la tête comme premier principe abstrait, Bouddha ne fut plus qu'un simple phénomène, et la Sangha seulement une idée.

Telle paraît être la doctrine dominante de la secte Hokké; elle pourrait s'allier à la philosophie de l'Occident.

La secte de Nithi-ren eut beaucoup de succès à cause de l'ardeur et sans doute aussi de la valeur morale et philosophique de ses convictions; aussi parce qu'elle réclamait pour elle-même le monopole du patriotisme.

Elle fut très persécutrice et très persécutée; elle compte beaucoup de grands esprits et de martyrs.

Elle se prête évidemment à un grand développement de ferveur religieuse par une vie d'étude en même temps que d'activité bienfaisante et de prosélytisme.

Les religieux observent le célibat et l'abstinence de ce qui a eu vie. Ils pratiquent avec assiduité la confession (admise au moins en principe par tous les bouddhistes).

Ils ont à un haut degré l'orgueil sectaire. Ils sont passionnés pour la controverse, même injurieuse. C'est encore aujourd'hui la plus vivace parmi les sectes du chemin saint qui n'ont pas fait de sacrifices de doctrine à la faveur du peuple ou des grands; c'est celle où le culte a le plus de cérémonies.

La secte a beaucoup de livres qui lui sont propres; une partie est consacrée aux charmes et à des talismans ou amulettes; elle a aussi des pèlerinages très fréquentés et des adeptes exaltés. Ceux-ci, dans des fêtes bruyantes jusqu'à assourdir, se montent à un degré d'excitation qui va jusqu'au délire et à la mort, et se livrent à des actes sauvages. C'est sans doute une branche mystique comme les Aïssaoua en Algérie.

C'est à cette secte qu'appartenait Kito Kiyamasu, le sanglant persécuteur des chrétiens au XVI[e] siècle, le

vir ter detestandus des jésuites, que le Bouddhisme a canonisé.

Dans les campagnes, les adeptes se montrent toujours aussi violents contre les autres sectes et aussi exaltés; mais, dans les villes, ils sont plus tolérants et plus calmes. Le dernier grand prêtre du Nithi-ren a envoyé une instruction circulaire, sorte de mandement, pour recommander la modération.

CHAPITRE X

Secte Jodo, de la Terre pure

§ 1. *Chaîne de la secte*

Dans l'Inde. — Toutes les sectes de la Terre pure ont pour commune origine le « Sukavati-Vyuna », qui paraît fort ancien, puisqu'il a été écrit en sanscrit ; on ne possède qu'une partie de l'original sanscrit, mais on espère retrouver le reste (1).

Acvaghosha (Ier siècle), qu'on considère comme le premier patriarche de la doctrine de la Terre pure, cite un sutra que l'on croit être le Sukhavati-Yuna, appelé aussi « *le grand Amitayus sutra*, parce qu'il est en deux livres. C'est l'histoire du Tathâgata Amitabha depuis le temps immémorial où il commença à se sentir virtuellement un Bouddha, jusqu'à celui de sa résidence actuelle dans le Suckahvati, où il reçoit tous les êtres vivants qui viennent de tous côtés pour

(1) Comme la secte Sin-Shiou de la Terre pure constitue à elle seule la partie de beaucoup la plus nombreuse du Bouddhisme japonais, et presque une religion officielle, nous donnons à la fin de ce chapitre ce qui a été traduit du Sukhavati-Vyuna sanscrit, en remplaçant le reste par la description du Suckavati de Koumajarwa, traduction chinoise.

s'élever de l'ignorance à l'éclairement. Il est considéré comme le premier livre sacré de la secte.

Il fût traduit en chinois, au milieu du IIe siècle, par Samgha-Varman, savant indien du Tripikata (la triple corbeille).

Dans le Dasa-bhûmi-Vibasha çastra, Nagarjuna (IIe siècle), le deuxième patriarche, signala la voie par la foi dans le Tathâgata Amitha comme le « *court chemin* » pour échapper aux transmigrations, le chemin « de celui qui ne retourne pas » (Avaivartya).

Dans le IVe siècle Vasubandu, le troisième patriarche, écrivit un court traité du Sukhavati-Yuna, appelé le « petit Amitayus Sutra padesa », en *un livre* qui fut traduit en chinois, vers l'an 400, par Kumajariva, originaire du royaume de Kharchgar. Il enseigne que si un homme garde dans son esprit pendant sept jours, ou même un seul, le nom du Bouddha Amitâbha, ce Bouddha viendra avec les bodhisattvas le prendre au moment de sa mort, pour le faire renaître dans le Sukhavati. Cette promesse est garantie par tous les autres Bouddhas des dix points.

L'Amitayrdhyana sutra (sutra de la contemplation d'Amitha), en un livre, traduit en chinois par le docteur indien Kalayakas, dans la première moitié du Ve siècle, est le second livre sacré de la secte.

Voici la doctrine particulière qu'il prête à Bouddha :

On peut naître dans le Suckavati, au sortir de cette vie, en exerçant trois vertus :

La bonté, qui comprend toutes les bonnes actions en général : piété filiale, amitié, etc.;

La moralité, plus ou moins sévère, selon qu'il s'agit d'un laïque ou d'un religieux (les 5, 8 ou 10 préceptes) ;

La pratique religieuse qui comprend : (la méditation sur) les quatre vérités sublimes (satyas), les six perfections (paramitas) et les autres actes purs et bons, tels que la lecture et la récitation des sutras du Mahayana pour inculquer la loi (la doctrine) aux autres, les treize espèces de bontés.

Les trois vertus sont une cause pure qui produit pour fruits les neuf différents degrés (ou rangs) dans la terre pure.

Comme conclusion Bouddha dit dans ce Sutra : « Répétez dix fois, en y appliquant toute votre pensée, la prière « adoration à Amitabha Bouddha » ; c'est le moyen le plus efficace (pour naître dans le Suckavati au sortir de cette vie). »

CHINE. — En Chine la secte date du IVe siècle. En 381 Hwui yuen, disciple de Taô-ân, édifia un monastère et y installa les images des trois êtres saints de la terre d'Occident : Bouddha Amithaba (ou Amitays) et les deux bodhisattvas Avaloketiswara et Mahâtoma-prapta ; son école fut appelée école du Lotus blanc.

Un de ses amis composa une prière et écrivit des hymnes sur la méditation appelée : la pensée intime dans le Bouddha Amithayus désirant renaître dans la terre pure.

Après lui, il faut citer : Eon mort en 416, Douran en 542, Dô Chakou, le quatrième patriarche, et Zendô (première moitié du VIIe siècle).

Le premier a laissé un recueil d'exposés de la doctrine d'Amitayus.

Le dernier composa un nouveau commentaire en quatre livres de l'Amitayurdiana sutra. C'est le troisième livre sacré de la secte. Il est considéré comme supérieur aux écrits des chefs d'école précédents. Zen-do passe pour avoir été le plus grand maître de la secte en Chine; par l'effet de son enseignement, les Chinois s'abstinrent de nourriture animale au point que le marché de la capitale ne vendait plus de poisson ni de viande.

Après Zen-do, Hoscho et Shp-ko Shôko. Le premier alla au mont Godaï, où il adora Mandjukri, et composa les stances appelées stances pour les huit assemblées.

Avant et après les deux derniers patriarches, beaucoup de docteurs et de religieux suivirent la doctrine de la Terre pure plus ou moins modifiée. On cite comme telles les sectes Tendaï et Shan fort répandues en Chine.

JAPON. — En 640 la troisième édition chinoise du grand Sukhavati-Vyuna, édition qui existe actuellement, fut lue devant le mikado Ziô-mei par un religieux nommé Ye-on. On signale en 774 un religieux adepte de la secte et en 972 Ku-ya qui prêcha le peuple à Kioto.

En 984 Gen-Shin, religieux de la secte Tendaï rallié à l'enseignement de Zen-do, écrivit un ouvrage intitulé : « Collection de renseignements importants sur la doctrine de la Terre pure ». C'est le sixième patriarche de la secte Sin-sui.

Un siècle plus tard apparaissent deux religieux Yo-Kwan et Riô nin. Yo wan laissa un ouvrage intitulé « Les dix moyens pour entrer dons le Sukhavati ». Rio-nin fonda sa secte en 1127. Elle est appelée, d'après son principe : « Circulation du mérite de se rappeler Amitayus par la répétition de son nom » ; cela signifie: « quand quelqu'un répète le nom d'Amitays à l'intention d'un ou plusieurs autres, tous reçoivent également la faveur de Bouddha » (1). C'est la doctrine d'une des sectes actuelles du Japon.

Mais on doit regarder comme le véritable fondateur de la pure doctrine au Japon (1174), Genku (Ho-nen). C'était un religieux de la secte Tendaï et il fut converti par le livre de Zen-do. Il composa un commentaire des trois sutras de la Terre où il mit en lumière le passage suivant de Zen-do « souvenez-vous sérieusement du nom d'Amitaba de tout votre cœur».

Sa prédication eut tant de succès que les autres sectes bouddhistes le firent exiler dans l'île de Shi-ko-ku (2). Il fut rappelé à Kioto en 1211. C'est le septième patriarche des sectes de la terre pure.

(1) On voit que les sectes de la Terre pure admettent complètement la doctrine catholique de l'efficacité des prières pour autrui, au moins en ce qui concerne la renaissance dans le Sukhavati. C'est une conséquence naturelle de la croyance de la participation des êtres au fruit des mérites accumulés par l'Amita Bouddha pendant un temps infini.

(2) C'est là un cas d'intolérance contraire aux enseignements de Bouddha. Il y en a bien d'autres exemples qu'on doit attribuer à ce que certains couvents ou sectes bouddhistes devenus très riches soit en propriétés, soit en redevances ou taxes religieuses, agissaient pour leurs intérêts absolument comme tous les riches et puissants. Ainsi, le Bouddhisme au Thibet ressemble singulièrement à notre monachisme du moyen âge.

Un peu après la mort de Genku, quelques-uns de ses disciples, s'écartant de son enseignement, fondèrent des sectes dont deux existent encore sous le nom de Iedo ou de la Terre pure.

Les fondateurs furent Ben a pour la secte de l'île occidentale et Phion Ku ou Seizanha pour la secte de la montagne de l'Ouest près Kioto.

§ 2. *Doctrine de la secte*

Nos pères, meilleurs et plus fermes que nous, ont pu suivre le chemin saint (1) enseigné par toutes les écoles précédentes et on les désigne sous le nom de « ceux qui entrent dans l'état saint en ce monde ». Ils ont pratiqué les trois instructions et par là compris dans leur vie précédente les trois vertus : le corps spirituel (Dharma Yaya), la connaissance (Prajna) et la délivrance (Moksha).

Nous qui avons dégénéré, nous appartenons au dernier jour de la loi.

La bonne foi disparaît, toutes les passions se donnent libre carrière ; des trois instructions on ne fait pas plus usage que d'un vieux calendrier. Il faut donc abandonner comme trop difficile *le chemin saint* qui procure la délivrance, même en ce monde, et suivre la doctrine de la Terre pure par laquelle on n'obtient la récompense qu'après la mort.

(1) On rattache au chemin saint (ou long) toutes les sectes qui ont précédé celle de la Terre pure.

La foi profonde est l'essence de cette doctrine. Elle appartient donc à la grande école du mysticisme dont Nagardjuna est le chef. « Dans le grand océan de la loi de Bouddha, dit ce maître, le seul moyen d'entrer c'est la foi.

On peut considérer comme un credo commun à toutes les sectes de la terre pure la formule ou acte de foi suivant :

« Rejetant les austérités et pratiques religieuses et
« toute idée de pouvoir personnel par les œuvres,
« nous nous reposons de tout cœur pour le salut sur
« Amitha Bouddha, croyant que la foi en lui est le
« principe du salut ; l'invocation de son nom exprime
« la gratitude pour la compassion du Bouddha. —
« Nous devons aussi observer les préceptes qui nous
« tracent nos devoirs pendant toute la vie. »

Pour la secte Jo-do cette formule correspond au Dharma (hors doctrine) deuxième terme (terme central et principal) de la trilogie bouddhique ; le premier terme serait l'Amitha Bouddha, et le troisième, l'assemblée, serait représenté par les Bouddhas et les bodhisatvas de la contemplation (dyani bouddhas et Dyani Bodhisattvas).

Çakyamouni ne reçoit que des hommages de vénération ; il est seulement le Bouddha de ce monde et de ce kalpa.

Kwanon ou la miséricorde (Avaloketiswara) est l'objet d'un culte supérieur dans la plupart des sectes japonaises, de telle sorte qu'au premier abord, on pourrait croire qu'il forme l'adoration spéciale d'une secte particulière.

§ 3. *Sukavati Vyouna.*

Les cinq morceaux de poésie dont l'ensemble représente le Sukavati Vyouna, nous donnent une idée assez complète de la doctrine de la terre pure au Japon, en Chine et même à sa naissance dans l'Inde. Les trois premières pièces forment plus spécialement la description du paradis d'occident et de ce qui s'y rapporte; les deux dernières sont des prières pour devenir un bouddha; elles nous montrent comment la croyance au paradis d'occident se lie à la suprême aspiration des bouddhistes, l'obtention de l'état de bouddha, c'est-à-dire de sauveur des êtres par l'enseignement.

En rapprochant les traits de détail et en les resserrant, on voit, que la doctrine de la terre pure, c'est-à-dire, du dogme de la foi et de la grâce chez les bouddhistes, loin d'être exclusive, se soude à tout le reste du bouddhisme.

Ainsi, il est dit à l'*Épilogue*, versets 1, 2, et 3, que, pour recevoir la vraie doctrine, il faut être *déjà vertueux*, avoir déjà amassé de très grands mérites. *La vertu* doit donc précéder aussi bien qu'accompagner *la foi*, tandis que, pour la secte hindoue de la Backti la foi dispense de tout, lave tout.

D'ailleurs, le sukavati n'est point un séjour de délices égoïstes; c'est un lieu de plaisir pieux et d'attente pour devenir un bouddha, pour avoir la mission et le pouvoir de travailler sans fin au bonheur de tous les êtres.

Ce sutra nous donne une idée assez exacte du genre des mérites et des défauts de la littérature bouddhique (sacrée). On ne peut lui refuser une grandeur qui tient à la hauteur des pensées et à l'élévation du sentiment, ni un vaste essor d'imagination ; malheureusement l'imagination se traduit en chiffres au lieu de se refléter par de vives couleurs, La poésie de la nature est absente et cela se conçoit puisque le bouddhiste ferme les yeux sur les « apparences ». Le sutra ne nous offre qu'un petit nombre d'images, banales et monotones ; la pluie de fleurs, la musique céleste etc. Le Sukavati lui-même ne brille que d'une seule lumière et n'est point œuvre d'artiste.

Cependant, au témoignage de Monseigneur Bigandet, il existe des descriptions de paradis bouddhistes qui dépassent celles des Champs-Élysées. Pour la bonne renommée littéraire du bouddhisme, il est fort à désirer qu'on nous les produise et traduise.

Soukavati Vyounna Soutra

§ 1. *Épilogue.*

1. Celui qui n'a pas amassé de nombreux mérites n'est point fait pour entendre ce sutra. Est seul en état d'entendre avec fruit la vraie loi, l'homme pur et vertueux.

2. Ceux qui, déjà auparavant, ont vu Baghavat (dans une existence antérieure) peuvent avoir foi dans cet enseignement. Ils entendront et ils pratiqueront

cette loi avec respect, humilité et grande satisfaction.

3. A l'orgueilleux, ou vicieux, ou dissipé, il sera très difficile d'acquérir cette foi. Celui au contraire qui aura déjà vu Bouddha dans une vie antérieure écoutera cette doctrine avec plaisir.

4. Ni les Çravakas, ni les Bodhisattvas (sans doute les religieux ainsi dénommés) ne sont capables de comprendre la sainte pensée de Bouddha; c'est comme si un aveugle de naissance voulait servir de guide.

5. La sagesse du Tathagata est une mer profonde et vaste, sans rivages et sans fonds; ni les Çravakas, ni les Pratyéka buddhas ne peuvent en mesurer l'immensité; mais le Bouddha la connaît, la connaît *clairement*.

6-7. Tous les hommes qui ont déjà conquis pleinement la Bodhi et perçu la vérité sublime et qui possèdent la pure science, auront beau, pendant des millions de Kalpas, penser à la sagesse du Bouddha et s'épuiser en dissertations, ils ne pourront, même à la fin de leur vie, connaître la sagesse sans bornes de Bouddha, tant cet enseignement est pur.

8. Difficile est l'obtention d'une vie pure, difficile la rencontre d'une apparition du Bouddha dans ce monde; rares sont les hommes de foi et de sagesse; ainsi donc que ceux qui sont à portée d'entendre cette loi, s'empressent à sa recherche et la recueillent avec le plus grand soin.

9. Si après l'avoir entendu, on la grave d'une manière ineffaçable dans la mémoire, et si, après s'en être pénétré, on éprouve le plus vif contentement,

la pensée s'élèvera à toute la hauteur qu'elle peut atteindre (jusqu'à l'obtention de la Bodhi).

10. Si le monde n'était qu'un brasier, les saints le traverseraient pour aller entendre la loi, et, en entrant dans la voie du Bouddha, ils sauveraient en masse ceux qui sont dans le courant de la naissance et de la mort (de la transmigration).

§ 2. *Description du Sukavati* (*Version chinoise*).

Un jour Bouddha, dans le jardin Jetavana Anatapindika, au milieu de 1250 grands Bikshous, dit à Caripoutra.

A l'Ouest d'ici, par de là dix milliards de mondes de Bouddhas (1), il y a un monde appelé Sukavati où le Bouddha Amitabha prêche maintenant les doctrines (les Dharma, la Loi).

Il est appelé Amitabha (illimité) parce que sa lumière illimitée éclaire les mondes des dix directions sans qu'aucun obstacle l'intercepte. Il y a aujourd'hui dix Kalpas qu'il est devenu Bouddha. Il a des disciples (Scramanas) en nombre illimité qui sont tous Arhats. Les vies de ce Bouddha et des habitants du monde de ce Bouddha sont *illimitées*. Ils jouissent de plaisirs sans mélange d'aucune souffrance, c'est pourquoi ce monde est appelé Sukavati.

Il a une enceinte de terrasses à sept gradins, bordée d'un double rideau de sept filets et sept rangées d'arbres ornés des quatre choses précieuses (2).

Au centre se trouve un vaste bassin dont les parois

(1) La secte de la Terre pure croit qu'il y a un Bouddha pour chaque monde, — ou autrement, un monde pour chaque Bouddha.

(2) Or, argent, lapis-lazuli et cristal.

sont formées des sept choses précieuses, dont le fonds est du sable d'or et dont l'eau possède les huit bonnes qualités.

A la surface du lac,des lotus étalent leurs fleurs de la grandeur d'une roue, qui se réfléchissent dans l'eau avec leur vive couleur et exhalent un parfum.

De chaque côté du bassin un escalier dont les marches sont respectivement en or, en argent, en lapis-lazuli et en cristal, conduit à un palais orné de ces quatre matières précieuses, de perles rouges et d'agathe.

Le sol de Sukavati est d'or. On y entend constamment une musique céleste; il y pleut constamment des fleurs de Mandara.

Des oiseaux curieux et de couleurs variées chantent constamment avec une ravissante mélodie les doctrines de la religion, ce qui entretient les habitants dans la pensée des trois Joyaux. Ils naissent tous de la transformation de la lumière du Bouddha pour la propagation des doctrines.

Doucement agités par le vent, les rideaux de filets et d'arbres font entendre en chœur des accords délicieux qui font penser aux trois joyaux.

Aucun des êtres qui naissent dans le Soukavati ne retourne (dans le monde de la transmigration); la plupart sont sur le point de devenir des Bouddhas. Cette certitude doit pénétrer les êtres du désir de naître dans ce monde de Bouddhas pour y être réuni aux êtres excellents qui s'y trouvent.

Ce bonheur ne peut s'obtenir par la seule pratique des devoirs ordinaires. Mais si des humains « déjà

vertueux », ayant entendu les instructions sur Amitâbha Bouddha, répètent incessamment le nom d'Amitâbha en y concentrant leur esprit, pendant un, deux, sept jours, Amitâbha avec ses saints se manifeste à eux (leur apparaît) au dernier moment de leur vie. Quand ils meurent, leur cœur ne se trouble pas : ils savent qu'ils vont renaître immédiatement dans le Sukavati d'Amitâbha Bouddha.

Çaripoutra! De même que j'exalte (ici) les qualités incompréhensibles d'Amitâbha Bouddha, de même dans la direction de l'Est des Bouddhas tels que Axobia Bouddha, Meroudvaja Bouddha, Mahamérou Bouddha etc., aussi nombreux que les sables de la Ganga (Gange), développent chacun dans son monde des paroles de vérité, sortant leur langue large et longue qui couvre 3,000 grands milliers de mondes. Vous, les êtres, vous devez croire la doctrine « grâce à tous les Bouddhas » dont les croyants sont protégés par tous les Bouddhas qui louent les bonnes qualités inconcevables du Bouddha.

(Cet alinéa se répète textuellement dans l'auteur, pour les trois autres points cardinaux, pour le Nadir et le Zénith, ce qui ajouté au siège fait sept points.)

Voici pourquoi ces doctrines sont appelées « grâce de tous les Bouddhas » :

Les hommes vertueux et les femmes vertueuses qui entendent le nom d'Amitâbha et celui des doctrines que ces Bouddhas enseignent sont tous sous la protection de tous les Bouddhas et ne reculeront jamais en arrière dans leur marche vers Anouttara Sampassam Bodhi (la Bodhification). Ainsi, Çaripoutra,

vous devez tous croire mes paroles et les instructions des Bouddhas.

Si des personnes ont déjà éveillé, éveillent maintenant, ou doivent plus tard éveiller dans leur cœur le désir de naître dans ce monde (de Bouddha), elles sont déjà nées ou naissent maintenant ou naîtront dans ce monde (de Bouddha).

Si les hommes vertueux et les femmes vertueuses croient, ils devront éveiller (dans leur cœur) le désir de naître dans ce monde (de Bouddha).

De même que j'exalte maintenant les bonnes qualités inconcevables (des Bouddhas) d'autres Bouddhas exaltent aussi mes bonnes qualités inconcevables et développent ces paroles :

« Le Bouddha Çakyamouni, en accomplissant les choses très difficiles et très rares obtient Anouttara Samyassam bodhi au milieu des cinq impuretés du monde de Saha (transmigration) : impureté de Kalpa, impureté de perception, impureté de mauvaises passions, impureté de vie et donne aux êtres les enseignements sur les doctrines difficiles à croire dans tous les mondes ».

Lorsque Bouddha eût fini les enseignements sur ce livre sacré, Çaripoutra ainsi que les Biskous, les Bodhisattvas, les Etres (humains), les Asouras, etc., ravis et convaincus par les paroles du Bouddha, partirent en le saluant.

§ 3. *Hymne à l'Amittabha Bouddha.*

1. Dans la direction de l'Est, il y a des contrées de

Bouddha (1) innombrables comme les sables du Gange. Les Bodhisattvas qui y résident se réunissent pour aller visiter le Bouddha Amitayu.

2. De même les Bodhisattvas des Régions des directions du Sud, de l'Ouest, du Nord, du Zenith, du Nadir, et de celles des 4 angles (N. E., N. O., etc.).

3. Tous les Bodhisattvas des contrées dans toutes les directions portant chacun des fleurs merveilleusement célestes, des parfums exquis, des vêtements sans prix, adorent le Bouddha Amitayu.

4. Tous s'accordant dans une divine harmonie, adressent au Parfait un concert de chants et de louanges, leur adoration au Bouddha Amitayu.

5-6. « Comme couronnement de ses mérites, il a obtenu la sagesse et le pouvoir surnaturel.

« Il a pénétré facilement par la porte profonde de la loi.

« Il a comblé le trésor des mérites; rien n'égale son admirable sagesse ».

« Le soleil de sa sagesse éclaire le monde et dissipe le nuage de la naissance et de la mort (la transmigration) ».

En récitant cette louange, les Bodhisattvas, respectueusement, font trois fois le tour de la personne du parfait et le saluent en touchant la terre de leur front.

7. Ayant vu cette terre pure et splendide, excellente

(1) Chaque monde et chaque kalpa a son Bouddha, par l'expression de contrée de Bouddha, il faut entendre un monde ayant son Bouddha.

D'après Eitel le *Svastika* (emblème védique) figure sur la poitrine du Buddha-Amithaba comme réunissant mille signes heureux, mille vertus particulières.

et inconcevable, ils élèvent leurs pensées et font la prière que leur propre contrée (résidence) soit semblable à cette terre.

8. Et alors le Bouddha Amitayu est transfiguré; son sourire et son éclat rayonnent sur les contrées des dix directions, dardant de sa bouche d'innombrables rayons de lumière.

9. Infléchissant ces rayons lumineux, il les replie trois fois autour de lui-même et les fait pénétrer son corps de la tête aux pieds. Ravis, à cette vue, tous les dieux et les hommes dansent de joie.

10. Avolokétiswara, l'esprit plein de pensées sublimes, drapé dignement et le front à terre, lui demande : Quelle est la cause de ton sourire? daigne nous dévoiler ta pensée!

11. Alors, de sa voix de Brahma, pareille au tonnerre et qui retentit merveilleusement d'un son éclatant où se distinguent huit sons différents, Bouddha répond:Je vais faire aux Bhodhisattvas une révélation (promesse) et te la dire maintenant. Ecoutez attentivement :

12. « Je connais à fond les désirs de ces saints à l'esprit sublime, venus des dix directions; ils aspirent à une terre pure et radieuse; afin qu'après avoir entendu cette révélation (promesse) ils deviennent des Bouddhas ».

13. « Comprenant que tous les Dharmas sont, rêve, illusion et son creux, ils réaliseront l'objet de leurs excellentes prières et, pour sûr, ils obtiendront (par l'éclairement), une contrée comme celle-ci ».

14. « Sachant que les Dharmas sont ombre et lu-

mière, ils parcourront en entier la voie d'un Bodhisattva, ils complèteront leur provision de mérites; en ayant reçu la promesse, ils deviendront Bouddhas ».

15. « Comprenant que la nature des Dharmas est vide et sans réalité propre, ils cherchent, en toute simplicité une Terre Pure de Bouddha et certainement ils y atteindront ».

16. « Les autres Bouddhas invitent leurs Bodhisattvas à visiter le Bouddha Amitayu du sukavati (disant). « En entendant sa loi, vous la recevrez et la pratiquerez volontairement et obtiendrez facilement comme demeure une terre pure (comme le Sukavati).

17. En parvenant à cette terre pure et splendide, vous obtiendrez en même temps les pouvoirs surnaturels et certainement vous recevrez la révélation (promesse) du Seigneur Amitayu et vous atteindrez l'état « d'être égal au Bouddha ».

18. Si les êtres, après avoir entendu son nom, désirent naître dans la Terre, ils y arriveront par le pouvoir (de la masse) des anciens mérites du Bouddha (Amitayu) et ils y attendront spontanément l'état de (celui qui ne retourne pas) Avaivartya ».

19. Les Bodhisattvas élèvent leurs prières, demandant que leur propre résidence ne diffère en rien (du Sukavati). Ils pensent intensivement à sauver tous les êtres et à faire entendre leur nom dans les dix directions.

20. Ayant adoré un million de Tathagatas et s'étant rendus dans leurs contrées par l'effet de leur pouvoir surnaturel et les ayant adorés avec satisfaction, ils retournent au Sukavati,

§ 4. *Aspiration à devenir un Bouddha* (1).

1. O toi dont l'aspect est radieux et sublime, dont la puissance et la splendeur sont illimitées.

Tu éclipses le soleil, la lune, les bijoux, les perles; près de toi ils sont ternes, comme une feuille noircie par la poussière.

2. La beauté du Tathâgata n'a pas d'égale au monde; sa grande voix pénètre dans toutes les régions des dix directions. Sa vertu, sa science, sa force, sa méditation, sa sagesse, sa puissance et ses bonnes qualités sont incomparables, excellentes et rares au plus haut point.

3. Profonde, claire, droite et intense est la pensée qu'il fixe sur la mer immense des Bouddhas; il en sonde l'étendue, la profondeur, les abîmes et en conquiert le fonds. Baghavat (le Béni) est toujours exempt d'ignorance, de convoitise et de ressentiment. O héros, semblable à un lion! sa spiritualité est au-dessus de toute évaluation..

4. Il a d'immenses mérites de toutes sortes, une sagesse profonde et admirable, un éclat et une beauté qui ébranlent l'Univers. Puissé-je aussi devenir un Bouddha, comme le saint Roi de la Loi, et délivrer tous les êtres de la naissance et de la mort.

5. J'atteindrai au plus haut degré de générosité, d'égalité d'âme, de vertu, de patience, d'énergie, et aussi de méditation et de sagesse. Par la pratique

(1) Sukavati Yuna Max Muller. Texte sanscrit, chapitre XXXI, pages 49 à 54.

parfaite de mes vœux, je deviendrai un Bouddha, l'aide suprême (celui qui vient au secours) de ceux qui sont dans la crainte et l'anxiété.

6. Il peut y avoir cent mille millions de Bouddhas illimités, grands, sages aussi nombreux que les sables de la Ganga (Gange). L'adoration de tous ces Bouddhas ne vaut pas la recherche sincère et persévérante de la voie *pour ne plus retourner*.

7. Il existe des mondes d'autant de Bouddhas qu'il y a de grains de sable dans le Gange; leur nombre est incalculable. Ma lumière brillera sur tous ces mondes. Alors ma force et mon pouvoir n'auront pas de bornes.

8. Quand je serai devenu un Bouddha, puisse ma contrée (la contrée dont je serai désigné le Bouddha) devenir la meilleure (de toutes!) Que ses habitants (ceux qui y renaîtront) soient excellents! Que les Bodhi-Mandala (1) y surpassent ceux des autres (contrées), que cette contrée soit comme (le séjour de) l'état de Nirvana et n'ait pas d'égale. J'y serai pour tous la compassion et la délivrance.

9. Que tous ceux qui viendront des dix directions pour y naître y trouvent alors la pureté, la joie, le succès et la satisfaction! Je prends Bouddha à témoin que telle est ma sincère aspiration. Je prie avec ferveur pour l'accomplissement de cet ardent souhait.

10. Que les Baghavats (les Bénis, les Bouddhas)

(1) Mandala de la Bodhi. Mandala ou Mandara veut dire : Ensemble complet. » Il représente le symbolisme de l'univers personnifié par les principaux Bouddhas.

des dix directions dont la sagesse pénètre tout, connaissent toujours mes pensées et mes actes. Partout, et même au milieu des poisons et des tortures, je pratiquerai la force d'âme, la patience, la résistance à la douleur et le détachement de tout.

§ 5. *Prière du Biksou Darmakana pour devenir un Bouddha* (1).

1. Si cette prière désintéressée du monde, que j'ai faite pour atteindre « à la voie sublime » (des Bouddhas) reste stérile, je renonce à obtenir la connaissance parfaite! (l'éclairement, la Bodhi).

2. Si je ne dois pas devenir un grand dispensateur d'aumônes, le sauveur de tous les pauvres pendant des Kalpas sans fin, je renonce à obtenir la connaissance parfaite.

3. Si mon nom ne doit pas être entendu dans les dix directions quand j'atteindrai « à la voie » du Bouddha, je renonce à obtenir la connaissance parfaite.

Puissè-je devenir le Gourou (l'enseigneur) des dieux et des hommes après avoir atteint à « la voie la plus sublime » par la générosité, par la méditation profonde et juste, par une sagesse pure et l'accomplissement des pratiques pures!

5. La grande lumière qui rayonne de la spiritualité du Tathagata brille sur des contrées sans fin, efface les noires taches des trois sortes de souillures et sauve tous les êtres de la misère.

(1) Max Muller. Sanscrit texte, chapitre IX, pages 22 et 24.

6. Ouvrant son œil de sagesse, Lui (le Tathagata) dissipe les ténèbres de l'ignorance comme celles d'un aveugle. Fermant les mauvaises voies, il ouvre la porte de la Béatitude.

7° Comme il a accompli ses œuvres, sa puissante lumière illumine les dix divisions de l'Univers. Il éclipse le soleil et la lune; on ne distingue plus la lumière du soleil.

8° Ouvrant pour une foule d'êtres le trésor de la Loi, il distribue à pleines mains les joyaux des mérites; au milieu d'une grande assemblée, il prêche constamment la Loi, comme un lion qui rugit.

9. Ayant adoré tous les Bouddhas, il parfait sa provision de mérites. Ses prières et sa sagesse étant achevées, il est devenu le héros des trois mondes.

10. De même que le Bouddha qui possède une sagesse sans bornes, qui comprend et éclaire tout, puissé-je aussi posséder le pouvoir de l'action et de la sagesse, et égaler le sublime Accompli.

11. Si jamais cette prière se réalisait, les grands milliers de mondes seraient remués et les divins habitants du ciel feraient tomber une pluie de fleurs admirables.

12. Bouddha dit à Ananda : Quand le Biksou Dharmakana eut prononcé ces vers, toute la terre fut secouée dans six sens différents et les cieux versèrent sur elle une pluie de fleurs merveilleuses.

En même temps une musique céleste fit entendre spontanément cette promesse : tu obtiendras certainement, il faut que tu obtiennes la connaissance parfaite (la Bodhi la plus haute).

Nous pouvons déjà réunir en regard les traits principaux qui caractérisent les doctrines des sectes bouddhistes du Japon :

CHEMIN SAINT

I. Petit Véhicule

Premières écoles Bouddhistes : Irréalité du Moi, réalité des Shandas ou agrégats qui forment la personne.

Jo-jitsou : Irréalité du Moi ; irréalité des Shandas. Les molécules matérielles existent seules.

Rit-Sou. — Règles de conduite ; devoirs altruistes.

II. Moyen Véhicule

Hosso. — Idéalisme subjectif : la pensée, seule réalité. — Travailler pour son salut et pour celui d'autrui.

Sanron, les trois Çastras : Nihilisme absolu ; on doit écarter les idées de néant et d'existence. La vérité est l'état inconcevable.

III. Grand Véhicule

Kegon : L'unité et la pluralité sont unies l'une à l'autre sans contradiction. Tendaï : Les trois mille Dharmas (modes), chez les êtres vivants et les Bouddhas sont par leur essence identiques.	Chemin milieu ; Réalisme panthéistique ; la Bhûta Tathâta (nature de Bouddha) est l'essence de toutes choses.

Shingon ; mysticisme des Mantras ou vraies paroles ésotériques : Mahavairocana (une des formes de Bouddha) est le principe de tout être.

Zen. Système contemplatif : L'éclairement s'obtient non par l'étude et la tradition, mais subitement par la force de la méditation.

Nithiren. Réalisme panthéistique : La vérité se trouve dans les trois grandes instructions ou lois ésotériques dont elle est le principe.

TERRE PURE

Jodo. Piétisme : Celui qui répète jusqu'à sa dernière heure le nom de Bouddha, renaît dans la Terre Pure.

Shin. Piétisme : Celui qui se plie au *pouvoir supérieur* du *vœu originel* d'Amithaba Bouddha *naît Bouddha* dans le Sukavati.

CHAPITRE XI

Shin Shiu, secte vraie de la terre pure

Chaîne de la secte.

La chaîne est la même que celle de la secte Jo-do jusqu'à Genku. Celui-ci fut le maître de Shiran le fondateur de la secte vraie qui vécut de 1173 à 1262. Il appartenait à la grande famille des Fouji-Vara et descendait d'Outhi maro; d'abord religieux du Tendaï, il se convertit à Genku et partagea son exil.

Sous le titre : « Collection des maximes concernant la doctrine, la pratique, la foi et l'éclairement », il composa un ouvrage qui établit le principe fondamental de la secte et est considéré comme le critérium ou livre canonique de celle-ci.

Les sectes précédentes avaient accommodé le bouddhisme aux croyances populaires en admettant dans leur Panthéon les dieux légendaires transformés en saints bouddhiques ou devas, Shi-ran associa « la religion » au régime politique et social du Japon, en rattachant à sa doctrine, avec plus d'habileté que de logique, les devoirs imposés par l'honneur et le patriotisme tels que les japonais les entendaient alors et que les montrent leurs légendes et leur histoire. La secte étaya ainsi le système politique inauguré par

les Shogun et l'aristocratie militaire, et obtint ainsi l'adhésion et la faveur des hautes classes, à l'exclusion des jésuites qui, à leur début, les avaient en partie gagnées. Comme d'ailleurs elle s'adapte fort bien au caractère japonais par la facilité de ses principes et de sa pratique, la secte devint rapidement la plus florissante du Japon. Elle est extrêmement riche et elle comprend près de la moitié de la population (1).

Tout le personnel religieux et tous les temples, relèvent de l'un des deux grands monastères de Kioto, entre lesquels il n'existe aucune différence soit de hiérarchie, soit de doctrine ou discipline.

Les prêtres de la secte se marient et, en dehors du culte, ne s'occupent que de l'enseignement. Ils dirigent un très grand nombre d'écoles primaires, secondaires et supérieures, auxquelles subviennent les dons des fidèles. La secte a, outre ses prédications, ses journaux et ses revues.

Il y a encore une autre secte de la Terre pure plus récente (1276) appelée Zi-Shiou « celle qui accomplit l'adoration à des moments déterminés » (six fois la nuit, six fois le jour) ; elle n'a que très peu d'adhérents.

Doctrine de la secte

Dans la doctrine de la Terre pure, il y a plusieurs systèmes : d'abord celui de la secte Jo-do, et celui

(1) Les exigences sévères du christianisme sont un grand obstacle à sa propagation au Japon.

d'après lequel il faut avoir pratiqué à un haut degré les bonnes œuvres pour renaître dans le Sukavati. Il faut regarder chacun de ces deux systèmes comme « un moyen provisoire ». Le moyen véritable ou définitif consiste : « à se reposer de tout cœur sur le *pouvoir supérieur du vœu originel* d'Amithaba-Bouddha, en laissant de côté toute « idée personnelle ». C'est ce qu'on appelle *la vérité;* d'où le nom de la secte (qu'on devrait traduire secte de la vérité).

Les trois livres sacrés de cette secte sont les mêmes que ceux de la secte Jo-do ; le sutra le plus long, le grand sukavati Vyuha (sans doute identique avec Amitayus sutra) est admis comme un livre spécial (à la secte de la vérité) parce qu'il expose les *48 vœux originels* d'Amithaba, surtout le dix-huitième, qui est le fondement de la doctrine, « de sauter en travers (1). » Le voici :

« Je n'obtiendrais pas la connaissance parfaite, l'illumination, si quelqu'un des êtres vivants qui croit

(1) Pour compléter le vocabulaire bouddhiste nous donnerons les quatre définitions suivantes de Shiran qui comprennent les *deux paires* et les *quatre rangs.*

1° « *Sortir en longueur* », c'est obtenir l'éclairement par la pratique religieuse pendant d'innombrables Kalpas sur le chemin des hommes saints.

2° « *Sauter en longueur* », c'est acquérir la parfaite connaissance ou bodhification dans l'existence présente.

3° « *Sortir en travers* », ou de travers, c'est mériter de naitre dans une région où les êtres vivants sont dans le même état qu'à l'intérieur de la matrice, c'est ce qu'on appelle la naissance à la frontière de la Terre pure ; c'est la punition de la négligence et du doute.

4° « *Sauter en travers* », c'est naître dans la Terre pure d'Amitthaba-Bouddha, d'après son vœu originel.

en moi avec la pensée sincère et le désir de renaître dans ma région (le sukavati) et qui répète dix fois par la pensée mon nom, ne naissait pas dans le sukavati. »

Pour l'accomplissement de ce vœu, Amithaba accumula pendant une infinité de Kalpas une infinité de mérites comme fond de réserve pour sauver les êtres vivants ; on appelle cette grande pensée compatissante la grande et large sagesse de Bouddha.

Cette pensée et cette pratique passèrent aux autres Bouddhas (1). La dignité ou l'état ainsi acquis s'appelle Amitabha et Amitayus : « la lumière incommensurable et la vie infinie. »

Amithaba Bouddha a *le pouvoir* de tenir dans sa propre lumière les fidèles et les faire naître dans la Terre pure. C'est ce qu'on appelle : *le pouvoir supérieur* du vœu originel.

Se plier au vœu originel, c'est avoir *la vraie pensée, la foi, la volonté* de naître dans la Terre pure. Les trois ne font qu'un : *le sentiment de foi.* Notre insuffisance étant reconnue, nous devons croire à la

(1) Sans doute par l'effet de l'identité de nature et d'une communion intime, constante, qui équivaut presque à l'unité des personnes multiples.

Le Bouddha originel ou la source, l'essence des Bouddhas s'appelle le Bouddha spirituel ou « le corps spirituel » du Bouddha (en tant qu'essence, c'est-à-dire qu'il ne faut pas attribuer ici au mot *corps*, son sens ordinaire).

Toutes les sectes japonaises admettent le corps spirituel du Bouddha originel ; elles lui donnent seulement des noms différents ; ainsi pour la secte Singon, c'est le Mahavairocana ; pour Tendai, c'est le Butha Tathagata ; pour la secte Hosso, l'équivalent est l'Alaya ou le réceptacle.

force du pouvoir supérieur du vœu original d'Amitabha. Cela s'appelle « la foi dans le pouvoir supérieur.

On ressent le bienfait de Bouddha, l'action de sa grâce qui nous pénètre, en répétant son nom. Cet exercice se nomme : « rappeler 10 fois la pensée du nom de Bouddha. » Mais dix fois ne sont ni un maximum ni un minimum. Il y a des fidèles qui répètent constamment le nom de Bouddha pendant toute leur vie; d'autres ne le prononcent qu'une seule fois avant la mort. La foi forme un rappel constant de la pensée et équivaut à une répétition continue.

La répétition est inséparable de la *compassion du Bouddha*. Nos pensées et nos actes doivent être conformes à ce sentiment par lequel seul nous avons part à la miséricorde du bouddha.

Nous ne pouvons acquérir ce sentiment de compassion par nous-même, il ne naît point en nous spontanément, ou par notre suggestion, mais il dérive de la *pratique*, dans le *pouvoir supérieur*. Il nous vient de Bouddha par l'effet de cette pratique. La compassion du Bouddha se fond en nous et agit en nous, non pour quelque bénéfice dans la vie présente, mais pour préparer et assurer la naissance dans la Terre pure (1).

Au moment même où le fidèle a mis sa foi en Bouddha, il est gardé dans la lumière d'Amitabha Bouddha; dès lors il a toujours beaucoup de joie

(1) C'est la théorie de la grâce telle qu'on la trouve dans saint Augustin, Calvin, Jansénius, etc.

dans son cœur en partageant la grande compassion du Bouddha. Il devient membre du Samyaktva-râci (masse de la vérité); on le nomme (Avaivartika) (celui qui ne retourne pas) (1). Il a la certitude de naître dans la Terre pure et immédiatement après cette naissance d'entrée dans le Nirvana.

Gardé dans la lumière d'Amitabha et presque identifié avec lui, il accomplit les cinq sortes de conduite morale :

La première : Adoration, vénérer et adorer Amita bouddha.

La seconde : Louange, toujours louer la vertu d'Amita.

La troisième : Vœu, désir ardent de devenir Bouddha.

La quatrième : Méditation, méditer la vertu d'Amida.

La cinquième : Reflet, souhaiter par amour pour le prochain que tous les hommes puissent comme soi-même arriver à la dignité de Bouddha.

Selon les autres écoles de la Terre pure, on ne parvient à l'éclairement qu'en pratiquant longtemps de bonnes œuvres après être né dans la Terre pure.

Selon la secte vraie, « sauter en travers » c'est devenir Bouddha en naissant dans la Terre pure ; puisque le fidèle a partagé ici bas la compassion de Bouddha (pour les créatures), il doit, en abandonnant le corps impur, recueillir le plus excellent fruit du Nirvana.

(1) Dénomination déjà employée dans le bouddhisme du Népaul.

La fidèle ne demande rien pour la vie présente, attendu qu'elle a sa cause dans la vie antérieure et que l'effet de cette cause ne peut être supprimé. Il écarte comme inutiles les charmes magiques.

Pour imposer l'observation des devoirs sociaux et politiques, Shiran s'est fondé uniquement sur les paroles suivantes attribuées à Bouddha dans le Sukavati. « Il faut d'abord bien penser et bien considérer; vous devez éviter tout ce qui est mal et faire tout ce qui est bien. »

D'après les réponses des prêtres du Sin-siu à l'interrogatoire de M. Guimet:

On doit pratiquer le grand commandement de Bouddha : « Sauvez l'homme en danger de se noyer, quand même vous devriez vous noyer vous-même. »

Les autres préceptes de la secte sont plutôt prohibitifs qu'actifs; on remarque les commentaires suivants des textes bouddhiques :

L'homicide est justifié par la légitime défense ;

Il n'est point défendu de tuer un homme pour en sauver plusieurs autres ; il est permis de manger de la viande quand on le fait uniquement par besoin ; celui qui fait tuer un animal ou assiste à sa mise à mort, ne doit point manger de sa chair.

On n'interdit les liqueurs alcooliques que pour en prévenir l'abus. On n'obtient le *don* d'Amitabha, c'est-à-dire une part du fond inépuisable de ses mérites (ou bien sa grâce) que par les moyens indiqués plus haut. La prière est inefficace. Il suffit d'observer avec foi les paroles d'Amita pour, *par la force même des choses*, attirer à nous la pleine vertu

d'Amida, faire disparaître les mauvaises intentions, faire naître les bonnes et arriver par nous-même à accomplir les intentions charitables de Bouddha. C'est ainsi que Bouddha sauve les humains.

La force d'intervention (1) ou d'infusion du Bouddha en nous pour nous conduire au Nirvana qui nous paraît divine et miraculeuse n'est qu'une évolution, ou processus naturel (de l'In et de l'En) dont la cause existe, bien que nous ne la saisissions pas, car rien n'est miracle, tout rentre dans la loi de réciprocité de cause à effet (2).

L'action miséricordieuse de Bouddha est infinie

(1) La force pénétrante et agissante en nous du Bouddha, selon la doctrine de la Terre pure, correspond à la fructification du bon Karma par l'effet des bonnes actions, du repentir ou de la connaissance, doctrine qui paraît être commune à toutes les sectes du grand Véhicule sous le nom de mu-chiau-no-kaitai « substance des préceptes sans aspect extérieur » ou (spirituelle). C'est une sorte de substance ou essence immatérielle qui pénètre le corps de celui qui reçoit le précepte, pour l'appliquer, et qui modifie l'individu de telle sorte que, dans une certaine mesure variable avec l'importance des préceptes, son état mental a progressé, en même temps que son Karma s'est amélioré. La méditation a le même effet que l'observation des préceptes ; de même la contemplation du Bouddha et jusqu'à un certain point le repentir du péché.

Le Kaï, le bien et le mal, se règlent d'après ce qui a été préféré universellement par tous les Bouddhas et les Sages. Ce qui est accompagné des qualités mentales du bien est excellent ; ce qui est accompagné d'autres qualités mentales est mauvais.

(2) Les prêtres de Sin-Siou rapportent tout à la combinaison In-En ; l'In paraît plutôt la cause ; cependant il y aurait retour de causalité, comme dans les douze Nidanas. — Le Bouddhisme maintient toujours qu'il n'y a pas d'effet sans cause naturelle découverte ou à découvrir par la science. C'est sans doute pour répondre à l'objection de la nécessité d'une cause primordiale qu'il a imaginé le renversement alternatif des effets et des causes.

dans le temps comme *dans l'espace;* elle est adéquate à l'infinité morale de l'homme, le Routen (principe du passage de l'homme dans les six mondes de la transmigration), qui est sans commencement et sans limite.

D'après la vraie secte, Amitha est un Bouddha qui n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin. Son intelligence rayonne dans *les dix mondes* et pénètre en tout lieu ; sa charité traverse le temps et il n'y a aucune époque où elle ne se manifeste. Telle est son essence éternelle. On l'appelle le vrai Bouddha des trois époques (passé, présent et futur) et des dix quartiers (les dix mondes) (1).

Les Bouddhas multiples dont parlent les autres sectes, ne sont que des incarnations de la charité d'Amitah.

Le fondateur de la religion est Çakiamouni ; il n'a point laissé de livres.

Quoique, mû par sa grande compassion, il ait travaillé à nous sauver, nous ne pouvons le connaître. C'est par pure bienveillance qu'Amida s'est manifesté dans la personne de Çaka. Après la durée de cette incarnation, Amitabha est retourné à sa forme première et il n'existe plus d'autre Çakya qu'Amitabha lui-même.

On ne doit adorer ni les Kamis, ni les Bouddhas. On doit se consacrer tout entier à Amitabha.

(1) Pour presque toutes les sectes bouddhiques, tous les Bouddhas sont éternels. Il y a un Bouddha pour chaque monde et pour chaque kalpa. Çakyamouni est le Bouddha de notre monde et de notre kalpa. Il y a eu 24 incarnations. La première nouvelle incarnation sera en Maitréya Bouddha.

La métaphysique de la vraie secte est très simple et presque banale pour les bouddhistes. L'univers est composé d'éléments éternels infiniment petits, (comme les éléments des agrégats dans la première doctrine du petit véhicule, ou mieux encore comme les atomes monades de Leibnitz doués d'un processus) qui sont combinés entre eux par l'In et l'En pour former les corps sujets à apparition et à disparition.

L'âme (ou du moins ce que les prêtres du Sin-Siou ont entendu par ce mot dans leur conférence avec M. Guimet) est immortelle; elle est unique, mais son fonctionnement est multiple ; les fonctions de la vie, la circulation du sang, la digestion, etc., lui appartiennent.

L'altération ou la perte d'un des cinq pouvoirs (les cinq sens) n'atteint point l'âme; elle lui enlève seulement un de ses fonctionnements.

L'âme de l'animal est la même que celle de l'homme. Il n'y a de différence entre elles qu'en ce qui concerne l'intelligence. Or, d'après la vraie secte, l'intelligence n'est qu'une différence dans le fonctionnement des cinq organes.

M. Guimet ayant demandé aux prêtres pourquoi le Bouddhisme avait, dans chaque pays, adopté beaucoup d'opinions locales, ils répondirent :

« Nous respectons partout l'ordre établi et nous acceptons tout ce qui porte au bien. En outre, nous recherchons la vérité progressive et nous l'admettons d'où et de si loin qu'elle nous vienne, comme un développement de la loi de causalité et comme la résultante du processus qui agit universellement par

la vertu de la compassion infinie du Bouddha. Tout enseignement vrai vient du cœur de Bouddha ».

La secte tient en vénération toute particulière son fondateur Sin ran, dont la vie est représentée par les tableaux suspendus aux murs de la salle japonaise du musée Guimet.

Tous les ans on célèbre au Japon une grande fête en son honneur; une répétition de cette cérémonie par deux prêtres japonais a eu lieu le 21 février 1891, au musée Guimet, devant une élite parisienne de quatre cents personnes réunies dans la grande salle.

En voici le détail :

I. II. III. Lorsque tout le monde s'est assis, le prêtre joint les mains et salue neuf fois le Bouddha Amidha placé sur l'autel au fond de la salle ; à droite est une statuette de Sin ran.

IV. On frappe le bassin métallique trois fois pour éveiller l'attention des êtres de chacun des trois mondes, le supérieur, le nôtre, l'inférieur.

V. Tour à tour, l'un des prêtres répète deux fois une gâtha en pâli, tandis que l'autre offre l'encens allumé à Amida.

Voici la stance :

Ne faites aucune mauvaise action ;
Accomplissez toute bonne œuvre;
Purifiez vos pensées ;
Voilà l'enseignement des Bouddhas.

VI. On frappe encore la plaque métallique dans le même but.

VII. On lit des stances par lesquelles tous les Bouddhas en essence (non incarnés) sont invités à se rendre là ; on leur jette des fleurs représentées par du papier doré.

IX. On lit dans le texte sanscrit l'Amitabha sutra.

X. On frappe une fois la plaque métallique.

XI On répète neuf fois la formule : Adoration du Bouddha Amida.

XII. On frappe une fois la plaque métallique.

XIII. Deux hymnes composés en japonais par le fondateur de la secte.

1er Dans l'éclat du Bouddha Amidha dont les rayons pénètrent tout l'univers, rayonne la lumière de la pureté, de l'allégresse et de la sagesse ; ô merveilleuse vertu de cette lumière qui apporte des bienfaits aux êtres de tous les mondes !

2e Épuisez vos forces pour rendre grâce aux mérites de votre maître et de votre grand prêtre.

XIV. Stance chinoise de quatre lignes exprimant le vœu que les mérites qui découlent de cette cérémonie se reportent sur tous les êtres de l'univers.

XV. On frappe trois fois le bassin métallique pour annoncer aux Bouddhas en essence et aux autres êtres spirituels que cette cérémonie est terminée, et pour attirer leur attention sur sa conclusion qui est :

XVI. L'éloge des Bouddhas et des êtres spirituels et en particulier du fondateur de la secte, accompagné d'actions de grâce, composé par les officiants eux-mêmes.

CHAPITRE XII

Le culte bouddhique au Japon

§ 1. *Importance relative des sectes*

On peut se rendre compte de l'importance relative des sectes bouddhistes du Japon par le tableau suivant, emprunté au recensement de 1880.

DÉSIGNATION des SECTES	NOMBRE des TEMPLES		Religieux et novices attachés aux Temples et Couvents	Religieuses et Novices	TOTAUX des Ordres Religieux	
Tendaï	4.785		5.502	78	5.580	
Kegon	362		407	21	428	
Shingon	12.928		11.292	99	11.391	
en médit. ou contem. Rinzaï	6.155		7.175	292	7.467	
en médit. ou contem. Soto-to	14.334	21.066	19.191	1.312	19.503	27.957
en médit. ou contem. Obakou	577		970	17	987	
Terre pure To-do	8 314		12.615	627	13.242	
Terre pure Shin-Shiu	19.208	28.047	29.893	2	29.895	43.645
Terre pure Zi-Shiu	525		500	8	508	
Nithi-ren	4.970		6.572	88	7.460	

La secte Ritzou n'est pas mentionnée, parce que ses membres font en même temps partie d'autres sectes.

La secte Hosso ne figure pas non plus, parce que, de nos jours, elle s'est réunie à la secte Shingon.

L'ordre d'importance, d'après le tableau, est : sectes de la Terre pure, sectes de la contemplation,

Shingon, Nithi-ren et Tendaï qui passe pour la plus savante. Nithi-ren se distingue par sa vitalité et la ferveur religieuse.

Le nombre des fidèles que compte chaque secte n'est point proportionnel à celui des temples ou des religieux, puisque Ryaou Fugiskhima nous apprend que la secte Sin-Shu embrasse la moitié de la population du Japon.

Le nombre des temples et celui des prêtres ou religieux ne sont point non plus proportionnels entre eux.

Le tableau ne comprend pas les prêtres ou religieux qui vivent isolés ou dans la famille (comme au Thibet), puisque M. Griffy, d'après le recensement de 1875, a accusé plus de 150,000 religieux bouddhistes et plus de 150,000 religieuses. Celles-ci se consacrent à la prière et non à des actes de charité. Le couvent est, pour beaucoup de femmes malheureuses en ménage, un asile où elles attendent que leur mari leur accorde la lettre de divorce.

Il y a un ordre très nombreux de religieux errants fort rigoureux sur l'article de la nourriture et dont la vie se passe à voyager de temple en temple. La plupart des pèlerins qui se rendent aux lieux ou temples particulièrement saints, appartiennent à cet ordre.

§ 2. *Temples bouddhiques*

La plupart des Téra, aussi bien que les Mya, sont à flanc de coteau à mi-hauteur des collines et généralement dans des situations très bien choisies. On les

reconnaît de loin à leur grande longueur, relativement à la largeur, et à la hauteur, à la forme de leur toiture et à leur forte pente dans le sens longitudinal, pente qui est dirigée suivant la plus grande du terrain.

Un grand nombre de Téra et de Mya ont été construits aux frais de l'empereur ou de la noblesse; la plupart sont entourés de cimetières de familles et entretenus par ces familles; mais ces constructions en sapins sont souvent dévorées par l'incendie et on en trouve les traces sur beaucoup d'emplacements aujourd'hui déserts. On ne les reconstruit point, faute d'argent, et on peut prévoir l'époque où ces édicules auront disparu des campagnes et où il ne restera plus que des temples d'une certaine importance dans les villes ou les lieux célèbres. Cependant, on construit encore aujourd'hui des temples bouddhiques somptueux. On y emploiera probablement bientôt la brique, la pierre et le fer, dont les Européens se servent pour leurs constructions et qu'il est facile de se procurer.

Aujourd'hui tout est en bois. La couverture repose sur des piliers ou poteaux que réunissent des châssis mobiles, en sorte que l'édifice est tantôt complètement fermé, tantôt en plein air.

L'élévation, très simple, répond à un plan compliqué ; une même façade présente plusieurs corps de bâtiment rentrant ou saillant les uns sur les autres; jamais alignés, jamais symétriques. Souvent le milieu du portique n'est point dans l'axe de l'entrée principale. Le manque intentionné de symétrie qu'on

remarque dans les pagodes brahmaniques de l'Inde et qui est fondé sur l'idée que la symétrie porte malheur se retrouve dans les temples bouddhiques. Il doit provenir de cette pensée que les édifices jouent le rôle de personnes ou d'instruments émettant des prières, et que les prières, pour être multiples, doivent avoir des provenances dissemblables. Quelles que soient la longueur et la profondeur, la hauteur est à peu près la même pour tous ces édifices.

Le tera ou temple bouddhiste est polychrome, vaste, couvert de tuiles arrondies et savamment imbriquées, qui forment des cannelures du haut en bas du toit. Sauf la ligne de faîte, toutes les lignes et surfaces sont courbes, et les intersections des surfaces, garnies de tuiles plus larges, se terminent par des ornements en terre cuite trilobés, que surmontent des cornes de faïence menaçant le ciel comme celles qui couronnent les pagodes indiennes.

Sur chacun des côtés, dans l'angle des deux pentes principales, est ménagé un petit fronton d'où part, en décrivant une courbe élégante, un versant latéral, de sorte que, aux yeux du spectateur placé en bas, une couverture à quatre pans abrite tout le pourtour du temple. La saillie, égale sur toutes les faces, est d'environ 1m 50.

Dans les tera les plus simples, comme dans les mya, la toiture se prolonge au-devant de la porte centrale en une sorte de marquise supportée par des colonnes pour abriter le passant ou le fidèle.

A l'intérieur tout est dans une demi-obscurité. Les

supports de l'énorme toiture sont ou des poteaux carrés, ou des colonnes rondes munies à leur pied d'un simple tore garni de métal, et sans chapiteaux. Les entrecolonnements sont larges et les supports, grêles à cause de leur faible hauteur, sont chargés de plates-bandes. Une énorme solive légèrement cintrée, courant horizontalement à 0 m 50 au-dessous de l'architrave, réunit entre eux les piliers ; elle fait saillie à chaque extrémité et s'y termine par une tête d'éléphant sculptée.

Souvent, au lieu de reposer directement sur les têtes des piliers, elle en est séparée par une sorte de console formée d'un enchevêtrement de denticules dont les facettes multiples et polychromes sont dispersées sur plusieurs plans.

Des consoles semblables, indéfiniment répétées, séparent quelquefois dans toute leur longueur l'architrave et le larmier. Souvent même, il y en a deux ou trois rangs superposés qui s'évasent en s'élevant jusqu'à la toiture, de sorte que celle-ci semble reposer sur une série de pyramides à gradins renversés.

Dans chaque temple, il y a plusieurs salles décorées de statues de Bouddhas et autres personnages vénérés.

Autour du sanctuaire principal se trouvent toujours dans une enceinte commune d'autres édicules du même style, quelquefois plus ornés, des chapelles auxiliaires, une bonzerie réunie à l'édifice par une galerie à jour, une fontaine pour les ablutions, une pagode à deux, trois et cinq étages, enfin le tori et le

toro placés face à face à l'entrée de l'avenue centrale (1).

M. Félix Regamey a vu au Japon de superbes temples bouddhiques. Le grand portique du temple de Hon gwanji (secte Sin Shu) à Kioto est un des plus beaux spécimens.

« Il est impossible, » dit M. Regamey, « de concevoir un ensemble plus somptueux — grâce à la variété et à la richesse des matériaux employés — et plus harmonieux aussi, en dépit du plus étonnant mélange de bois, de pierre, de métaux, d'émaux et de peintures qu'on puisse rêver.

« La pierre sert de base à cette construction savamment charpentée, l'or et le bronze y sont prodigués. Mais, dans cette profusion d'ornements, pas un qui ne soit à sa place. Rien d'inutile; pas plus les revêtements de bronze des colonnes de granit, les clous d'or curieusement fouillés, les poutres saillantes, l'inextricable lacis des consoles supportant la puissante toiture, que les tuiles bizarrement ouvragées dont elle est recouverte.

« Certes, il y a une quantité énorme de bois dans ce genre de toiture. Cependant on ne saurait en dis-

(1) Tous ces détails sont empruntés à M. Bosquet. Le tori, qui nous paraît originaire de l'Inde, est un petit portique composé de deux poteaux ou colonnes plantées en terre sans socle, légèrement inclinées l'une vers l'autre et réunies, à un pied de leur sommet, par une traverse sur champ, libre dans les mortaises. (Voir pour plus de détails sur le tori et le toro des pagodes, nos notices sur l'Inde.)

Le toro est un fût de colonne plus ou moins évidé, posé sur un socle et supportant une petite lanterne de pierre ou de bronze, que recouvre une légère toiture de même matière relevée à ses angles en volutes élégantes.

traire un morceau sans nuire à l'aspect général, tant les moindres parties de cet assemblage savamment compliqué, contribuent évidemment à la stabilité et à la belle ordonnance de l'ensemble ».

On peut, par le musée Guimet, se faire une idée exacte des statues qui ornent les temples bouddhiques ; il n'est point inutile cependant de la compléter par l'appréciation suivante de M. Bousquet :

« Le temple de Go-Hiaku-Raccan (500 statues) à Yedo contient les statues de 500 saints bouddhiques, comme la pagode semblable de Canton. La sculpture a visé exclusivement à l'expression de la souffrance, de la résignation, des diverses affections de l'âme.

Elle brave la difformité physique pour mieux produire son effet. Ainsi, elle nous offre des fronts demésurément bombés, des crânes effilés ou semés de petites bosses pour indiquer le développement de telle ou telle faculté, etc.

« On retrouve les saints de nos cathédrales du moyen âge, avec cette différence que, dans notre art gothique, le corps participe tout entier au mouvement, tandis que les Go-Hiaku-Kakan sont immobiles et que toute l'expression est concentrée dans la physionomie dont la grimace exagérée contraste avec l'inertie du corps.

« La polychromie donne au corps de ces statues un caractère de réalisme grossier.

« Sauf les grands Bouddhas de pierre et de bronze, les statues sont en bois doré et laqué. »

L'impression générale que laissent les statues du

musée Guimet est celle d'un grand calme et de beaucoup de douceur dans les figures et les attitudes. L'expression exagérée ou la grimace du visage y sont une rare exception et la pose du corps, pose de repos sans doute, s'accorde bien avec la physionomie sereine.

§ 3. *Cérémonies bouddhiques dans les grands temples*

Dans une conférence très intéressante, M. Guimet a rendu compte d'une sorte d'office ou de vêpres bouddhiques auxquelles il a assisté dans le grand temple de Nikko. Il ne mentionne point la présence de fidèles laïques; mais tous les prêtres ou religieux de Sin-Siou participent à la cérémonie, tous en grand costume.

La plupart portent un surplis de gaze noire à travers laquelle on devine leur vêtement clair. Par-dessus tout brille le Kessa, ornement en damas de couleur vive, sorte de tablier faisant le tour du corps. Des rondelles blanches sont brochées sur ces vêtements de soie et le dessin le plus souvent reproduit est la croix dans le disque, comme sur les étoles de la première église catholique.

Tous les prêtres ont un éventail à la main.

L'officiant, couvert d'une large chasuble de damas rouge à fleurs, se place devant l'autel, qui est tellement entouré de marche pieds et de tables d'offrandes que le prêtre semble mis en cage.

Il commence un récit monotone, avec quelques

inflexions de voix montant et traînant comme si l'intonation tournait dans la gorge. Puis les bonzes reprennent en chœur, chacun dans son ton (1).

D'après l'impression de M. Guimet, l'ensemble de ces nombreuses voix d'hommes rappelle les harmonies de la nature : tantôt la plénitude et la vigueur du bruit de la mer, tantôt le chant plaintif ou doux du vent dans les grands pins, tantôt le murmure agité et puissant d'un peuple assemblé (si bien rendu dans l'Iliade).

« Aucune dissonance ne choque l'oreille. C'est grandiose et mystique ; c'est comme un océan qui adore. » M. Guimet en fut tout ému.

Rappelons que ceux qui ont assisté à la prière publique du soir à ciel ouvert à Lassa, même nos missionnaires, ont éprouvé la même impression et l'ont déclaré.

L'office se continue, les prosternements succèdent aux cantiques ; les récitations alternent avec les mouvements des prêtres autour de l'autel.

Des diacres apportent des plats d'or ajourés, ornés de gros grains de soie violets et blancs, remplis de fleurs de chrysanthèmes jaunes privées de leurs tiges. Un plat est posé devant chaque bonze.

Puis tous se relèvent et commencent une procession autour du sanctuaire. Chemin faisant, ils jettent sur le sol des fleurs blanches qui s'éparpillent comme des constellations d'étoiles.

(1) Comme au Tibet. Cette différence de tons a pour but de multiplier les prières à l'égal du nombre des voix. L'accélération a un but semblable.

Ces plats brillants, ces marguerites d'or, jaillissant des mains des prêtres, ont quelque chose d'éclatant dans l'ombre du temple, et la procession sacrée semble faire une offrande de lumière.

Chacun reprend sa place, excepté l'officiant qui se met en avant des marchepieds et offre l'encens dans une cassolette à manche d'or.

« Puis commence le chapelet sur la formule : « Je « me consacre au Bouddha Amida ».

« Chaque fois que la phrase se dit, un grain du chapelet passe entre les doigts des prêtres et l'officiant donne un coup de marteau sur une petite cloche à son d'enclume.

« Le mouvement d'abord lent et solennel va toujours en s'accélérant. Il arrive un moment où les assistants ne peuvent plus prononcer; c'est un bredouillement sonore dont le rythme marqué par le timbre s'accentue de plus en plus jusqu'à la plus extrême rapidité.

« Les chocs s'arrêtent subitement, et le bourdonnement des versets cesse instantanément; un coup vigoureux sur le grand tambour termine la cérémonie. »

On peut voir au musée Guimet les magnifiques vêtements et ornements sacerdotaux des prêtres du Sin-Siou. Ils ressemblent beaucoup à ceux du culte catholique, mais ils sont moins chargés d'or, plus souples, d'étoffes très fines et d'un beau dessin, en un mot plus élégants et moins riches et solennels. On remarque çà et là sur les plus beaux vêtements un ou deux petits carrés d'étoffe différente et très voyante

qui sont cousus par-dessus pour indiquer que le vêtement est fait de pièces et morceaux, suivant les prescriptions du Bouddha. Cette addition est opérée avec tant de goût que la beauté du vêtement n'en est point altérée, bien au contraire.

Au musée Guimet, tout est classé par sectes. On peut, par les statues et les autres objets sacrés, se rendre compte du caractère plus ou moins luxueux, mystique, ou sévère du culte dans chacune d'elles. Les statues et statuettes ont pour chaque secte un cachet particulier dans la physionomie et quelquefois dans l'attitude, conforme à l'esprit de la secte, en sorte que le musée montre bien cet esprit et que de son côté l'histoire doctrinale des sectes fait bien comprendre le musée. Cela se remarque surtout dans les vitrines de la secte Zen (méditation) où beaucoup de statuettes ont une figure mystique ou ascetique semblable à celui des saints ou docteurs catholiques.

Les grandes statues en général ont plutôt l'expression du calme, de la bienveillance et de l'enseignement.

La secte Sin Shu a des synodes pour résoudre les questions importantes.

Elle a aussi pour les religieux des retraites pendant la saison des pluies (environ 3 mois).

Il en est de même des sectes Shingon et Nithi-ren.

Il y a une organisation pour les fêtes, les cérémonies, les prières et l'enseignement bouddhiques. Dans les cérémonies et les temples, les religieux se tiennent entre eux et ne sont point mêlés aux laïques. Ils

font des sermons aux laïques, à l'occasion, et en général ils instruisent le peuple, de la religion. Beaucoup de bouddhistes répètent, comme au Tibet, la fameuse formule Om mani padmé oum; beaucoup sont dévots à Kwanon, déesse de la miséricorde, et beaucoup croient aux amulettes et aux charmes du Tantrisme. — Mais il ne semble point que celui-ci ait nulle part un caractère érotique, comme dans le civaïsme ou dans quelque pays bouddhistes.

Pour les fidèles laïques, le culte est principalement domestique et privé; il y a aussi les fêtes et les pèlerinages autour des temples et les fêtes anniversaires ou solennelles qui, sauf quelques modifications japonaises, sont à peu près les mêmes qu'en Chine.

Le culte privé consiste en quelques cérémonies aux époques principales de la vie, surtout pour les obsèques et pour les anniversaires de la mort des parents.

Le culte domestique se confond avec celui des ancêtres qui est universel ; les Japonais, à quelque religion qu'ils appartiennent, honorent leurs parents vivants, et les vénèrent morts. Dans toutes les maisons japonaises, il y a un petit autel sur lequel on fait tous les jours des offrandes aux ancêtres, qui sont considérés comme des dieux gardiens.

Au Japon, comme dans l'Inde et en Chine, c'est pour entretenir ces sacrifices que tout homme a un enfant mâle par génération ou par adoption; mais c'est là, comme en Chine, et comme dans la cité antique (voir Fustel de Coulanges), une institution

politique et sociale plutôt qu'un sentiment religieux. Il est vrai que le Bouddha en a fait un sentiment pieux en prêchant les devoirs réciproques dans la famille et exaltant l'amour filial envers la mère, amour qu'on retrouve à un haut degré dans tous les pays bouddhistes. (Voir, parmi les prédications attribuées à Bouddha par les Çingalais, le Sigalo Vada Suttra dont extrait dans notre vie du Bouddha.)

Les fêtes bouddhiques autour des temples ont la même gaieté que les fêtes Shintoïstes. Dans les foires qui se tiennent souvent dans les jardins sacrés, on joue des farces dont les bonzes font souvent les frais. Ils ne s'offensent point des critiques ou de l'ironie dont ils sont l'objet, sachant que leur popularité tient surtout à leur liant et à leur indulgence (1). Les parades, d'ailleurs, sont religieuses autant que bouffonnes. On cite la suivante, représentée en plein jardin sacré du temple de Kwanon d'Assaksa :

Un mari vient de perdre sa femme; armé d'une épitaphe comique écrite sur une planchette, il vient commander les obsèques au bonze de la pagode. Discussion pour le prix, jeux de mots, épigrammes,

(1) Dédaigné par les riches et les grands, le bonze est familier et bon enfant avec le peuple, les femmes et les enfants. La propagation du christianisme est entravée par sa sévérité antipathique à l'humeur des Japonais. Le gouvernement japonais a interdit aux bonzes de mendier de porte en porte. Chaque bonzerie doit justifier des moyens d'existence de ses membres, au moyen des revenus qu'elle possède ou d'offrandes qui lui sont assurées de la part des laïques. A défaut de cette justification, la bonzerie est supprimée.

ripostes du bonze, plaisanteries du veuf. — Toute la pièce est dans le trait final :

Effrayé des exigences des bonzes, ému à la pensée des sommes folles qu'il va avoir à dépenser, le mari arrive à regretter que sa femme soit morte.

LIVRE V

LE CHRISTIANISME AU JAPON

Il existe une histoire du passage du christianisme au Japon, faite par un auteur peu connu, mais qui mérite quelque créance comme témoin oculaire ; c'est le R. P. Louis Pigneyra, de la Compagnie de Jésus. La traduction de son livre de l'espagnol en français, *achevée d'imprimer en 1618* (*sic*), donne des détails curieux sur l'état du Japon à cette époque; il comptait alors 66 petits états vassaux de l'empereur de Yeddo.

Les Japonais sont dépeints comme braves, civilisés et courtois; ils ont des livres qui leur enseignent la politesse, les armes et l'honorabilité. Ils sont inconstants en politique et dans leur manière de s'habiller et de vivre. A la guerre, leur premier choc est rude, mais mollit ensuite. Très chatouilleux sur le point d'honneur, ils sont très fiers de la noblesse de leur race, ils appellent leurs dieux Cames (Kami) et Fotoqués (Hokkais). Ils donnent le même nom à leurs saints dont les principaux sont Amida et Xara

(probablement Kwanon) qui furent deux rois étran- ... d'une insigne pénitence et qu'ils ont divinisés ... ce motif.

... ont pour souverain temporel et spirituel le ...i, qui nomme à tous les emplois tant laïques que religieux. — Ce que nous nommons temples et monastères, ils le nomment Teras et Varelas (ces derniers sont les Viharas bouddhiques). Ils s'y assemblent pour ouïr les sermons des bonzes et pour leurs cérémonies. Les bonzes ont des assistants pour prêcher et instruire. Ils comptent neuf sectes tolérantes entre elles ; il arrive souvent que le mari est d'une secte et la femme d'une autre. (On voit par là que la « religion » était alors exclusivement le bouddhisme.)

Les lettrés apprennent et emploient les lettres chinoises; les médecins se servent de livres chinois. Il y a une écriture vulgaire différente.

Il y a un nombre infini de bonzeries dont quatre forment des universités très peuplées. L'une d'elles située sur une montagne et qui avait contenu jusqu'à 3,000 habitations de bonzes, avait été détruite 40 ans auparavant par l'ordre d'un empereur. Dans l'une des trois autres, on compte 2,000 maisons de bonzes.

A Miaio, résidence du Daïri et capitale religieuse du Japon, il y a plus de 500 temples ou oratoires, et des bonzes innombrables demeurent dans l'intérieur des murs d'enceinte des couvents.

Saint François-Xavier vint de Macao au Japon en 1549, et y fit de rapides progrès. En l'an 1574,

le catholicisme était très florissant; l'État d'Azimo, presque entièrement converti, était un cent[illegible]e propagande d'où l'on envoyait des catéchist[illegible] nais dans les autres états; il y avait pl[illegible] 30,000 chrétiens, deux collèges et deux ma[illegible] rectorales et un séminaire de jésuites, plus de tr[illegible] résidences renfermant 123 jésuites et en outre neuf maisons de Saint-Dominique, neuf de Saint-François, six de Saint-Augustin et des Franciscains. Enfin il y avait un grand nombre d'églises.

Le christianisme fut proscrit en 1574.

De 1574 à 1615 il y eut 135 martyrs dont une grande partie furent des Japonais qui subirent la décollation avec un grand courage; parmi eux on remarque des femmes qui firent preuve d'une grande fermeté. On infligeait aux prêtres européens des supplices plus cruels. Dans les lettres curieuses et édifiantes il y a une planche intéressante de grande dimension, qui représente une de ces exécutions, avec le peuple et la cour y assistant.

Dans cette même période 35 maisons et résidences de jésuites, dont 3 collèges, furent détruites, ainsi que 39 rectorats, 3 maisons de Saint-François, 4 de dominicains et 4 d'augustins.

Malgré les proscriptions, les conversions continuèrent, il y en eut encore près de 15,000 de 1611 à 1614. Les Japonais opposèrent donc à la persécution une force de résistance plus grande que celle que montrèrent les Chinois, parmi lesquels le christianisme s'était relativement plus répandu; et, en effet, ils sont bien supérieurs aux Chinois comme

courage et caractère. Tous les Japonais sont patriotes, tandis qu'en Chine les lettrés seuls le sont.

D'après notre auteur, la cause de la persécution fut la crainte des armes de l'Espagne. Un gallion espagnol, passant au Japon et ayant besoin de s'arrêter, en demanda l'autorisation et, ne l'ayant pas obtenue, essaya de l'intimidation, menaça d'une guerre prochaine et eut l'imprudence de dire que les missionnaires catholiques seraient les auxiliaires de l'Espagne. Peu après, un navire espagnol fut envoyé avec un ambassadeur pour conclure un traité de commerce; il releva quelques sondages sur les côtes. C'en fut assez pour inspirer de violents soupçons et déterminer la persécution contre les missionnaires qui avaient déjà pour ennemis des princes dont ils avaient refusé de consacrer des mariages dans des conditions où l'Église les interdit, ou d'autoriser la polygamie. Cette question a été partout une pierre d'achoppement pour les apôtres de l'extrême Orient. Les Hollandais, rivaux de l'Espagne par le commerce et par les armes, et protestants, contribuèrent sans doute beaucoup à exciter les Japonais contre les missionnaires catholiques.

La persécution eut encore d'autres causes que celles indiquées par notre auteur.

Les jésuites avaient apporté avec eux le commerce et le trafic qui les enrichissaient ainsi que leurs adhérents et cela avait beaucoup servi à leur propagande. On sait que ce fut le moyen par lequel ils se procurèrent les ressources dont ils avaient

besoin en Chine et au Japon. Le prince de Biengo répondait aux plaintes des bonzes délaissés : « Voilà treize ans que ces bons Pères sont parmi nous; à leur arrivée, j'avais trois provinces, maintenant j'en ai cinq ; j'ai rempli mon trésor ; le ciel m'a accordé un enfant mâle. Ai-je reçu de vos dieux des bienfaits semblables quand je les servais ? »

Après cette réponse, le prince faisait raser plusieurs temples et brûler quelques couvents, donnant par cette marque de son zèle, dit l'écrivain ecclésiastique qui raconte ces faits, une preuve évidente de sa foi et de sa charité.

On voit, par ce récit, que les missionnaires catholiques se mêlaient d'affaires temporelles, puisque les princes convertis voyaient s'accroître leurs États et leurs richesses, et que de plus ils donnèrent aux bouddhistes l'exemple de l'intolérance, n'y étant que trop enclins comme jésuites et comme Espagnols pour la plupart. La nouvelle religion devint le lien politique des vassaux qui luttaient contre le pouvoir central; le nom de chrétien devint synonyme de celui de rebelle, ce qui était le plus grand discrédit qui pût lui arriver. Les jésuites eurent contre eux à la fois le pouvoir royal avec la vieille religion nationale, et le bouddhisme qui, maltraité, se jeta dans la lutte avec fureur. En 1587, un édit prononça l'expulsion des jésuites. On persécuta les catholiques indigènes; on exila des femmes de la cour, on força un daïmio à abjurer. Les exécutions et surtout les transportations réduisirent les chrétiens qui résistaient avec constance au nombre de 40,000;

réfugiés à Shimabara, en 1638, ils y furent massacrés par le Schogoun Ieyas aidé des canons hollandais. Il resta seulement 10,000 chrétiens oubliés dans une localité obscure dont les descendants chrétiens furent retrouvés vers 1855 par nos missionnaires, pour lesquels ce fut une véritable découverte,

En 1640, quatre ambassadeurs portugais arrivés de Macao, furent mis à mort comme chrétiens avec la plupart des hommes de leur suite. Treize matelots furent renvoyés avec cet avertissement : « Tout chrétien qui viendra au Japon, fût-ce le roi d'Espagne lui-même, sera décapité. »

Le pouvoir des Shogoun menacé, l'amour-propre national blessé et l'inimitié du Bouddhisme firent du chrétien un ennemi naturel du pays ; tout ce qu'il pouvait y avoir de plus méprisable et de plus exécrable aux yeux du peuple japonais. Les lois postérieures à l'expulsion définitive sont encore pleines de l'horreur qu'inspire ce souvenir ou *que l'on veut qu'il inspire.* La police dut surveiller les familles où il y avait eu des chrétiens, les empêcher de changer de résidence et poursuivre leur extinction en les empêchant de se perpétuer par l'adoption. Pendant longtemps à Nungasaki, qui avait été une ville chrétienne, les Japonais étaient obligés à certains jours de fouler aux pieds la croix, et c'est seulement en 1872 que la Légation de France obtint la promesse, *inexécutée d'ailleurs,* que les écriteaux injurieux pour le christianisme seraient retirés des temples et autres lieux publics.

Sous le coup de la haine populaire et de la pré-

vention des esprits, même les plus éclairés, les missionnaires actuels ne font des progrès sérieux que dans les provinces les plus pauvres. Le Bouddhisme domine dans les villes riches et les missionnaires y prêchent en vain.

Les sociétés évangéliques d'Angleterre et surtout d'Amérique envoient des ministres qui s'installent avec leurs familles, obtiennent pour la plupart un emploi du Gouvernement et alors se bornent à étudier les mœurs et la religion du pays en attendant qu'ils puissent évangéliser sans compromettre leurs intérêts. La propagande du christianisme se fait librement aujourd'hui partout, et le gouvernement autorise la transformation de temples bouddhiques en chapelles catholiques ou protestantes. Une centaine de missionnaires protestants sont parvenus à faire 7 à 8,000 chrétiens en 1881 et 1882. Les missionnaires de la religion Grecque orthodoxe ont fait environ 6,000 conversions. C'est au Japon seulement que l'on signale la propagande de cette religion; et ce fait s'explique par la proximité des établissements et possessions de la Russie, et peut-être par les visées de sa politique.

Les missions étrangères de France ont deux évêques et trente-deux prêtres qui sont universellement admirés pour leurs vertus et leur dévouement.

D'autre part, des religieux Bouddhistes, appartenant pour la plupart à la secte Sin-Siou qui repousse le célibat et les macérations, se rendent en Europe pour y trouver des arguments à l'appui de leurs systèmes philosophiques et religieux. Cette résolu-

tion leur a été peut-être suggérée par des Européens ; en voyant les aventuriers qui débarquent dans leurs ports, les Japonais comme les Hindous, n'apprennent point à respecter la religion de l'étranger : « L'arbre, disent-ils, doit se reconnaître à ses fruits. »

Plusieurs sociétés semblables aux associations chinoises, ont un but presque exclusivement social. Le plus grand obstacle que rencontrent les missionnaires chrétiens est le scepticisme qui règne souverainement dans les classes élevées et descend jusqu'aux classes inférieures. De même que les Chinois, sinon autant qu'eux, les Japonais sont positifs et réalistes et ont peu de cœur et d'idéal. Leur esprit rebelle à la synthèse, s'attache aux détails, examine les petits côtés des choses, n'est point frappé de leur ensemble. Cette nature est tout l'opposé de celles que les grandes religions saisissent par l'imagination. Aussi le Bouddhisme est-il contesté au Japon comme il l'a été en Chine et par les mêmes arguments. Il n'a guère élevé les Japonais au-dessus de l'athéisme et de la superstition et il n'a préparé que bien peu le terrain pour la semence chrétienne.

Contre le Bouddhisme qui a une existence légale, la discussion est orale, publique, entamée et soutenue par le premier venu, partout et jusque dans les temples Bouddhistes ; les prédicateurs, en raison de l'usage et de leur profession de tolérance, ne peuvent s'y soustraire.

Sir Edward Keed rapporte les objections fort cu-

rieuses qu'il a entendu faire dans le temple de Tokio, la capitale de l'Est du Japon, par des Japonais sceptiques de toute classe et de tout rang, à un religieux Bouddhiste qui prêchait ou enseignait sur *la Vision infinie*, cet état de perfection qu'atteint le Bouddha. Les objections énoncées librement et publiquement, quelquefois sous une forme sarcastique, sont celles que pourraient présenter des voltairiens et des libres-penseurs.

Quant au christianisme il est examiné, analysé et refuté dans des livres très étudiés, œuvres des lettrés de la nouvelle école qui se prétend nationale par excellence. Ces livres se moquent des miracles, de la Bible et des mystères chrétiens; ils les trouvent tous aussi absurdes que ceux du Japon et ils en concluent qu'il ne vaut pas la peine de changer ce qui est reçu.

Le péché originel et la rédemption leur paraissent contraires à l'idée de la toute puissance divine, la résurrection des morts ridicule. Pourquoi Dieu, au lieu de prendre la peine de ressusciter les pêcheurs et les justes, ne leur assigne-t-il pas avant la mort une peine et une récompense? M. Georges Bousquet cite la plus remarquable de ces brochures contre le christianisme, où l'auteur se place au point de vue d'un disciple de Confucius :

« La fin de l'homme est atteinte quand chacun vit chez soi en paix. La pratique des cinq vertus cardinales assure l'ordre dans la famille, d'où dérive l'ordre dans l'état. L'erreur fondamentale de Jésus est de sacrifier la vie actuelle à la vie future; en donnant aux devoirs sociaux une place tout à fait

subordonnée, il en détourne les hommes. Comme Jésus-Christ a donné l'exemple de la rébellion envers sa mère et envers l'état, ses adhérents ne pratiqueront point l'obéissance dans la famille et dans l'état, ils négligeront les devoirs humains pour obtenir le bonheur céleste, bonheur purement imaginaire, car on ne conçoit pas de plaisirs sans l'intervention des sens. »

« Le christianisme d'ailleurs n'est pas une superstition du même caractère inoffensif que le Bouddhisme. Il a été intolérant et fanatique, depuis son apparition avec le Messie qui se déclarait venu dans le monde pour y apporter la discorde, jusqu'à nos jours où il a engendré 25 sectes différentes en Amérique » (1).

« La poursuite du bonheur céleste n'est propre qu'à corrompre cet idéal de dévouement au prince sur lequel reposent le caractère et les mœurs du Japon. Le christianisme amènerait inévitablement, la division entre les classes et la guerre civile, et plus tard certainement la domination étrangère. »

Nous avons rapporté cette citation un peu longue, parce qu'elle donne l'idée du genre d'opposition que le christianisme trouvera dans toutes les nations d'origine ou de civilisation chinoise.

On sent que ces objections disparaîtront lorsque

(1) On voit par là que la rivalité entre les missionnaires des diverses communions chrétiennes est, au Japon comme ailleurs, très funeste à la propagation du Christianisme et que les diverses missions feraient bien de se partager la tâche infinie de la conversion au lieu de se la disputer, car chacune d'elles obtiendrait des résultats plus considérables.

ces peuples connaîtront à fond les nations chrétiennes ; ils ne les ont encore aperçues que superficiellement, et n'ont pu que les juger faussement par le célibat des missionnaires catholiques, les seuls réellement militants jusqu'aujourd'hui, et par les mœurs souvent irrégulières des résidents. Les rapports fréquents qui auront lieu à l'avenir entre l'Europe et le Japon, par des voyages, des séjours, et des mélanges de population auxquels ne s'opposent ni le climat, ni l'esprit de caste, détruiront les préjugés et apprendront à ces peuples la valeur morale et humanitaire de la civilisation occidentale, fille du christianisme, et les bienfaits de cette religion. D'un autre côté, la foi dans le Mikado tombera rapidement, car un esprit libéral et des réformes sociales ne manqueront pas de s'introduire. Déjà le Japon qui imite si volontiers l'Europe a une Chambre de représentants. Toutes les idées de la nation, y compris les idées religieuses et philosophiques, changeront nécessairement très vite par son goût d'assimilation avec l'Europe.

En 1872, il fut question, à la cour du Mikado, de réunir une sorte de concile où tous les cultes reconnus du globe auraient envoyé leurs docteurs, et qui, après les avoir entendus, aurait fixé une croyance unique pour tous les sujets du Mikado.

On se souvient que Gen-gis-Kan avait fait une semblable tentative.

On pensait pouvoir imposer une religion législativement ; et cela était logique puisque les Japonais admettaient que toute vérité vient du Mikado. Mais

il faut reconnaître qu'une pareille idée prouve l'absence de toute conviction raisonnée, de toute indépendance d'esprit dans la masse de la nation.

« Il y a », dit M. Bousquet, « des peuples que le christianisme n'a point émus. C'est, dans sa pureté primitive, une religion de sentiment, d'amour, qui demande, pour être féconde, à tomber sur des âmes et des générations encore naïves et pleines de sève (1). »

Une action atrophiante qu'on pourrait appeler l'empreinte des siècles et à laquelle il faut joindre l'influence du tempérament et du génie des races s'est exercée non seulement contre la propagation du christianisme, mais aussi contre le Bouddhisme en l'énervant.

Ce n'est point le Bouddhisme qui a abâtardi la Chine et le Japon, mais il s'y est abâtardi par l'effet du milieu ambiant, ce qui ne lui est arrivé ni à Ceylan, ni en Birmanie, ni au Thibet, malgré les transformations qu'il a subies dans ces contrées. A ce point de vue il est bon de citer le portrait que M. Bousquet a tracé du Japonais (2) :

« Par l'effet du climat le Japonais, pendant une saison, s'ébat dans une gaieté toute de mouvement,

(1) Le succès de l'apostolat chrétien sur les nègres de l'Afrique orientale et équatoriale confirme la justesse de cette appréciation.

(2) Voir George Bousquet, *Revue des Deux-Mondes*, livraison du 15 mars 1876. La religion au Japon.

D'après ce que nous avons vu précédemment, ce portrait peu flatté s'applique plutôt aux classes moyenne et supérieure qu'au peuple Japonais lui-même. La nation paraît susceptible de beaucoup de progrès.

et pendant l'autre, s'endort dans la paresse; de là une infirmité de l'esprit, même dans les organisations les plus favorisées; dans sa tête rien ne mûrit. Il a beaucoup d'idées, mais pas un système pivotant autour d'une vérité centrale profondément ancrée. »

« Il ne croit fermement à rien, ni au bien, ni au mal; aussi est-il peu capable des efforts constants et de la conviction qui font les grandes vertus. Sans doute le Japonais est mieux doué que le Chinois. Il a de plus que lui le patriotisme, le point d'honneur, l'éducation de la femme qui a existé de tout temps et qui s'étend de nos jours jusqu'à l'étude des langues européennes, du dessin, etc. Il a des sentiments chevaleresques et même quelquefois tendres, ainsi qu'on en trouve dans les romans et des contes populaires, une aptitude très grande pour les mathématiques que l'on pousse dans les écoles militaires jusqu'à l'algèbre et la géométrie analytique inclusivement. Mais il lui manque l'idéal et le génie des arts ; il n'y a aucun mérite architectural dans ses demeures, ses palais et ses temples. Ils n'ont de valeur que par le choix pittoresque de leur emplacement. Dans la sculpture, les Japonais n'ont de beau que les statues de Bouddha imitées du type Indien. Les saints qui figurent dans les temples, ont des corps presque déformés par la souffrance et l'ascétisme. La peinture brille, il est vrai, par le coloris, mais non par la correction du dessin ni la justesse et le respect des proportions, ni surtout par la sobriété dans la conception et l'expression des sentiments. »

« La musique japonaise est pitoyable. Dans aucun

genre n'existe le sentiment du beau ; les Japonais sont des décorateurs habiles et de goût, non des artistes ».

« En littérature, le génie japonais dépourvu d'aspirations élevées et borné au monde positif, ne dépasse pas une région moyenne où il se traîne sur des pointes d'esprit, des observations fines et des détails heureux ».

« Il a subi, au moment où il allait prendre son essor, les formules atrophiantes de la civilisation chinoise et il a été impuissant à briser cet étau ».

Cependant aujourd'hui, le Japon emprunte à l'Europe le progrès matériel et intellectuel (1) ; un jour il lui empruntera le progrès moral ; c'est une question de temps. Seule la Chine fermée sur toutes ses frontières, pourra avec sa population de 450 millions d'habitants, faire longtemps encore un monde à part.

Au reste, comme les Japonais, aussi bien que les Chinois, sont par tempérament peu religieux, aucune croyance, aucun système ne sont ancrés profon-

(1) L'enseignement primaire a été, de temps immémorial, général au Japon, mais l'enseignement secondaire était le privilèg des nobles. Aujourd'hui il est accessible à tous. Pour l'enseignement supérieur, il y a une série d'écoles spéciales ! l'École de médecine, l'école des mines, l'école technique qui correspond à notre école centrale, l'école militaire calquée sur Saint-Cyr et qui a pour professeurs des officiers français ; l'école navale dirigée par des officiers anglais qui, du reste, ne peuvent jamais être appelés à commander les navires de l'État. — Enfin le code japonais préparé par M. Bousquet est notre code civil modifié de manière à pouvoir l'adapter à l'état social et traditionnel du Japon.

dément chez eux. Il n'y a point, le passé le prouve, incompatibilité naturelle entre la foi chrétienne ou si l'on veut le monothéisme et le génie du Japon. M. Renan a bien soutenu que les sémites sont essentiellement monothéistes; mais on ne saurait en conclure que les races jaunes sont essentiellement athées, car ce serait nier la providence; elles sont seulement arriérées. D'un autre côté, il est dans la destinée providentielle des races supérieures d'améliorer les races inférieures et par l'esprit et par la chair.

L'action des premières s'est accélérée extraordinairement dans le XIXe siècle par le développement presque illimité des instruments de civilisation. On peut donc espérer que le Japon aussi bien que le reste du monde, sera transformé par les Aryens de l'Occident; il le sera sans doute bien avant la Chine, car il est entré très franchement dans le progrès et il n'a pas, comme la Chine, des lois contre le libre échange, contre l'immigration et l'émigration qui s'opposent au mélange des civilisations et des races. Sans doute les Japonais sont moins voyageurs que les Chinois, parce qu'ils sont moins pauvres et moins exubérants; mais il leur est permis de se fixer et s'expatrier définitivement dans d'autres pays et ils reçoivent chez eux les étrangers. Ceux-ci y vont en grand nombre et y étudient beaucoup. De même beaucoup de Japonais visiteront et étudieront l'Europe.

La transformation deviendra sans doute un jour d'autant plus rapide qu'elle aura été plus lente et plus prudente à son nouveau début.

Le Christianisme a passé comme un éclair sur le Japon au XVIIe siècle, parce qu'il n'a pas employé exclusivement les armes évangéliques auxquelles seules il a recours aujourd'hui. Le progrès humanitaire et religieux se fera par la tolérance, par la charité, par la justice des nations européennes. C'est à cause de ces qualités et par l'effet de ces vertus que l'Univers appartient providentiellement au génie et aux religions de la race Aryenne.

CORÉE

Comprise entre le 34e et le 40e degrés de latitude N., le 120e et le 126e degré de longitude, la Corée est comparable à l'Italie pour l'étendue et l'orographie. Superficie 237,800 kilomètres carrés, moitié de celle de la France, population probable, environ 10 millions d'habitants.

D'un climat tempéré et salubre, la Corée forme une péninsule dont la pointe très large est en face et très voisine de l'extrémité méridionale du Japon et qui se soude au grand continent, tout près de la limite entre la Chine et les établissements russes du fleuve Amour. Cette situation géographique la prédestine à devenir possession russe, si le Japon qui y fait de grands progrès, ne se hate point de s'en emparer avant que la Russie n'ait fait quelques pas de plus de ce côté.

Après la guerre de Crimée et surtout après celle de Chine, il fut fortement question de la donner à la France qui n'a retiré aucun profit de sa coûteuse coopération à la guerre de la Chine avec l'Angleterre;

c'était, en 1863, m'ont assuré dans l'Inde, les missionnaires, le vœu des habitants qui n'aiment ni les Chinois, ni les Russes; ils avaient même chargé les missionnaires français en Corée de faire parvenir ce vœu à Paris. Mais, en raison de l'importance de la position géographique et maritime de la Corée qui ferme la mer du Japon, la Russie, la France et l'Angleterre convinrent d'y maintenir le *statu quo*, c'est-à-dire le self-gouvernement à peine restreint par un lien avec la Chine que celle-ci affirme quand quelque nation européenne manifeste des vues ambitieuses sur la Corée et nie quand on lui demande de réprimer les attentats des Coréens contre les étrangers; c'est la même politique qu'au Thibet et dans l'Annam.

La population est très dense sur le littoral.

La Corée gémit sous l'oppression des nobles et des fonctionnaires qui laissent à peine au peuple ce qui est indispensable pour ne pas mourir de faim.

On compte en Corée une grande variété de types, depuis le Mongol jusqu'au Malais et l'Européen.

Les Coréens sont honnêtes et bienveillants. Ils aiment la danse et la musique. Ils paraissent mieux doués que les Chinois; ils sont inférieurs aux Japonais pour l'industrie.

Malgré que la civilisation soit chinoise, il y a encore en Corée une aristocratie et des castes hautes et basses. En apparence, le pouvoir du roi est absolu, mais, en réalité, ce sont les nobles qui commandent.

Aujourd'hui, bien que liée par la tradition à la Chine, la Corée suit le mouvement du Japon qui s'est

fait concéder deux escales de commerce sur le littoral et qui sert d'intermédiaire entre la Corée et le monde entier. La rivalité des puissances européennes pourra favoriser le Japon. Les Etats-Unis d'Amérique ont fait tout récemment avec la Corée un traité de commerce fort avantageux.

Le Bouddhisme

Nous avons vu déjà que la Corée a été convertie au Bouddhisme par la Chine; aujourd'hui celui-ci y forme à peu près la seule religion du peuple, il y a aussi des lettrés attachés à Confucius; c'est à peu près le même état religieux que celui de l'Annam.

Les Bonzes et les cérémonies Bouddhiques sont discrédités. En beaucoup de villes et de villages il n'y a pas de temples ni d'autels domestiques. Des cités populeuses n'ont pour sanctuaires que des masures misérables, les statues des saints et des dieux sont inférieures comme forme aux idoles de la Polynésie, elles sont outragées même par les enfants.

M. Charles Varat, explorateur qui a rapporté de la Corée les objets les plus intéressants et en a fait chez lui une sorte de Musée coréen fort remarquable, nous a appris les particularités qui caractérisent les représentations coréennes du Bouddha. Le type des statues et statuettes, dont quelques-unes font partie de sa collection, est tout à fait différent de celui des types connus jusqu'aujourd'hui. Le costume, lui aussi, n'est pas semblable à ce qu'on voit d'ordinaire sur les

images indiennes. Les Coréens ont donné à leurs figurines bouddhiques le type particulier de leur race; sur quelques-unes d'entre elles, on aperçoit des moustaches communément peintes en vert. (1)

Au lieu de la coiffure typique, on a mis sur la tête une couronne.

Comme le Bouddhisme n'a point de vigueur ni de puissance, les mœurs sont loin d'y être douces, on peut s'en faire une idée par le récit qu'a donné de sa détention Mgr Ridel des Missions étrangères, récit plein de curieux détails sur le régime légal et judiciaire de ce pays; la Corée obéit évidemment à la direction de la Chine.

Le Christianisme a été introduit en Corée par un prince japonais qui commandait un corps d'armée lors de la conquête de la Corée par les Japonais ; des missionnaires chinois, puis des prêtres français entretinrent et étendirent les conversions; il y eut jusqu'à 100,000 chrétiens, bien que les missionnaires fussent proscrits. Trois missionnaires furent mis à mort en 1839. En 1868, le roi de Corée, probablement à l'instigation secrète de la Chine, fit massacrer les deux évêques et les sept missionnaires de la Corée.

L'ambassadeur de France en demanda raison à l'Empereur de la Chine qui répondit : « La Corée ne nous regarde pas, nous n'y pouvons rien ».

L'ambassadeur affirma alors : « Nous prendrons la

(1) On voit chez M. Varad sur des sortes de cartes murales corréennes très grandes des représentations fort curieuses et pittoresques des montagnes de l'île, sans perspective.

Corée », et envoya sur ses côtes l'amiral Rose avec son escadre. Aussitôt l'Empereür de Chine adressa l'ordre de donner satisfaction; on pendit une partie des meurtriers, mais on s'arrêta quand on sût que l'amiral Rose n'avait fait qu'une simple démonstration. Depuis lors, les Etats-Unis ont, à leur tour, envoyé une escadre pour punir les attentats des Coréens. Tout récemment, ils ont obtenu par un traité, de grands avantages pour leur commerce.

Les missionnaires ne purent rentrer en Corée que clandestinement. La loi punit de mort la prédication de l'Evangile et un chrétien y est regardé comme l'ennemi déclaré du royaume et puni comme criminel d'Etat. Mgr Ridel, envoyé de Mandchourie en Corée, fut arrêté dans la capitale au commencement de janvier 1878 et jusqu'au commencement de juin, gardé en prison avec de fréquentes menaces de mort; il ne fut remis en liberté et conduit en Chine que sur un ordre formel de l'Empereur de la Chine. Depuis lors, les Chrétiens et les missionnaires ont dû continuer à se cacher.

Aujourd'hui ils sont à peine tolérés. Dans ces conditions, l'évangélisation ne peut faire de progrès sensibles, et il est facile de prévoir que la masse de la population ne deviendra chrétienne que si la Corée devient possession russe.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE TROISIÈME

Histoire du Japon

LIVRE QUATRIÈME

Le Bouddhisme japonais

LIVRE CINQUIÈME

Le Christianisme au Japon

Le Mans. — Typographie Edmond Monnoyer. — Mars 1892.

TYPOGRAPHIE

EDMOND MONNOYER



LE MANS (SARTHE)